

apériodique régulier

TIMULT

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



N°6

septembre
2012

TOUT POUR TOU.TES !

Solidarités radicales en galères de logement

page 22

page 40

Dire non n'est jamais anodin

STRATÉGIES

CORPS ET TERRITOIRES,
pratiques sexuelles, luttes et imaginaires

page 16

CRITIQUE DE L'IDÉOLOGIE
DE LA NON-VIOLENCE

page 10

prix libre / prix libraire 3 €

S O M M E R

INSTANTANÉ STRATÉGIES

FRAGMENTS ET RACONTARS

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE

ÉROTICO-POLITIQUE

Frontières _____ 4

L'idéologie de la
non-violence en question _____ 10

Pratiques sexuelles, Territoires,
Corps, Luttes et Imaginaires . 16

Solidarités radicales
en galères de logement _____ 22

Notre histoire(s) _____ 36

Dire non n'est jamais anodin - 40

Carnet de bord d'un
cowboy parasexuelle _____ 48

NOTES DE LECTURES
ET EXTRAITS _____ 50

BRÈVES _____ 58

Notre chat s'appelle *Winter*.
Notre snack s'appellait *Sommer*.
Il était à quelques encablures du
quai, ouvert 24/24. Premiers cafés à
4h30, petit blanc de 7h et deuxième
petit-déjeuner vers 11h... vous vous
demandez pourquoi *timult* s'est offert
une pause d'un an et demi ? Nous
n'aurions pas eu mot à dire pendant si
longtemps ? Mais si ! Nous avons poursuivi
timult autrement, en nous absorbant
dans l'ambiance des jours et des nuits,
dans la succession des cargo-containers
ensommeillés. C'était un port étonnant,
où soudeuses, avitailleuses, lamaneuses,
pilotes, débardeuses et grutières étaient
en nombre, toutes à leur métier; à la
défense des conditions de travail et aux
embrouilles du syndicat. À leurs côtés,
nous avons parcouru la coque, la quille
et les cales de *timult*, gratté les points de
rouille et les fissures jusqu'à manquer de
le couler; puis fouillé encore et repêché
nos inspirations au fond de la baie.
Nous avons séché nos cheveux, partagé
une dernière tournée et fait des au revoir
douloureux. Enfin, nous avons rincé les
ballons et les galopins, essuyé le comptoir
et éteint les néons clignotants.
Nous avons quitté le port, un nouveau
numéro dans nos soutes.



timult cherche toujours – ça n'a pas changé – à détruire le mur entre savoir théorique et savoir d'expérience. Comment ne pas nous enfermer dans nos vécus, ni nous dissimuler derrière nos principes politiques ? Comment collectiviser et politiser nos obstinations ? Subtil mélange pour fabriquer « la politique des identités et des discriminations », pour distinguer les oppressions et les assignations sociales, pour cerner nos im/possibilités, et dénoncer le caractère construit, forcé, de ces identités.

Pour, finalement, exploser hors cadre.

Dessiner, souvent laborieusement et dès que possible avec joie, les moyens de disposer de pouvoirs collectifs. Pouvoirs sur le cours de nos vies, dans nos refus et affirmations (*Tout pour tou.te.s ! Solidarités radicales en galères de logement*, page 22).

Pointer les privilèges et dire les colères (*L'idéologie de la non-violence en question*, page 10).

Raconter les barrières, visibles et camouflées, se confronter au régime de frontières, pour le feinter, le miner, le saper, enfin l'abattre (*Frontières*, page 4).

Sortir du choc des cultures, se refuser au spectacle de l'appartenance, déconstruire les évidences (*Pratiques sexuelles, Territoires, Corps, Luttés et Imaginaires*, page 16).

Comprendre pourquoi et comment le refus est un acte soumis à conditions, approcher la familiarité des dominations intimes (*Dire non n'est jamais anodin*, page 40).

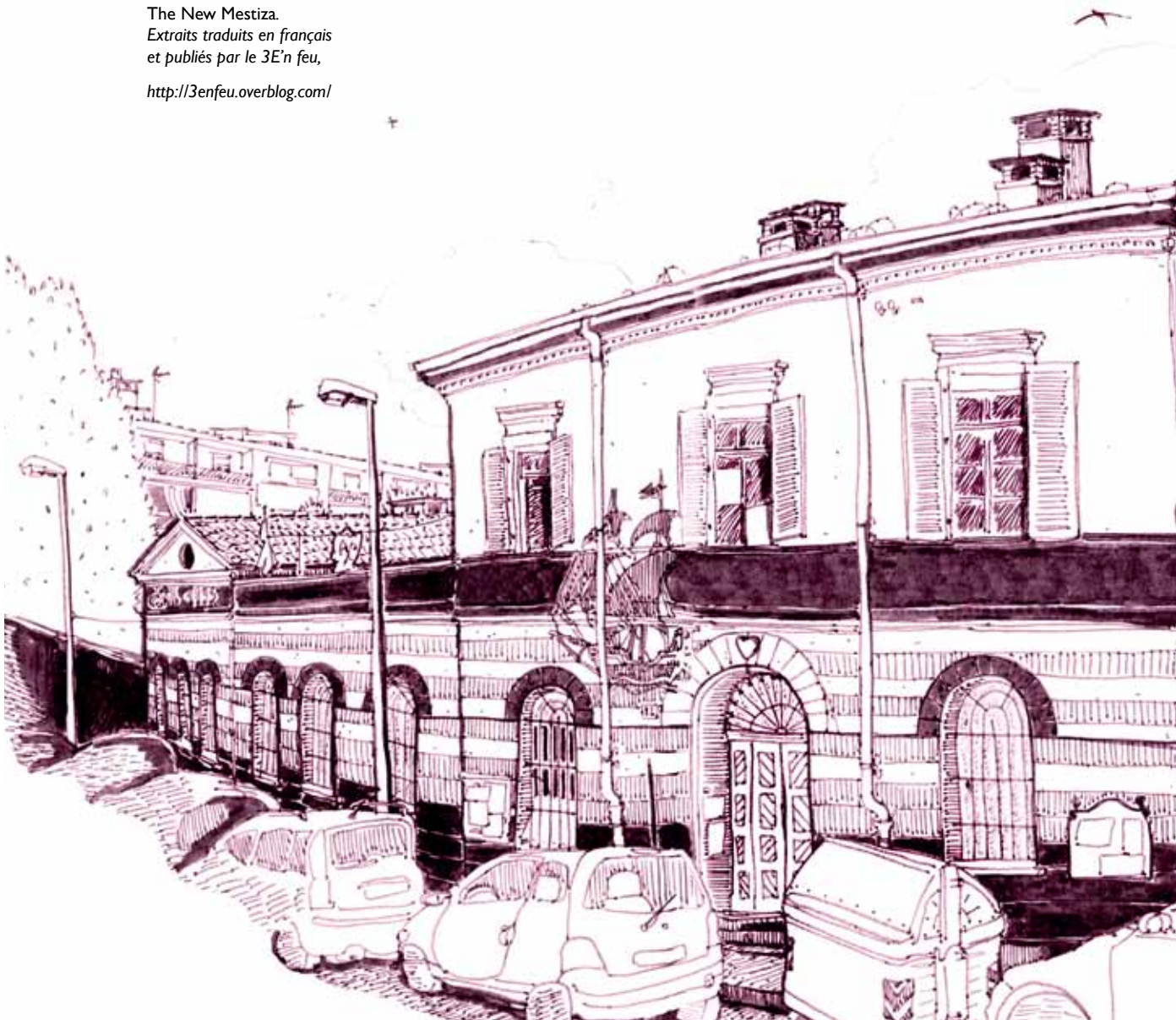
timult envisage l'écrit comme une prolongation de nos luttes et de nos combats. Quelles puissances trouver dans le souvenir et l'analyse ? Quelle forme donner à un travail de mémoire collectif ? (*Notre histoire(s)*, page 36).

Bonne lecture, bonnes discussions et à tout de suite !

CARÉNAGE : opération de réparation ou d'entretien de la partie constamment immergée d'un navire.

« Le monde n'est pas un lieu sûr pour vivre. Nous tremblons dans des cellules séparées, dans des villes clôturées, les épaules courbées, cachant à peine la panique sous la surface de notre peau, avalant le coup jour après jour avec le café du matin, craignant les attaques dans la rue. »

« *Terrorisme intime : La vie aux Frontières* »,
dans le livre de Gloria Anzaldúa,
Borderlands, La Frontera,
The New Mestiza.
Extraits traduits en français
et publiés par le 3E'n feu,
<http://3enfeu.overblog.com/>



FRONTIÈRES

Le texte qui suit est la retranscription d'une interview avec O. réalisée en 2012. En 2008, O. est arrivé en bateau de Lybie, sur les côtes italiennes, sans avoir le souhait d'y rester. Après avoir passé la frontière de l'espace Schengen, il a été confronté au régime européen des frontières : « camps d'accueil », fichage, saisie d'empreintes digitales. Il a été pris dans l'engrenage de la « gestion des flux migratoires ».

Quand une personne est enregistrée dans le fichier européen des empreintes, on considère que le pays où le fichage a été effectué est son pays d'arrivée. La loi exige qu'elle y reste pour sa demande d'asile (ou sa disparition discrète, pour tenter sa chance de clandestin.e en tant que main-d'œuvre corvéable...). Ce dispositif s'inscrit dans les accords entre les pays de l'UE, connus sous le nom « d'accords de Dublin II », et permet aux États européens d'expulser toute personne sans papiers vers le premier pays où elle a été appréhendée.

Pendant que les étudiant.es Erasmus ou les touristes de nationalité européenne passent d'un pays à l'autre sans formalité, ces mêmes frontières se dressent contre d'autres qui cherchent simplement une vie meilleure et choisie.

Le témoignage d'O. éclaire les multiples logiques répressives du régime des frontières. D'un côté, les barrières « extérieures », communément mises en place par les pays membres, contre la migration. De l'autre côté, les politiques propres à chaque État, avec leurs règles spécifiques, depuis la prise en charge carcérale dans une logique d'hyper-contrôle, jusqu'au déni, où survit qui peut et disparaît le plus de monde possible.

Il est quasi-impossible d'empêcher les personnes, même sans papiers, de franchir les frontières. Mais on peut les canaliser vers les zones les plus faciles à surveiller, comme les « camps

d'accueil », les foyers semi-ouverts, les périmètres restreints à l'échelle des communes (comme cela se fait en Allemagne). On peut les traquer pour leur rendre la vie impossible. On peut resserrer les obligations, les interdictions, les barrières et les murs, jusqu'à en tisser des prisons. Le paysage carcéral est d'ailleurs décliné à chaque occasion : cellules dans les aéroports et menottes en serflex dans les avions, centres de rétention, centres fermés ou encore « prisons d'accueil » comme il en existe en Grèce, à Malte et en Hongrie.

C'est ce dernier type de prison, la « prison dès l'arrivée », qui permet le contrôle le plus absolu des personnes migrantes : leur faire passer tout leur « séjour » en Europe dans une prison, de leur arrivée à leur expulsion. L'UE tente maintenant de développer et de généraliser cette possibilité par « l'harmonisation » des lois entre les États. La directive qui sera votée à l'automne 2012 prévoit six motifs d'incarcération des personnes sans papiers dès leur arrivée, allant des doutes sur l'identité jusqu'au « maintien et au rétablissement de l'ordre public ». Pour le dire clairement, cette nouvelle directive permettra d'incarcérer toute personne sans papiers pour une durée indéterminée. Elle réduira encore les marges dans lesquelles s'organiser ensemble et construire une vie malgré tout. Elle renforcera et multipliera les frontières et consolidera la logique carcérale sur laquelle sont construits les États européens.

Le régime de frontières est une expression du racisme des sociétés qui l'ont mis en place, une imbrication entre racisme des États et racisme des populations. Les autorités ne font qu'institutionnaliser un intérieur et un extérieur qui confirment la figure de l'étranger, du différent, allant jusqu'au déni de son droit à exister. C'est aussi à ce racisme-là, le racisme des gens dans la rue, le racisme meurtrier des « masses populaires », que O. se voit confronté.

Le témoignage d'O. nous aide à cerner les logiques des frontières pour mieux les combattre. Il nous parle aussi du désir de choisir sa vie et de pouvoir circuler librement, qui ne se laissera jamais contenir dans des frontières.



« J'étais allé en Lybie pour travailler. Mais quand de plus en plus de monde est parti mourir sur la Méditerranée, ils ont commencé à arrêter les gens et à les enfermer dans les prisons. J'ai fait deux mois dans cette prison qu'on appelle Fila, la plus grande prison de Tripoli, et j'ai payé 5000 dinars pour en sortir. Ils m'ont conduit dans une maison sans fenêtres, avec des portes en fer ; des jours après, ils nous ont amené du pain sec. Deux semaines après, ils nous ont fait sortir et on a vu la mer. Ils ont amené des zodiacs avec des bouteilles de gaz ; c'est l'armée qui nous a fait monter dans les bateaux. C'était un Ghanéen qui disait s'y connaître qui a pris le contrôle du bateau mais il ne connaissait rien. Deux jours après, l'eau était finie et le carburant aussi, la nourriture était finie. On était garés dans l'eau, on voyait des bateaux passer. Il y avait des gens qui sautaient dans l'eau pour aller trouver du poisson parce qu'ils souffraient trop. Ils sont morts dans l'eau. Quand il y en avait un qui ne revenait pas, on était contents parce qu'on était trop serrés et comme ça, on gagnait un peu de place. Les troisième et quatrième jours, quand il y avait des gens qui mouraient, on les prenait et on les jettait dans l'eau. C'est le sixième jour que la Croix Rouge nous a repérés et qu'elle est venue nous chercher et nous a amenés à Lampedusa.

En arrivant en Italie, fin 2008, il n'y avait pas assez de camps, tous les camps étaient remplis. Alors, c'étaient les militaires qui montaient des tentes pour loger les gens. Il n'y avait pas assez de places. À Lampedusa, on était enfermés dans des camps. Mais après, on s'est retrouvés dans une petite ville, à 120 km de Milano. On avait été amenés là par l'avion de l'ONU. Là-bas, on dort dehors. Quand tu poses ton matériel, tu ne le retrouves pas. Alors moi, j'ai abandonné la place et je suis parti, quatre jours après. À Milano, là où j'étais, j'étais toujours dehors. Juste au moment où je suis arrivé à Milano, ils ont tué un jeune Burkinabé, en face de la gare. [...] Moi, je dormais dans les trains. Il faisait froid mais les premières neiges n'étaient pas encore tombées. Quand les premières neiges sont tombées, je suis parti demander une place pour dormir, à la Caritas. À la gare de Milano, à l'entrée, il y a une grande Caritas où tout le monde demande des places pour dormir. Ils m'ont demandé d'aller faire le bilan de santé parce que moi, je n'avais pas de documents. Je suis parti,

j'avais seulement la carte de la Croix-Rouge qu'on nous avait donnée là-bas à Lampedusa.

On ne fait jamais d'interview à Lampedusa. Là-bas quand tu arrives de Lybie, on te donne des produits pour enlever l'odeur de la mer et ils te gavent de médicaments. Ils ne te laissent même pas rentrer dans le camp, tu passes dans leur petit salon et ils te prennent tes empreintes et ils te demandent ton nom, le nom de ton pays, ton âge et ta ville natale. Et c'est fini. Ils te donnent une carte avec une photo et c'est avec cela qu'on prend à manger. À chaque repas, ils mettent un tampon. C'est cette carte que j'avais à Milano.

Quand je suis parti faire le bilan à l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), ils ont dit que j'avais la tuberculose dans le corps et ils ont noté cela dans les papiers qu'ils m'ont donnés. Quand je suis revenu à la Caritas, ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas me loger, que premièrement je n'avais pas de papiers et que deuxièmement j'étais atteint de tuberculose. Donc, qu'ils étaient désolés mais qu'ils ne pouvaient pas s'occuper de quelqu'un qui n'avait pas de papiers et qui était malade.

Je suis parti et j'étais toujours dans la neige. J'ai tenté deux fois de quitter le pays, pour aller en France, mais je n'avais pas de billet et à chaque fois qu'il y avait des contrôles, ils m'ont attrapé et ils m'ont mis dehors.

Donc je suis allé casser mon corps pour soulever des bagages : il y a des TGV qui arrivent à Milano et quand je voyais des personnes avec des valises un peu lourdes, j'allais les aider. La gare était en rénovation et il n'y avait pas d'ascenseur, il fallait toujours descendre un escalier. Donc, j'aide les gens à descendre leurs bagages. Il y avait des gens qui disaient juste merci mais il y en avait d'autres qui me donnaient un euro ou même dix euros. J'ai fait comme ça jusqu'au moment où je me suis senti tellement faible que je ne pouvais plus bouger.

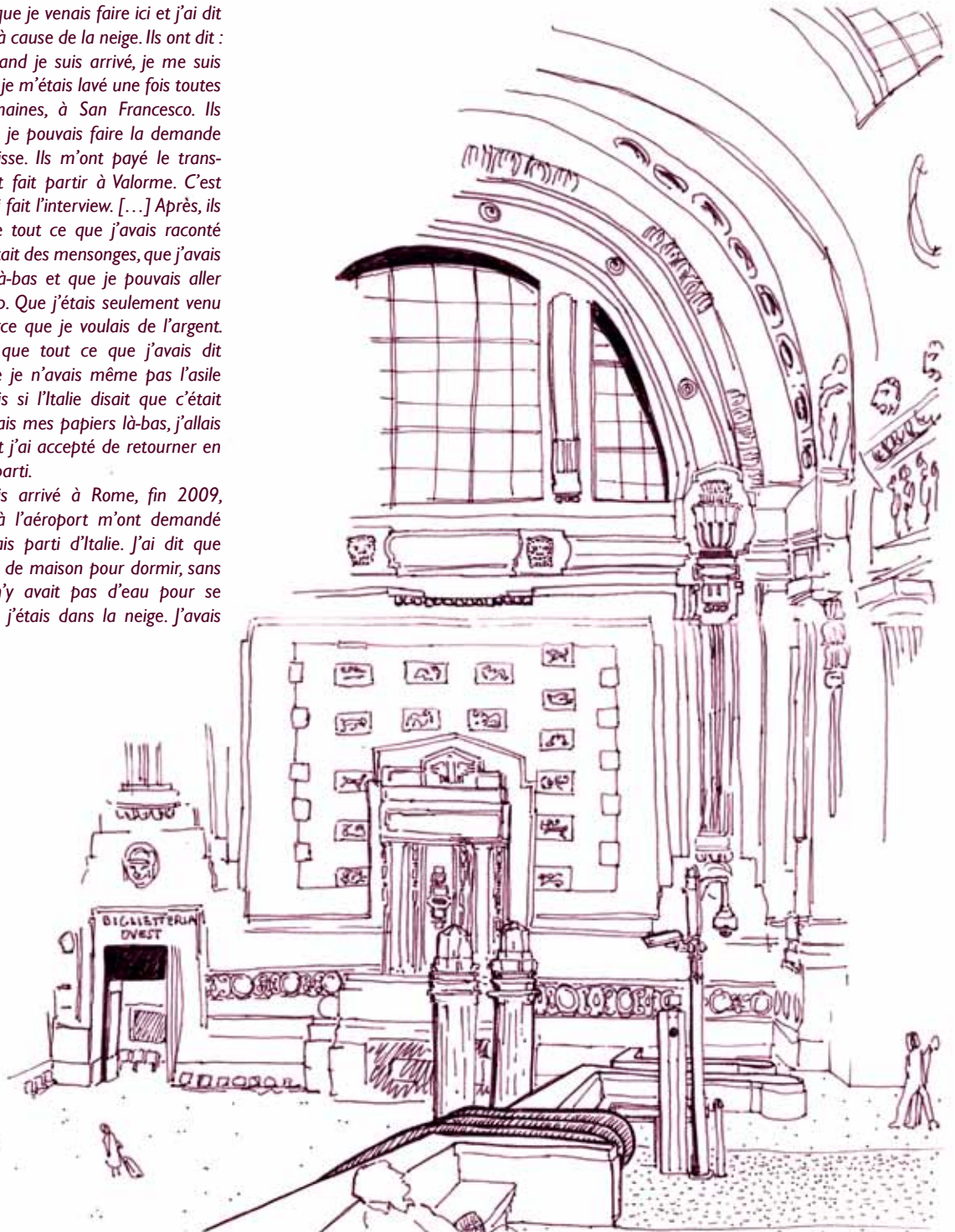
À chaque fois qu'on dort à la gare, la police nous chasse à minuit et on reste dehors jusqu'à cinq heures. À cinq heures, quand ils ouvrent pour les voyageurs, nous aussi on en profite, et je rentre trouver un banc pour dormir un peu. À dix heures, je pars

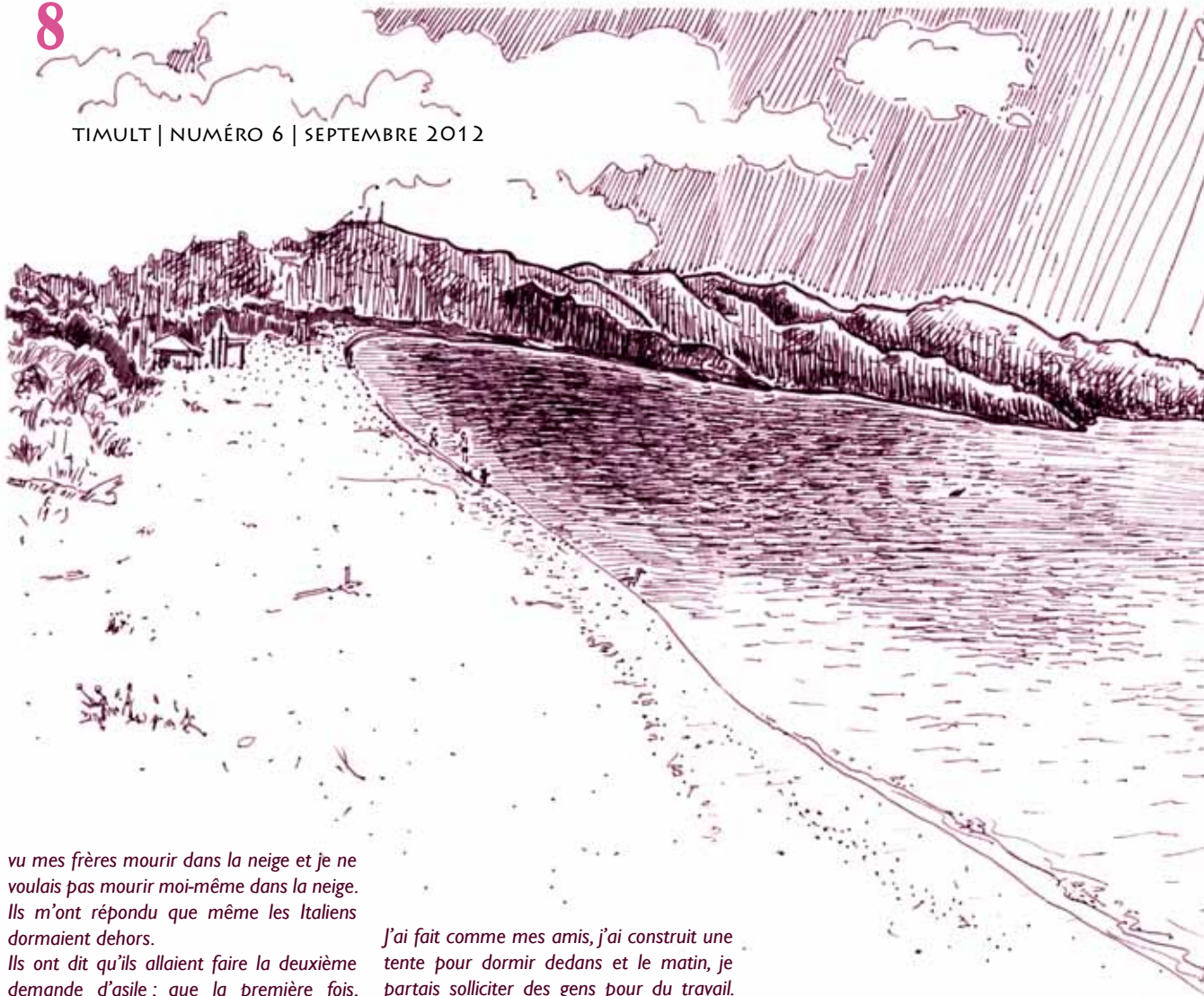
chercher des voyageurs pour porter leurs bagages. Il y a eu un moment où je n'ai plus pu bouger. Je me sentais vraiment tellement mal, dans mon corps, que je ne pouvais plus bouger, j'étais comme paralysé. La police est venue me chasser et moi j'ai dit : « Non, regardez-moi, je suis déjà mort ». Ils ont appelé l'ambulance, ils sont venus me chercher et ils m'ont amené à l'hôpital. C'est là que, pour la première fois dans l'affaire, j'ai gagné une maison pour dormir. Huit jours durant, je suis resté là-bas, à l'hôpital. Arrivé là-bas, ils ont dit que j'avais la varicelle. J'étais enfermé dans une chambre. C'était en janvier 2009. Quand tous les signes de la maladie ont disparu, l'ambulance est encore venue me chercher et m'a posé à la gare principale de Milano, là où ils m'avaient pris. Quand j'ai vu ça, je me suis senti trop dépassé, je voulais rentrer chez moi. Je suis parti à la Caritas qui aide souvent les réfugiés à rentrer chez eux. Ils m'ont dit : « Non, en ce moment, on ne renvoie personne vers la Côte d'Ivoire parce que la situation n'est pas bonne ». Je suis allé voir les policiers, je leur ai dit que j'étais venu ici parce que je ne pouvais pas rester chez moi, mais ce que je voyais ici était encore pire et je voulais rentrer. Ils m'ont dit : « Non, tu voulais l'Europe, c'est ça l'Europe ».

Je suis parti, j'ai barré la route, j'ai enlevé mon pantalon, j'étais nu et j'ai barré la route au centre de Milano, à côté de la gare, un grand boulevard. La police est venue, ils m'ont pris, avec des couvertures, ils m'ont emmené avec eux. Je leur ai dit que je voulais partir chez moi ou, sinon, je voulais mourir. Ils m'ont dit que ce n'était pas eux qui décidaient, que ce n'était pas eux qui m'avaient dit de venir. Si j'avais de l'argent, je n'avais qu'à prendre les pirogues, ils allaient me montrer la route. Mais il ne fallait pas que je barre cette route encore, c'était une route internationale et même

des gens de chez moi passaient sur cette route. Donc, si je voulais me mettre nu, me rendre fou, je n'avais qu'à aller dans des jardins publics, c'était pour des gens comme moi que la commune avait construit ces jardins. Mais si je me mettais encore nu sur la voie publique, ils me mettraient en prison. J'ai vu la neige. J'ai vu fuir mes frères à gauche et à droite et j'ai tenté de partir. Je suis parti en Suisse. À la frontière, ils m'ont demandé ce que je venais faire ici et j'ai dit que je venais à cause de la neige. Ils ont dit : « Okay ». Quand je suis arrivé, je me suis lavé. En Italie, je m'étais lavé une fois toutes les deux semaines, à San Francesco. Ils m'ont dit que je pouvais faire la demande d'asile en Suisse. Ils m'ont payé le transport et m'ont fait partir à Valorme. C'est là-bas que j'ai fait l'interview. [...] Après, ils m'ont dit que tout ce que j'avais raconté sur l'Italie, c'était des mensonges, que j'avais des papiers là-bas et que je pouvais aller dans un camp. Que j'étais seulement venu en Suisse parce que je voulais de l'argent. J'ai répondu que tout ce que j'avais dit était vrai, que je n'avais même pas l'asile en Italie. Mais si l'Italie disait que c'était faux, que j'avais mes papiers là-bas, j'allais y retourner. Et j'ai accepté de retourner en Italie. Je suis parti.

Quand je suis arrivé à Rome, fin 2009, les policiers à l'aéroport m'ont demandé pourquoi j'étais parti d'Italie. J'ai dit que je n'avais pas de maison pour dormir, sans parler qu'il n'y avait pas d'eau pour se laver. Et puis, j'étais dans la neige. J'avais





vu mes frères mourir dans la neige et je ne voulais pas mourir moi-même dans la neige. Ils m'ont répondu que même les Italiens dormaient dehors.

Ils ont dit qu'ils allaient faire la deuxième demande d'asile ; que la première fois, j'avais fui, qu'ils ne savaient même pas comment j'étais arrivé là. « Comme ça, tu vas rester pendant trois mois et après tu vas faire l'interview. Comme ça, c'est la justice qui décidera s'ils te donnent l'asile ou non. » Ils m'ont pris pour la deuxième fois les empreintes et ils m'ont donné des papiers pour aller dormir à la Caritas de Rome pendant trois mois. Une semaine après, le responsable de la Caritas m'a dit que non, il y avait trop de gens qui souffraient, que je ne pouvais pas rester pendant trois mois alors que les autres étaient dehors. Ils m'ont mis dehors et ils m'ont dit que si j'avais de la chance, ils pourraient me reprendre plus tard. J'ai été obligé de jeter mes affaires que j'avais apportées de Suisse à la poubelle, parce que c'était lourd. [...]

Ils m'ont dit que je devais faire mon interview en Sicile. Au début de l'hiver, je suis parti à Rosarno, pour me démerder comme les autres, monter des tentes sur des terrains abandonnés. Il y avait aussi des gens qui vivaient dans des maisons abandonnées.

J'ai fait comme mes amis, j'ai construit une tente pour dormir dedans et le matin, je partais solliciter des gens pour du travail. On restait au bord d'un grand boulevard et quand il y avait des voitures qui s'arrêtaient, on courait pour aller les solliciter. Si, à dix heures, on n'avait pas trouvé de travail, on partait dans la ville fouiller les poubelles pour trouver des vêtements, par exemple. Souvent, les passants nous disaient des choses comme : « Vous, les bamboulas, vous allez mourir petit à petit, jusqu'à ce que l'Italie soit libérée de vous. » Ceux d'entre nous qui comprenaient l'italien nous ont expliqué ce qu'ils disaient. Nous, ça nous faisait pas mal, mais pour eux qui comprenaient, ça faisait mal.

Puis, au mois de décembre, un vieux de 60, 65 ans est venu tirer dans la foule. C'était vers 9 heures du matin, on était au bord de la route pour chercher du travail. Il est venu avec sa voiture, il s'est arrêté comme s'il cherchait des travailleurs et les gens ont couru vers sa voiture. Il a sorti son fusil de chasse et il a tiré. Il a tué trois personnes d'un coup, sans même compter les blessés. Il y avait au moins quatre blessés. J'étais juste à côté, pas là où il a tiré parce que

les gens s'assoient par groupes. Il est parti. Les carabinieri sont venus ramasser les cadavres et les blessés et ils les ont amenés dans une ville à côté, Cortonia, parce que la ville de Rosarno refuse complètement les bamboulas dans leur hôpital. Les gens parmi nous qui parlent l'italien sont partis discuter avec les carabinieri pour comprendre ce qui n'allait pas. Les carabinieri ont dit qu'il paraissait que des migrants étaient partis voler des oranges. Des oranges, pour faire quoi ? Pour les vendre ? Ils ne savaient pas. En tout cas, c'est pour ces oranges que le vieux était venu tuer trois personnes. Même pas quatre jours après, deux personnes sont allées payer leur nourriture dans le supermarché de Rosarno et il y a des cascadeurs, des rockers qui sont venu tirer dessus au pistolet. Il y a même une femme italienne qui a pris une balle perdue dans le dos. Mais c'est pas sur elle qu'ils avaient visé mais sur les migrants. Il y en a un qui est mort et un qui a eu les os cassés. Même pas une semaine après, on est allés en ville avec des amis et ils nous ont bloqués



4 000 habitants. Ils ne nous ont pas laissés entrer dans la ville.

Les anciens, eux que l'Italie était venue chercher chez eux pour qu'ils travaillent dans les oranges, nous ont dit qu'on n'allait pas insulter des gens, même s'ils nous traitaient mal. Nous on criait : « Italia raciste ! Italia raciste ! » On avait des revendications. On voulait savoir pourquoi ils avaient tué nos camarades. Mais il n'y avait pas de réponse. Ils étaient venus pour massacrer les bamboulas. Le maire de la ville a essayé de calmer les foules mais ils lui ont tiré dessus. La balle l'a frôlé. Il a été conduit à l'hôpital par la police.

On a fait des barricades sur les boulevards avec des pneus auxquels on a mis le feu. Les gens de la ville sont sortis, prêts à en finir avec nous. Ils avaient des armes, des fusils de chasse, des pistolets, des kalachnikovs, des machettes. La police était là pour empêcher le massacre. Il y avait même une journaliste française qui parlait avec les francophones et les gens de Rosarno lui ont tiré dessus parce qu'elle parlait avec les bamboulas. Elle a été emmenée à l'hôpital. Quand j'ai vu tous ces gens armés, j'ai pensé toute de suite à la Côte d'Ivoire. Mon père, des voisins et des amis ont été massacrés.

Nous, on n'était pas armés. Nos armes, c'étaient des cailloux. Moi, j'étais toujours au milieu ou derrière, parce que j'avais peur. Et puis je ne comprends pas la langue, alors, je ne pouvais rien dire.

Il y avait les militaires, la police, beaucoup de journalistes. Il y avait des policiers qui sont venus discuter pour comprendre ce qui s'était passé. Des gens ont tiré sur les policiers parce qu'ils ne voulaient pas que les policiers aillent discuter avec des bamboulas.

Moi, j'ai regardé toute cette grève par rapport à ce que j'avais vécu chez moi, sur la route, en Lybie. J'étais obligé d'abandonner la place, de fuir. J'étais resté un mois et demi à Rosarno et j'ai fui, Dieu m'a aidé, je suis arrivé à la gare, j'ai pris le train. Même là-bas, il faut se cacher pour prendre le train. J'ai fui et je suis venu ici. En tout cas, je ne veux pas retourner là-bas.

Je suis arrivé début 2010 en Allemagne.

Et c'est en novembre 2011 qu'ils m'ont renvoyé en Italie. En Italie, ils m'ont demandé ce que je venais faire là. Je leur ai dit que ça ne tenait pas à moi, que ce n'était pas moi qui avais décidé. Ils m'ont dit que je pouvais prendre le bus de l'aéro-

port jusqu'à la gare centrale, si j'avais de l'argent. C'était cinq euros pour aller à la gare centrale, pour dormir et le lendemain matin, j'irais au commissariat central pour demander l'asile. Je regarde autour de moi, fatigué, à droite à gauche. Il me reste un peu d'argent et je me dis que je vais quand même tenter ma chance. J'avais toujours dormi dehors. À ce moment-là, le froid commençait et il pleuvait tous les jours. J'ai dormi debout à la gare et à cinq heures du matin, je suis parti au commissariat central. Il y avait beaucoup de gens qui venaient renouveler leurs papiers. Vers 10 heures, ils m'ont appelé dans un bureau mais ils m'ont seulement fait signer des papiers. Je leur ai demandé ce qui était écrit dedans, ils m'ont rien dit sauf un qui me comprenait un peu et qui m'a dit qu'il était écrit : bon retour là où tu as été. Moi, je prends les papiers et je sors. Je retourne à la gare. Je pars à la Caritas et c'est là-bas qu'il me disent que la police m'a donné une semaine pour quitter le pays. Je leur demande : « Je vais faire comment ? Je vais dormir où, je vais me laver où, je vais manger où ? » Elle me dit d'aller faire l'examen à l'OMS et elle me donne une adresse où demander s'ils peuvent me prendre. Là-bas, ils me disent qu'il n'y a pas de place, qu'il n'y a des places que pour des gens qui ont des papiers. Je pars à San Francesco, là où tout le monde mange gratuitement. Il y a six lieux comme ça pour manger mais moi, je n'ai le droit d'aller dans aucun, je n'ai pas le droit de rester en Italie, donc je n'ai pas le droit de manger.

Dieu merci j'avais un peu d'argent, alors je me suis acheté du pain et une bière et je suis resté dans le froid et la pluie.

Le matin, je me suis dit que j'allais encore faire demi-tour et j'ai repris le train pour l'Allemagne.

Quand je regarde ma vie maintenant, c'est zéro. Je parle mais je ne suis même plus là. Je préférerais mourir en Afrique où mon corps pourrait devenir de l'engrais et servirait au moins à cela. Je suis un planteur, je suis fils de paysan. Maintenant je suis un homme perdu. Je n'ai plus aucun rêve. J'ai même perdu ma mémoire. Ça ne fonctionne plus du tout. Quand je suis arrivé en Italie, je savais encore reconnaître des lettres et les sigles, maintenant tout cela est parti.

Maintenant, je suis en errance, tout le monde peut voir cela.»

avec des cailloux, avec des machettes. On était six, on était partis fouiller les poubelles, on était assis fatigués sur une place publique à bavarder. Il y a des gens qui sont venus et ils nous ont battus au point de tuer deux personnes. Ils étaient une trentaine, nous étions six. Nous, on a fui et on est allés raconter au ghetto. Les anciens ont dit : « Trop, c'est trop : on a trop parlé, maintenant on va agir. Ils n'ont qu'à nous tuer tous, comme ça, ils resteront les plus forts de l'Europe. » Il y avait déjà sept personnes tuées en même pas deux semaines. C'est ainsi qu'ils ont décidé qu'on allait faire grève, qu'on allait les affronter, comme ça, ils nous finiraient, pas la peine de nous laisser tuer petit à petit. En tout cas, on n'avait rien pour les affronter. On était entre 500 et 700, toutes nationalités confondues, de l'Afrique de l'Ouest, de l'Afrique Centrale, du Maroc, de Tunisie.

Quand on est sorti, on a marché du ghetto jusqu'à la ville. La ville aussi est sortie, tout le monde, même les enfants. Il y avait

STRATÉGIES

COLÈRES INAUDIBLES,
PRIVILÈGES SILENCIEUX
ET BRUITS DE VITRINE BRISÉE

L'IDÉOLOGIE DE LA NON-VIOLENCE EN QUESTION

« La soumission de l'opprimé relève de l'ordre établi. Qu'il rompe cet ordre en brisant ses chaînes et en frappant le maître, voilà le scandale. Dans la langue des maîtres devenue langue commune, le violent n'est pas celui qui fait violence, mais le vilain qui ose se rebeller. »^[1]

[1] Igor Reitzman :
Longuement subir puis
détruire (De la violence
des dominants aux
violences des dominés),
2002, Éditions dissonances
ou sur le web :
lmsi.net/De-la-violence-
des-dominants-aux

Dans chaque lutte, chaque mouvement auquel j'ai pris part, les mêmes questions se sont posées, les mêmes points de vue se sont opposés en ce qui concerne l'usage de « la violence ». La plupart du temps j'ai été agacé. Souvent, la façon d'aborder les divergences, les angles choisis et, ajouté à ça, certaines généralisations, n'ont fait que biaiser le débat et le rendre stérile. La discussion s'est rarement posée en termes de stratégies, de pertinence, de contexte politique mais plus souvent dans l'opposition « violence/non-violence ». La plupart du temps, deux camps émergent, ceux et celles qui soutiennent des actions « violentes » et ceux et celles qui les condamnent. Et on peut observer d'un côté les fauteurs de troubles, les casseuses, les méchants anarchistes fouteuses de merde... et de l'autre les hippies non-violent.es, les sociaux-démocrates, les citoyennistes.

S'opposer en se renvoyant des identités aussi superficielles et médiatiques ne fait que renforcer les clivages et les postures identitaires. Il est plus facile de catégoriser des personnes et de les enfermer dans une pensée plutôt que d'essayer de confronter ses idées à celles des autres.

Des pratiques de lutte sont pointées du doigt, considérées comme violentes et desservant la lutte ou décrédibilisant le mouvement. Quelles sont ces pratiques ? Quelles sont les critiques ? Quelles visions du monde et des luttes suggèrent-elles ? Et comment subissons-nous ou utilisons-nous certaines analyses politiques, selon la place que nous occupons dans une lutte ? Évaluant moi-même depuis plusieurs années dans des milieux anarchistes et féministes, il me semble important de comprendre les enjeux politiques de l'idéologie non-violente, de la critiquer en tant que vision du monde et de montrer en quoi le débat violence/non-violence est un débat biaisé.

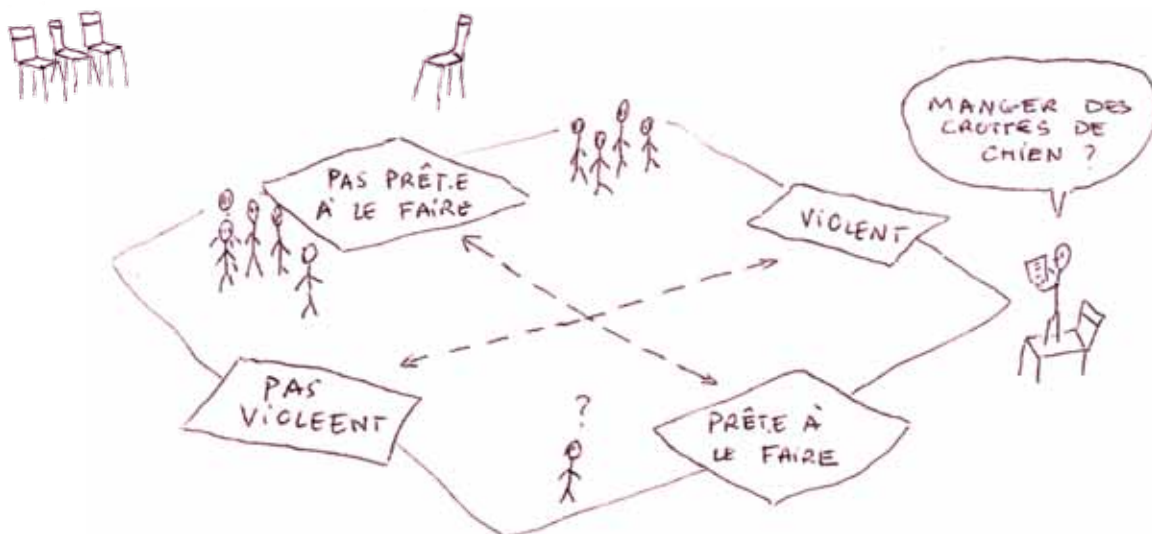


VIOLENT

JE SUIS PRÊT.E

PAS PRÊT.E
À LE FAIRE

PAS VIOLENT



LA NON-VIOLENCE, UNE HISTOIRE DES PUISSANTS

Dans un ouvrage intitulé *How the Non-violence Protects the State*^[2], Peter Gelderloos montre comment l'idéologie non-violente s'est construite sur des victoires politiques qu'elle s'est réappropriées, ainsi que sur les leaders charismatiques de ces luttes. Il apporte ainsi une critique approfondie de l'idéologie non-violente au sein des milieux activistes anti-autoritaires et anticapitalistes, plus particulièrement nord-américains. Il soutient que cette idéologie va à l'encontre d'un activisme révolutionnaire, dans le sens du renversement des structures d'oppression. Et même, qu'elle aide le capitalisme, le patriarcat, le racisme, etc. à se maintenir en offrant des arguments pour délégitimer toute tentative de renversement.

Peter Gelderloos conteste notamment la récupération de certaines luttes en tant que victoires de la non-violence, affirmant que la « non-violence est basée sur une histoire falsifiée des luttes ».

Parlant de l'indépendance de l'Inde, il rappelle des éléments mis de côté par l'Histoire officielle : « La résistance au colonialisme britannique [comprendait] suffisamment d'actions offensives et combatives pour que la méthode de Gandhi puisse être considérée plus précisément comme une, parmi plusieurs formes rivales de résistance populaire. [...] Ainsi sont ignorés d'importants leaders prônant une résistance plus offensive, tels que Chandrasekhar Azad qui s'était engagé dans une lutte armée contre les colons britanniques et des révolutionnaires comme Bhagat Singh, qui a gagné un soutien massif par des attentats à la bombe et des assassinats. [...] De manière significative l'Histoire se rappelle de Gandhi

plus que tous les autres, non pas parce qu'il représentait la voix unanime de l'Inde, mais surtout grâce à toute l'attention que lui portait la presse britannique et au rôle majeur qui lui était attribué du fait d'avoir participé à d'importantes négociations avec le gouvernement colonial britannique. Quand nous nous rappelons que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, une autre couche du mythe de l'indépendance s'éclaircit. »

Le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, pour sa part, « n'a été ni une victoire, ni non-violent ». La fin de la ségrégation a été acquise mais pas « l'égalité réelle au niveau politique et économique », ni l'indépendance face à « l'impérialisme blanc », qui faisaient aussi partie des revendications. Et même si des groupes pacifistes comme celui de Martin Luther King Jr. avaient beaucoup de pouvoir, de nombreux. ses Noirs ont soutenu des groupes révolutionnaires armés, comme le Parti des Blacks Panthers. « Dans les faits, la lutte armée a pendant longtemps fait partie de la résistance des personnes noires contre la suprématie blanche. » Mumia Abu-Jamal a largement documenté cette histoire dans son livre *We Want Freedom*. Il écrit : « Les racines de la résistance armée sont profondément ancrées dans l'histoire afro-américaine. Seules des personnes qui ignorent ce fait voient le Parti des Blacks Panthers comme étranger à notre héritage historique commun. »

Dernier exemple développé par Peter Gelderloos, le mouvement pour la paix, mené aux États-Unis pendant la guerre du Vietnam, n'a pas mis fin à cette guerre. « Avec une complaisance impardonnable, les activistes pour la paix ne tiennent pas compte des trois à cinq millions d'Indochinois.es mort.es en combattant l'armée US ». La résistance du peuple vietnamien a

[2] *How Nonviolence Protects the State*, de Peter Gelderloos, actuellement publié en anglais aux éditions South End Press, 2007 et accessible en pdf sur zinebrary.info/



largement contribué au retrait des troupes états-uniennes, et cette résistance n'était pas non-violente. Il aborde aussi un autre aspect peu connu, « les rébellions croissantes à l'intérieur des troupes, portées avant tout par des soldats Noirs, Latinos et Indigènes. [...] Assassinats d'officiers, sabotages, refus de participer aux combats, mutineries dans les campements et aide à l'ennemi, toutes ces activités de soldats américains ont contribué de manière significative à la décision du gouvernement US de retirer l'armée de terre. ». En sachant que le Vietnam du Sud a ensuite connu « une dictature militaire entraînée et financée par les États-Unis », peut-on dire que le mouvement pour la paix ait fait reculer l'impérialisme américain ?

Sur le plan théorique, il y a un manque de clarté dans la définition des termes employés. La violence ne peut être définie en tant que telle. La violence n'a pas un sens absolu, c'est une notion abstraite qui nécessite pour chaque situation d'être replacée dans son contexte. La violence s'appréhende subjectivement, parce que l'objectivité et la neutralité n'existent pas. Des pensées dominantes qui assènent ce qui est « neutre » et « vrai » refusent d'être ramenées au rang de simples interprétations du monde et méprisent toutes autres approches. Elles rejettent d'autant plus fort ces interprétations divergentes que celles-ci contestent l'ordre établi. Ainsi, sur le terrain du racisme, le Blanc est le neutre, les Autres sont « de couleur ». On peut décliner ce mécanisme sur le genre, la classe, le validisme... au final, « le groupe adulte blanc, de sexe mâle, catholique, de classe bourgeoise, sain d'esprit et de mœurs, est donc cette catégorie qui ne se définit pas comme telle et fait silence sur elle-même. Elle impose aux autres cependant, à travers la langue, sa définition comme norme, dans une sorte d'innocence première, croyant que « les choses sont ce qu'elles sont. »^[3]

La définition « objective » ou « neutre » de la violence est donc influencée, voire dictée, par un cadre de pensée le plus souvent dominant, capitaliste, patriarcal, raciste, etc. Est-il possible alors de se positionner face à une situation selon sa supposée violence ? Je préfère m'intéresser aux rapports de force qui se jouent, à l'analyse des relations de pouvoir entre les parties concernées, aux enjeux et aux conséquences de l'action, aux choix stratégiques ou encore à son efficacité tactique. La violence du système est souvent niée, pour ne relever que ce qui est visible. L'opposition violence/non-violence est au final bien utile pour masquer le rapport dominant/es/dominé.es.

NON-VIOLENCE COMME IDÉOLOGIE

Même si le débat autour de la violence a pour but de définir si des actes sont acceptables selon leur « degré de violence », en réalité la non-violence est une idéologie qui va au-delà de la critique des pratiques. C'est une certaine conception des luttes et des manières de les porter, basées une vision précise du monde. Autrement dit, un groupe politique qui n'a pas recours à des pratiques dites « violentes », n'est pas forcément non-violent.

Se considérer comme « non-violent.e », c'est penser qu'on ne fait rien qui alimente les systèmes d'oppression. C'est voir la violence uniquement dans ce qui est visible, directement conflictuel et spectaculaire et omettre le côté diffus et permanent des rapports d'oppression. Un tel raisonnement est réservé à des personnes à la position sociale privilégiée, comme le souligne Gelderloos : « Le pacifisme en tant qu'idéologie vient lui-même d'un contexte privilégié. Il ne prend

pas en compte que la violence est déjà ici ; que la violence est inévitable parce qu'elle fait structurellement et pleinement partie de la hiérarchie sociale actuelle ».

En 1972, Angela Davis est incarcérée à la prison d'État de Californie. Un journaliste lui rend visite et braque la caméra sur elle : « Mais comment y parvenez-vous [à mener une action révolutionnaire] ? Par la confrontation ? Par la violence ? » Angela Davis, visiblement en colère, lui répond : « C'est ça, votre question ? C'est un autre problème. Pour les gens, révolution est souvent synonyme de violence. Mais ils ne comprennent pas que la vraie nature d'une action révolutionnaire réside dans les principes et les buts que l'on s'impose, pas dans la façon d'y parvenir.

D'un autre côté, en raison de la façon dont cette société est organisée et de la violence présente partout et à tous les niveaux, il faut s'attendre à

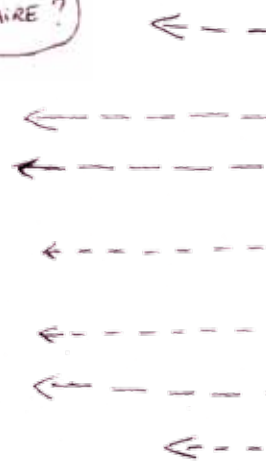
TAILLADER LES
TARRETS DES
CHEVUA DE LA
POLICE MONTÉE ?

DÉGUEULER DANS
LA BOÎTE AUX
LITRES DU MAIRE ?

EXCLURE UN
MEC RELOU
D'UN ESPACE
COLLECTIF ?

DISTRIBUER UN
TRACT ANTI
CONSUMMATION
LE JOUR DES
SOLDES ?

TIRER DANS LES
JAMBE D'UN
CADRE DE
L'INDUSTRIE NUCLEAIRE ?



[3] Colette Guillaumin, L'idéologie raciste, 1972, Editions Mouton and Co



VIOLENCE « SITUÉE »

[4] À voir dans *The Black Power mixtape*, de Goran Olson (2011)

[5] Jean-Marie Muller, « Un autre monde est possible. Le choix de la non-violence dans les conflits sociaux et politiques », 2005, intervention au forum social mondial de Porto Alegre

des débordements et à des réactions démesurées. Imaginez que vous êtes Noir, vous avez toujours vécu dans la communauté noire et que tous les jours en sortant de chez vous, des policiers Blancs vous contrôlent. Quand je vivais à Los Angeles, bien avant qu'aient lieu les émeutes dans la ville, j'étais sans cesse arrêtée. Je n'étais pas connue de la police mais j'étais une femme Noire, et j'étais naturellement perçue comme une militante potentielle. Cette situation, c'était mon quotidien. Et maintenant, vous me demandez si oui ou non, j'approuve la violence. Cette question n'a vraiment aucun sens. [...] Aujourd'hui, quand on me parle de mon côté violent, je trouve ça tout simplement incroyable. Cela signifie que la personne qui pose cette question n'a absolument aucune idée de ce que les Noirs ont traversé, de ce qu'ils ont vécu dans ce pays depuis le jour où le premier Noir a été arraché aux rivages d'Afrique. »^[4]

Comment imaginer, dans le cadre d'une domination, créer un dialogue avec les oppresseuses en leur expliquant tranquillement leur position, en quoi elles et ils exploitent, dominent ?

Au fond, l'idéologie non-violente porte une vision des dominations selon laquelle elles pourraient se renverser grâce à la mobilisation « non-violente » qui créerait un rapport de force capable d'ouvrir un dialogue avec l'oppressé et d'en faire un partenaire. Selon laquelle il faudrait réunir les conditions nécessaires à ce rapport de force grâce à des méthodes non-violentes. Le but étant de parler avec les dominants et de trouver ensemble « un compromis qui respecte les droits de chacun »^[5].

Mais un rapport de domination est une situation où les dominants détiennent le pouvoir ainsi que les structures nécessaires à son maintien, refusant de reconnaître leurs privilèges et de les abandonner. Il me semble qu'en général, ils et elles ne sont pas prêts à y renoncer, ni même à les partager avec le sourire. Quand des ouvrières en viennent à séquestrer leur patron pour se faire entendre ou seulement entamer des négociations, comment croire qu'un dialogue constructif pourrait exister dans le cadre d'une relation de pouvoir déséquilibrée ? C'est bien là qu'il s'agit d'instaurer un rapport de force, par la lutte, la pression jusqu'à ce qu'en face ils et elles cèdent. Il n'y a pas de dialogue, il y a une tentative de renversement des pouvoirs par les dominés qui cherchent à poser leurs propres règles.

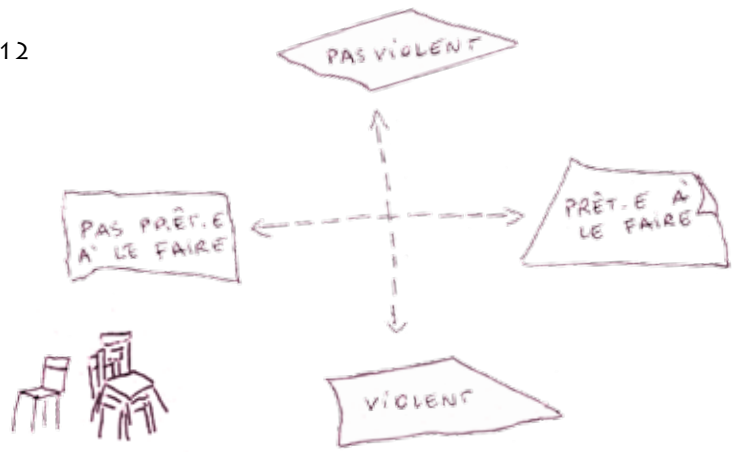
L'idéologie non-violente s'appuie en premier lieu sur le désaveu des actions « violentes » et même sur la critique de celles et ceux qui ne les condamnent pas assez fermement. Ce qui est « violent » serait à bannir de toute lutte. Certaines actions seraient donc mauvaises en soi, en « contradiction fondamentale [avec les] aspirations profondes de l'humanité. »^[6]. Elles seraient l'arme de l'oppressé. Se les réapproprier serait voué à l'échec : il serait toujours plus fort, disposerait des moyens de coercition et de répression toujours supérieurs (police, armée, justice, milices etc). Et surtout, l'usage de « la violence » engendrerait plus de répression. Au fond, certaines pratiques de luttes seraient à éliminer radicalement, car elles desserviraient et décrédibiliseraient toujours les luttes.

Affirmer que la « violence » ne sert à rien parce que « les riches et les puissants auront toujours beaucoup plus d'armes et des armes beaucoup plus destructrices que les pauvres »^[7], c'est oublier que, dans le cadre du capitalisme et de l'impérialisme, ceux et celles qui dominent sont beaucoup moins nombreux que ceux et celles qui sont exploités. C'est nier la capacité d'organisation et de détermination des personnes. C'est oublier l'histoire de la guerre du Vietnam, de la guerre d'Algérie... et plus récemment les révoltes des peuples Arabes. Ces luttes n'ont-elles pas été « gagnées » en combattant de terribles adversaires, plutôt qu'en dialoguant gentiment avec eux ?

Et pour les conséquences répressives qu'entraîneraient ces actions, autrement dit « l'engrenage de la violence », pourquoi se focaliser sur les actions alors que le problème réside dans le fait qu'elles soient réprimées ? Il me semble que c'est bien contre cela qu'il faut lutter. Car la répression est fonction des lois en vigueur, autant que de l'identité assignée aux personnes qui en sont cibles. C'est un outil dont l'État se sert pour diviser et catégoriser des groupes afin de mieux régner. Les gouvernants décident à un moment T qui va être réprimé et pour quelles pratiques. Pour une même action, des agricultrices ne subiront pas la même répression que des anarchistes, et elles et eux-mêmes ne seront pas confrontés aux mêmes ripostes que des personnes issues de quartiers populaires, et encore plus si elles sont Noires ou Arabes, ou catégorisées comme telles. Il s'agit de refuser la création de catégories de population, la diabolisation de certaines pour justifier l'extension du système répressif, au sein duquel les plus stigmatisés sont de toute manière réprimés, humiliés et rabaisés, même s'ils et elles ne franchissent pas le cadre de la loi. Cette

[6] Jean-Marie Muller, Signification de la non-violence, Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits, www.irnc.org

[7] Voir note [5].



loi qui s'adapte aux circonstances et décrète de nouvelles illégalités dès que nécessaire (loi sur l'interdiction des signes religieux à l'école 2004, décret sur le port de la cagoule 2009, loi sur les violences en bandes 2010, loi sur l'interdiction du port du voile intégral 2011...). Brandir des figures monstrueuses d'ennemi.es intérieur.es et agiter l'épouvantail terroriste (figure du monstre par excellence) permet d'effrayer les « honnêtes citoyen.nes » et de les faire adhérer à la logique répressive.

Il s'agit de rester attentif.ves à ce que les structures d'oppression contre lesquelles nous nous révoltons ne définissent pas le cadre de nos luttes. Et bien sûr, si les personnes en lutte ne sont pas responsables de la répression qu'elles subissent, cela ne nous dispense de réfléchir nos actions avec stratégie, de prendre en compte la répression et de savoir la déjouer pour mieux agir.

Je voudrais aussi porter une critique aux milieux que j'ai fréquentés, qui méprisent la non-violence : « la violence » y est souvent valorisée, à tel point que, pour certain.es, elle devient la mesure de la radicalité politique et un objectif en soi dans des cadres de luttes. Singulièrement, ces raisonnements s'appuient sur des bases très semblables à l'idéologie qu'elles rejettent : ici encore, les pratiques en elles-mêmes se suffisent à elles-mêmes, sans que la question de la stratégie soit posée. Ici encore, la violence est réduite à la spectacularité des actions.

Une violence, toujours bonne à prendre pour les un.es ou fondamentalement mauvaise pour les autres... la destruction d'un campement de Roms et celle de vitrines de banques n'ont pas le même sens, même si il s'agit de destruction de biens dans les deux cas. Les deux actes ne prennent pas du tout le même sens ; ils n'ont pas du tout les mêmes conséquences.

Il est primordial, pour analyser une situation et ses enjeux, de la replacer dans son contexte et de se positionner. Se positionner signifie définir la place que l'on a dans des circonstances précises et d'en tirer des conclusions pour nos actes. Des féministes ont développé le concept de « savoirs situés »^[8], nous montrant que « toute connaissance est partielle, partielle et située »^[9], dans le sens où selon nos assignations sociales et les constructions qui vont avec, nous n'aurons pas la même approche de la réalité, ni la même prise dessus. Se positionner permet de clarifier quelle est notre place au sein d'une lutte pour choisir comment y contribuer.

EXOTISATION DES LUTTES : PLUS LA VIOLENCE EST LOINTAINE, PLUS ELLE SERAIT ACCEPTABLE ?!!

« L'exotisation est un processus de construction géographique de l'altérité propre à l'Occident colonial, qui montre une fascination condescendante pour certains ailleurs. » Jean-François Staszak^[10].

L'exotisation des luttes est un travers courant. Cela consiste à ne pas considérer les luttes de la même façon selon la proximité culturelle ou la distance à notre propre point de référence, la démocratie occidentale. Comment réagir à la valorisation d'une lutte dans tel ou tel pays dits du « sud » y compris dans ses dimensions dites « violentes », quand les mêmes personnes condamnent avec la plus grande fermeté des pratiques similaires en France, sous l'argument de la violence ?^[11]

J'ai déjà vu des personnes enthousiastes de telle lutte en Amérique du Sud, où les gens faisaient des barricades enflammées pour bloquer les routes, pour être entendu.es et établir un rapport de force avec les autorités. Mais lorsque, dans le mouvement social du CPE, après les manifestations légales, des cortèges sauvages parcouraient la ville pour exprimer une rage trop contenue et encadrée par les organisations officielles, renversaient des poubelles sur les routes et y mettaient le feu, ces mêmes personnes criaient aux casseurs, à la violence gratuite et au vandalisme et dépolitisaient ainsi ces pratiques de luttes. Replacées dans une démocratie occidentale comme la nôtre, certaines formes de luttes deviennent sûrement moins exotiques.

L'exotisation est problématique en soi dans ce qu'elle suppose de vision post-coloniale du monde. C'est une vision paternaliste et raciste qui place la société blanche occidentale sur un piédestal, comme l'incarnation de la meilleure civilisation existante (Progrès, Démocratie, Émancipation, Liberté...) et qui exotise tous les autres modèles de société comme « cultures », les excluant par là de la sphère politique^[12].

[8] Pour approfondir cette notion, voir notamment les travaux du courant Black Feminism et de Donna Haraway

[9] Horia Kebabza, L'universel lave-t-il plus blanc ? : « Race », racisme et système de privilèges, 2006, Les cahiers du CEDREF, <http://cedref.revues.org/428>

[10] Jean-François Staszak, Qu'est-ce que l'exotisme, 2008, département de géographie, université de Genève

[11] Il ne s'agit pas de dire que toutes les pratiques de luttes déployées dans le monde seraient opportunes ici. Mais si elles ne le sont pas, c'est pour des raisons de stratégies, de contexte politique... et non pas parce qu'elles seraient violentes.

COMMENT VEUT-ON LUTTER ?
SORTIR DE LA DICHOTOMIE

LE DÉBAT EST PARTOUT

Le débat violence/non-violence émerge souvent à l'occasion de mouvements et d'actions dirigés contre l'État, ses institutions, les politiques publiques, bref des luttes tournées vers l'extérieur ou ce que certain.es pourraient appeler la « Lutte Prioritaire ». Mais on retrouve ces tensions dans des luttes souvent considérées comme secondaires, celles qui visibilisent des systèmes de domination, mettent en lumière leurs mécanismes et les privilèges des personnes dominantes de par leur position sociale d'hommes, de blanc.hes, de bourgeois.es, de valides. Ces bagarres sont souvent dépréciées car elles amènent de la complexité (en montrant que l'oppression est diffuse, intégrée en chacun.es et qu'il serait simpliste de la combattre uniquement chez nos « ennemis »). Il n'y a plus un seul front, ni une seule cible contre laquelle lutter. Ces luttes ébranlent les groupes activistes et militants eux-mêmes, mettent à mal leur cohésion. Les réactions qu'elles suscitent renvoient à cette division très genrée extérieur/intérieur, masculin/féminin : les luttes tournées vers l'extérieur sont valorisées et validées, tandis que la dénonciation des rapports de domination et de pouvoir internes est vue comme secondaire voire néfaste. Il n'est pas rare que les collectifs politiques et les personnes qui portent ces luttes soient taxé.es de violent.es, d'extrémistes, voire de fascistes (qui n'a jamais entendu parler de « féministes fascistes » ou « féministes nazies » ?). Certaines de leurs prises de positions et de leurs actions sont qualifiées de violentes, parce qu'elles brisent l'unité d'un milieu face aux Grands Méchants (flics, État...). Bref, cela desservirait la lutte !

Le rejet de la « violence » est une fois de plus invoqué, car ces luttes bousculent la normalité des rapports sociaux, les non-dits évidents, les privilèges des un.es et des autres. Et il est plus facile de renvoyer à l'Autre qu'il ou elle est violent.e et donc que son discours n'est pas entendable, plutôt que de se remettre en question. Je trouve toujours étonnant que des personnes qui n'ont par ailleurs pas de problème avec des actes « violents », considèrent comme violente l'exclusion d'un homme qui a commis un viol d'un espace où la personne agressée ne veut pas être en sa présence. Cet exemple est assez simpliste mais malheureusement très fréquent. Encore une fois, la violence est ambivalente et analyser une situation uniquement par ce biais, sans la replacer dans le contexte, a peu d'intérêt.

Enfermer nos luttes dans des catégories ne me paraît pas très pertinent, que ce soit pour les critiquer à cause de leur violence supposée, ou pour en mépriser d'autres à cause de leur manque de radicalité supposée. Comme si la radicalité se mesurait au purisme angélique de la non-violence ou au nombre de vitrines brisées. Cet état d'esprit est plus proche du folklore romantique que de pratiques révolutionnaires. La propagande politico-médiatique tente de semer la confusion entre illégalité, radicalité des idées et « violence ». Même si ça n'est pas toujours évident, il me semble important de ne pas entrer dans ce jeu, pour que la légalité ne devienne pas un cadre qui limite nos moyens d'actions. Il n'y a pas de hiérarchie entre un tract, un sabotage, un débat public, un affrontement avec la police, un rassemblement, le fait de prendre soin les un.es des autres. L'important est de réfléchir en amont à nos motivations et aux moyens et stratégies que nous pouvons articuler pour y parvenir.

Parvient-on à nommer des objectifs ? A-t-on l'envie et le temps d'échafauder des stratégies ? Que veut-on défendre et que veut-on attaquer ? Dans quels horizons lointains inscrire notre lutte ? Quels sont les besoins immédiats ? Comment exprimer notre détermination à atteindre nos buts ? Quels sont nos imaginaires d'actions ? Comment choisir nos moyens d'actions ? Qu'est-ce qui nous fait pencher pour telle ou telle pratique ? Avec qui désire-t-on lutter ? Quelles actions porter ensemble ? Et quelles sont les bases communes nécessaires ? Quels sont les fondements éthiques de notre agir politique ? Comment se sentir bien et rester ensemble ? Comment partager nos enthousiasmes et dépasser nos découragements ? Comment trouver du plaisir dans les luttes ?

Se mettre en lutte c'est se sentir vivant.e, c'est ne pas se résigner à avoir la vie qu'on nous impose, à rester à la place qu'on nous a assignée, c'est tenter de renverser les systèmes qui nous mettent en rage, c'est se renforcer et se faire plaisir. Diffuser des réflexions théoriques et essayer de les concrétiser, expérimenter des pratiques, explorer nos imaginaires, apprendre à s'organiser collectivement. Se planter et apprendre de nos erreurs ou de celles des autres, arracher un bout de victoire, imposer un rapport de force. Même construire et vivre une lutte collective est déjà une victoire en soi.

[12] Dans la même logique, certain.es anarchistes exotisent les révoltes des quartiers populaires avec une « fascination condescendante » pour leur côté insurrectionnel. Souvent, ils et elles retiennent uniquement les pratiques employées (incendies de voitures, de bâtiments publics, ...) sans les contextualiser et sans se positionner. Par exemple, pendant les émeutes de Villiers-le-Bel en 2007, lors d'une manifestation organisée en soutien, j'ai vu un jeune homme blanc issu de classe moyenne supérieure porter une pancarte qui disait « Ils [la police] tuent nos frères, c'est la guerre ». Par le mot « frères », la personne semblait se retrouver dans une même réalité de vécu que les émeutier.es. Ou en tout cas pensait qu'une telle situation de révolte (à laquelle il ne participait pas) unit tout le monde dans une sorte de communauté de lutte qui transcenderait tous les rapports structurels.



PRATIQUES SEXUELLES, TERRITOIRES,

Juillet 2012 : rassembler des idées :
racisme, nationalisme, minorités sexuelles,
féminisme, collectif, vivre-bien, coalition, faire des liens...



Dix ans qu'on essaye de relever le défi.
Changer le monde à partir de nos pratiques
sexuelles. Petite blague pour dire qu'on trouve
que la France devient de plus en plus raciste, que
face à la précarité économique et aux conditions
de travail de merde, il y a un renouveau du
discours nationaliste et civilisateur.

Allez on essaye de réfléchir. On s'y est mis.es à
deux, ça nous a pris quatre jours. Le texte est
parfois un peu dur à digérer, à plusieurs en discu-
tant, c'est toujours plus simple...

Juillet 2010, Judith Butler refuse le Prix du
Courage civil que veulent lui décerner les orga-
nisatrices du *Christopher Street Day* (CSD).
Le CSD est l'équivalent allemand de la Marche
des fiertés (ancienne *Lesbian and Gay Pride*). Le
CSD, comme la Marche des fiertés, est un défilé
sensé montrer la diversité de la communauté
LGBTQI^[1], la fête de la visibilité. Pourtant, on y
voit surtout des paillettes. Butler a autre chose à
rendre plus visible. Elle utilise sa position sociale
de « *star intellectuelle des minorités sexuelles –
féministes, queers* » pour dire qu'elle refuse l'in-
strumentalisation des politiques sexuelles à des
fins racistes, y compris le racisme anti-musulman.
Elle cite plusieurs associations berlinoises qui
mériteraient plus ce prix, du fait de leur double
engagement dans les politiques sexuelles et dans
les politiques anti-racistes. Angela Davis ajoute :
« *J'espère bien entendu que le refus de Judith Butler
de recevoir le prix du Courage Civil jouera comme
un catalyseur pour plus de discussions sur l'impact
du racisme, même à l'intérieur des groupes qui sont
considérés comme étant progressistes. D'une manière
ou d'une autre, l'idée que les gens globalement du
Sud, les gens de couleur, sont plus homophobes que
les Blancs est une hypothèse raciste.* »

On a envie de prolonger ces prises de posi-
tion, de comprendre les dynamiques autour des

questions de racisme et des minorités sexuelles
(féministes, LGBT, transpédégouines, queers). Les
féminismes peuvent faire partie des mêmes dyna-
miques mais mériteraient un texte à part entière.
Ici on a plus envie de se centrer sur les minorités
sexuelles.

Comment les minorités sexuelles sont utilisées
à des fins nationalistes/racistes ? Comment le
nationalisme/racisme prend de plus en plus
d'importance dans les minorités sexuelles ?
Comment les minorités sexuelles sont devenues
un enjeu géopolitique ? Comment repenser nos
luttres à partir de ces constats ?

QUELS LIENS ENTRE RACISME ET NATIONALISME ?

La nation n'est pas naturelle, elle se construit.
La nation suppose une même origine des indivi-
dus qui la composent, par extension une même
culture, une même langue, un même État, une
même équipe de foot. Ça se décline à l'infini, du
plus collectif au plus intime : une même religion,
une même sexualité, une même alimentation... la
nation s'attache à un territoire et elle construit
une population qui lui est attachée. La nation est
un cadre figé et étriqué : on est dedans ou on est
en dehors.

Si la nation parle juste des origines, alors
comment reconnaître les voyageurs ?

[1] Lesbiennes, Gays, Bi,
Trans, Queers, Intersex



CORPS, LUTTES ET IMAGINAIRES

MINORITÉS SEXUELLES ET NATIONALISME/RACISME

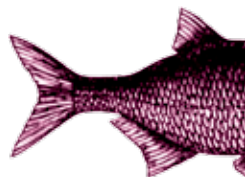
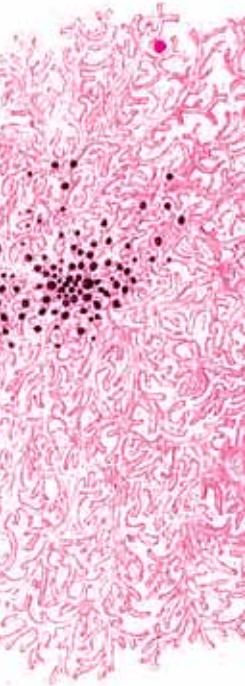
Par les religions. L'expulsion des Juifs d'Espagne au XV^e siècle. Les croisades chrétiennes à Jérusalem. Le statut spécifique de Français.es musulman.es de l'Algérie coloniale.

Par leur statut dans la hiérarchie humaine. Des scientifiques européens élaborent des classifications raciales (et donc racistes) à partir du XVII^e siècle. Ils inventent des caractéristiques selon les modes de vie, les langues, les richesses, les cultures. Ils les inscrivent dans les corps pour hiérarchiser les humains et les distinguer des animaux. Les scientifiques européens sont évidemment en haut de la hiérarchie, par extension tous les blancs et après les blanches... les corps sont racisés, rendus invisibles ou marqués. On n'échappe pas à son corps.

Les races ont été construites comme naturelles, justifiées par des caractéristiques physiques. Certain.es y croient encore, d'autres les prennent comme bases pour forger des cultures, des civilisations, des identités. Elles servent beaucoup l'exploitation économique : des Noir.es naturellement esclaves, aux migrant.es toujours aussi corvéables.

Quant aux nations, elles semblent toujours avoir été là. Elles apparaissent comme le découpage naturel du monde. Le niveau national est souvent opposé au niveau international, pourtant ils constituent la même dynamique, la même grille de pensée (européenne dans ses origines). Cette grille de pensée ne permet pas les mouvements incontrôlés des corps (migrations), ni les mouvements incessants des corps (nomades), ni les corps multiples (transnationaux).

Les mouvements féministes, queer, LGBT, trans-pédégouines, comme l'ensemble de la société française, sont traversés par des dynamiques racistes/nationalistes. Subir une oppression n'empêche pas d'en véhiculer d'autres. Le racisme n'est pas quelque chose que l'on a ou pas, c'est en relation, c'est un processus à réfléchir pour changer. Des groupes de minorités sexuelles racisées se battent (rencontrant parfois beaucoup d'hostilité) pour implanter ces questions depuis des dizaines d'années. C'est une des questions politiques importantes à travailler. Mais depuis la dépenalisation de l'homosexualité en France (1981), les résistances homosexuelles, les politiques des minorités sexuelles se sont orientées vers des demandes pour plus de reconnaissance. Elle se traduirait en terme de droits, avec des slogans comme « *mêmes droits pour tous* », « *égalité des droits* ». Les questions de sexualité ne sont pas tant des affaires de droits que des affaires de mœurs et d'alliances. En tout cas, ce sont ces revendications assimilationnistes qui ont reçu un écho dans le grand public, une diffusion médiatique, même si d'autres mouvements luttaienent différemment sur d'autres priorités (associations de lutte contre le SIDA, mouvements lesbiens autonomes...). Les minorités sexuelles se retrouvent prises en étau. D'un côté, les revendications ne sont pas sérieusement satisfaites (un PACS n'est pas un mariage, interdiction de l'adoption et d'accès aux techniques de reproduction assistée, non accès au don du sang...). De l'autre, la priorité politique d'« *avoir les mêmes droits* » que les hétérosexuel.les noie toutes formes subversives d'imagination politique.



USAGES GÉO/POLITIQUES DES MINORITÉS SEXUELLES

Pas de surprise, alors, que les minorités sexuelles suivent les tendances politiques globales. Elles se retrouvent mouillées, parfois trempées (plus ou moins activement) dans le nationalisme/racisme, notamment dans une de ses formes très répandue, depuis le 11 septembre 2001, contre les musulman.es et/ou supposé.es tel.les (islamophobie).

Comme un effet pervers de la reconnaissance, les identités sexuelles se sont standardisées. À des identités louches, interlopes, poilues, en construction permanente, se substituent des figures stéréotypées, bien propres, figées. Le gay à haut pouvoir économique qui voyage vers des destinations exotiques *gay friendly*. La lesbienne richissime type *L Word*, qui drague à la *Dinah Shore Week*. Le capitalisme et les lobbies LGBT à leur échelle internationale font circuler ces figures. Elles sont blanches, elles mettent à distance, invisibilisent les queers pauvres, les queers racialisés, les queers psychiatisés et autres déviant.es (du point de vue de la norme). De grands pans des groupes LGBT queers français.es se rapprochent de politiques nationalistes/racistes, effrayés par des migrant.es ou français.es racisé.es qui remettraient leurs acquis en question. L'imaginaire homo devient national-raciste comme l'illustre l'affiche de la Marche des fiertés parisienne 2011 (qui montre un coq) et la médiatisation d'une homophobie hyper-développée dans les banlieues populaires. Dans un même mouvement, les minorités sexuelles des pays occidentaux se prennent de passion pour le soutien aux minorités sexuelles des pays du grand Sud (l'Est est parfois au Sud). Ce « soutien homosexuel » s'effectue la plupart du temps en ne prenant pas assez en considération les enjeux politiques locaux ou géopolitiques. Ce « soutien » peut faire penser aux missions civilisatrices de l'époque coloniale qui, dans sa forme plus progressiste, prétend amener une démocratie toute faite.

Il faut faire le constat que les minorités sexuelles sont polluées par le nationalisme et le racisme. La question se pose pour tout le monde à des places différentes (racisé.es, blanc.hes, différentes identités sexuelles). Comment sortir du choc des civilisations plutôt que de l'incorporer ? Comment faire alliance ? Mener des actions en parallèle ? Pourrait-on penser des minorités sexuelles vraiment transnationales et pas calquées sur le modèle occidental ?

Les Panthères Roses parisiennes clament « *Nos identités ne sont pas nationales* ». En France, comme plus largement dans les pays occidentaux, les minorités sexuelles sont prises comme justification d'une supériorité de civilisation.

Des films sont diffusés aux migrant.es dès leur arrivée. La reconnaissance de l'homosexualité y est montrée comme accomplie, sous-entendant que c'est une condition pour vivre sur le sol français et accéder au mode de vie occidental. Idem pour l'égalité homme-femme qui est aussi inscrite dans la *Charte des droits et devoirs du citoyen français* de janvier 2012.

Les luttes jamais achevées des minorités sexuelles sont transformées en une caractéristique de l'identité nationale, une raison de refuser l'accès au sol national pour des migrant.es et d'opposer les minorités sexuelles aux personnes françaises descendantes de l'immigration coloniale et/ou migrantes (sous-entendant dans le même geste que les minorités sexuelles seraient « de souche »). Ça se voit au niveau étatique, au niveau médiatique, ça devient une vérité. Ainsi, même l'extrême-droite prétend se rapprocher des minorités sexuelles pour faire front contre les musulman.es. Le 7 mai 2011, le mouvement des identitaires appelait à un *kiss-in* devant la Grande Mosquée de Lyon pour « *combattre l'homophobie dans les pays islamiques et l'homophobie d'une petite minorité de musulmans en France*. » « *Si on admet que le mariage n'est plus le mariage entre un homme et une femme, nous allons être confrontés à des revendications communautaristes, et notamment, je le pense, de groupes politico-religieux musulmans qui vont réclamer eux aussi que la loi s'adapte à leur mode de vie, à leurs traditions, et je pense que les homosexuels n'y auront pas beaucoup gagné en renforçant ces groupes intégristes qui, en général, les traitent si mal d'ailleurs* ». M. Le Pen, Europe 1, juin 2011.

Même au niveau géopolitique, les minorités sexuelles deviennent des enjeux globaux.

Au nom de la libération des femmes, des guerres sont menées (Afghanistan, Iraq). Pourtant, les guerres n'émancipent pas, elles rendent les vies quotidiennes bien plus dures et affectent sans considération de genre ou d'orientation sexuelle. Ces guerres sont lancées dans le cadre de la Guerre contre le Terrorisme, réponse américaine puis globalisée aux attentats du 11 septembre 2001. « *La Guerre contre le Terrorisme est une guerre très sexualisée. Il y a Abou Ghraïb et d'autres*

scandales sexuels, comment ils ont utilisé la sexualité pour humilier les prisonniers. Avec des présupposés très racistes sur les Arabes et ce qu'ils considèrent être offensant. Comme si couvrir un Américain de sang menstruel ne serait pas un acte insultant.» Rasha Moumneh, militante dans Helem – Meem. En 2007, lors d'une rencontre diplomatique entre G.W. Bush et M. Ahmadinejad sur le nucléaire iranien, la première question de l'ancien président américain a été à propos du traitement des homosexuels en Iran. Bush ne se soucie pas des minorités sexuelles, sa politique en est la preuve. Il utilise une figure homosexuelle vide pour asseoir un impérialisme occidental.

Blanchir = *whitewashing*, blanchir avec des arguments *gay-friendly* = *pinkwashing*. Ce terme permet de décrire l'emphase mise sur les droits des minorités sexuelles pour occulter le manque de droits d'autres parties de la population. Il est apparu en Israël, qui se présente comme une terre d'asile pour les minorités sexuelles du Proche-Orient et une destination touristique *gay friendly*. Le progressisme affiché au nom de la supposée liberté des minorités sexuelles permet à l'État de se « blanchir » sur son traitement liberticide des Palestiniens. Le *pinkwashing* n'est pas l'apanage d'Israël, tous les exemples précédents en sont aussi des formes.

À la lecture des paragraphes précédents, on comprend que toutes ces dynamiques compliquent beaucoup les vies des minorités sexuelles en dehors de l'Occident (aussi à l'intérieur pour les migrant.es ou personnes racisées). Lorsqu'elles parlent de politiques sexuelles, elles sont accusées d'être sous influence occidentale ou d'importer des thèmes qui ne feraient pas partie de leurs cultures. À force de décrire les minorités sexuelles non occidentales uniquement comme des victimes, et de se sentir privilégié.e (supérieur.e), on n'a plus les billes pour comprendre leurs postures politiques.

Si les minorités sexuelles sont rendues visibles à un niveau géopolitique, ce n'est pas par volonté d'émancipation, mais plutôt par une forme de *pinkwashing* : montrer du rose pour repousser « l'axe du mal ». Probablement que les montées des nationalismes et du racisme sont liées à tout un tas

de raisons (économiques, post-coloniales...), mais pourquoi sont-elles aussi présentes dans et autour des minorités sexuelles ? (Par contre, il est gênant de dénoncer le nationalisme seulement dans sa version « *homonationaliste* » sans parler de l'ensemble du contexte qui le fait monter dans toute la société française, et aussi dans d'autres pays occidentaux.) Encore une fois, comment sortir du choc des civilisations plutôt que de l'incorporer ? Comment se positionner et construire des dynamiques politiques à partir de là ?

REPENSER DES POSTURES DEVENUES ÉVIDENCES

Ce sera sans réponse mais avec quelques pistes à creuser. Sachant que, comme le dit Angela Davis : « *Chaque fois que l'on gagne une victoire significative, cela exige de notre part de revisiter le terrain tout entier de la lutte.* » Revisiter le terrain, quelles évidences devraient être requestionnées stratégiquement et politiquement ? Peut-être les plus communes ? Les plus fondatrices ?

Selon Jasbir K. Puar (à propos des Sikhs), l'idée de visibilité renvoie à la vue/l'œil ; la vue renvoie à l'idée de surveillance (dans son mode panoptique : je me sais surveillée parce que je sais qu'on peut me voir, même si on ne me voit pas). La visibilité est souvent considérée comme une stratégie de base des minorités sexuelles, « *sortir du placard* ». La visibilité pour les minorités sexuelles, surtout depuis les années 60-80 en France et dans les pays occidentaux, c'est se montrer pour ne pas se cacher, se montrer sans honte, se montrer pour déranger l'ordre hétérosexuel établi. La visibilité peut être prise de risque, tout comme elle devient problématique quand les images qu'elle a permis de créer sont

réutilisées à d'autres fins. Elle a aussi des effets secondaires. S'il n'est plus que question de visibilité, de ce qui est donné à voir, ça réduit des vies à une image. Pourtant une vie ce n'est pas qu'une vision, qu'une image, une vie c'est sensible avec ses cinq sens, toutes ses rencontres et toutes ses expériences. Comment et pourquoi se montrer ? Qui est visible ? Qui n'est pas sous les projecteurs ? Comment changer la direction du spot ? Peut-être faut-il vraiment se débarrasser des modèles d'émancipation uniques ? ..

Les religions accusent les minorités sexuelles d'être contre-nature. Les scientifiques ont catégorisé, castré, psychiatrisé les minorités sexuelles. Dans la vie de tous les jours, ne pas être hétéro, ne pas rester dans son genre assigné à la naissance, être féministe, c'est un peu bizarre ou vraiment louche. La fierté est une réponse à ces processus de stigmatisation quotidienne subis par les minorités sexuelles dans une société hétéronormée. Alors la fierté peut permettre de sortir du stigmate au lieu d'en avoir honte, évite de se cacher, elle donne du pouvoir. Mais là encore, quand on entend parler de fierté nationale, quand de plus en plus de gens sont fiers d'être d'ici ou d'ailleurs, que faire de la fierté ? N'est-ce pas qu'un premier élan qui ne peut pas être un point d'arrivée ? Et alors, que faire dans une société qui prétend que les minorités sexuelles sont une fierté nationale ? Peut-on se marier fièrement ? Défiler fièrement aux côtés du FLAG (flics et matons gays et lesbiennes) ? Comment peut-on encore être fières et rebelles ?

Les identités sont beaucoup portées par les minorités sexuelles. Elles ont servi à s'unir : *Je ne suis pas tarée, je suis gouine, d'autres sont comme moi, je suis comme elles, je ne suis pas hétéra, je suis gouine*. Les identités marchent avec de l'identité et des frontières, ce qui est pareil et ne l'est pas. Les identités sont ce que l'on est, ce que l'on devient et ce que l'on donne à voir aux autres, de soi. Elles évoluent, elles s'adaptent à ce que l'on veut leur faire dire. Elles font qu'on se sent moins seul.es quand on est bizarre (du point de vue de la norme). Les identités fondent des minorités, elles font des tribus, des engrenages, des meutes. Parfois, elles deviennent des étiquettes formelles pesantes. L'identité, c'est une technique d'hégémonie, elle a le pouvoir de dire qui a de la valeur, qui a plus de valeur ou qui n'en a pas, *sale pédé !* L'hégémonie a le pouvoir d'être neutre, invisible. *Comment votre famille a-t-elle accepté votre hétérosexualité ?* Ce n'est pas une question qui se pose. Il n'y a pas ici de symétrie, le contraire de la minorité ce n'est pas la majorité, c'est l'hégémonie. Les deux n'existent qu'en relation. Qu'est-ce qu'on fait de toutes ces identités ? Est-ce qu'il faut chercher un idéal de l'identité

(l'identité trans de rêve) ? Pourquoi penser les identités comme des parcours de vie individualisés, tout tracés ? Comment avoir des imaginaires autres que nationaux et familiaux pour faire des groupes ? À quelles formes de curiosité et d'hospitalité est-on ouvert.e (au sein de nos frontières identitaires) ? Quel type de coalition peut-on imaginer ? Dans quels collectifs veut-on vivre ? Qu'est-ce qu'un idéal transpédégouine ?

Construire des luttes, des imaginaires... et les vivre.

VA-ET-VIENT

QUELQUES RÉFÉRENCES

BOUQUINS :

- Christine Delphy, Classer, dominer, La Fabrique, 2008, surtout les articles « Race, caste et genre en France » et « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme ».*
- Elsa Dorlin, La matrice de la race : Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française, La Découverte, 2009.*
- Rada Ivekovic, Le sexe de la nation, Léo Scheer, 2003.*
- Audre Lorde, Zami. Une nouvelle façon d'écrire mon nom, Québec-Genève, Éditions Trois-Mamamélis, 1998 (82).*
- Anne McClintock, Imperial Leather : Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest, Routledge, 1995.*
- Jasbir K. Puar, Homonationalisme. Politiques queers après le 11 septembre, Amsterdam, 2012.*
- Pierre Tévanian, Ismahane Chouder et Malika Latrèche, Les filles voilées parlent, La Fabrique, 2008.*

ÉMISSIONS SUR RADIORAGEUSES.NET

- par exemple, « Décrypter l'Homonationalisme », par On n'est pas des cadeaux (Lyon) :*

FILMS :

Documentaires :

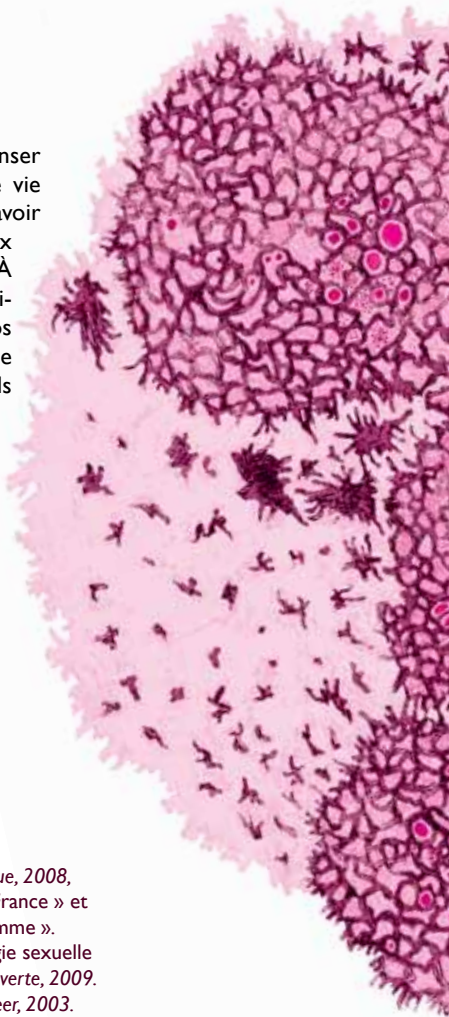
- Sarah Bracke, Pink Camouflage, a video essay, Belgique, 2009.*
- Parvez Sharma, A Jihad for Love, 2007, (en ligne sur Youtube).*
- Jerôme Host, Un racisme à peine voilé, 2004 (en ligne sur [google.com/videoplay](http://www.google.com/videoplay))*

Fictions :

- Karan Johar, My Name Is Khan, Inde, 2010, Hindi, anglais (histoire hétéronormée mais qui montre bien comment l'islamophobie pourrait la vie quotidienne à différents niveaux)*

Sites web :

- <http://www.espace-locs.fr/LGBTenAllemagne.html>
- <http://www.pantheresroses.org/>
- <http://meemgroup.org/news/what-is-meem/>
- <http://www.aswatgroup.org/>



RÉFLEXIONS CRITIQUES AUTOUR DU PINKWASHING

La notion de *pinkwashing* en tant que critique spécifique d'Israël a suscité beaucoup de débats entre nous. J'ai donc eu envie de rendre visibles mes questionnements.

Le processus visant à résoudre le conflit israélo-palestinien est bloqué. Les négociations directes semblent loin. Dans cette situation confuse, les palestiniens sont à la recherche de stratégies alternatives. Les tentatives pour débloquer le processus de négociation comprennent la recherche d'une reconnaissance internationale par les Nations Unies, la résistance non-violente, le « boycott, désinvestissement, sanctions » (BDS). Le désinvestissement décrit la fermeture de toute coopération non seulement étatique mais aussi civile entre palestiniens et israéliens, pour que ces projets n'existent pas en « trompe-l'œil » tandis que l'occupation israélienne se poursuit. Dans le monde entier, la stratégie du BDS a trouvé des alliés dans des groupes militants.

La campagne contre le *pinkwashing* fait partie de la stratégie BDS. Le gouvernement israélien y est accusé de faire de la pub au niveau international en s'appuyant sur l'image de la ville de Tel-Aviv pour montrer à quel point tout Israël serait *gay friendly*.

Effectivement, comme Sarah Shulman l'écrit dans le *New York Times* en novembre 2011, le ministère israélien des affaires étrangères mène, depuis plusieurs années, une campagne publicitaire internationale sur ce thème. Et bien sûr, le Premier ministre Benjamin Netanyahu et le ministre des affaires étrangères, Avigdor Lieberman, se foutent complètement des conditions de vie et du bien-être des personnes lesbiennes, gays et transgenres en Israël, comme dans l'ensemble du Moyen-Orient. Quand le maire de Tel-Aviv Ron Huldai tient un discours lors d'une conférence internationale pour les jeunes LGBTQI et parle de « *Israël, le ciel des homos* », c'est ridicule – et rageant.

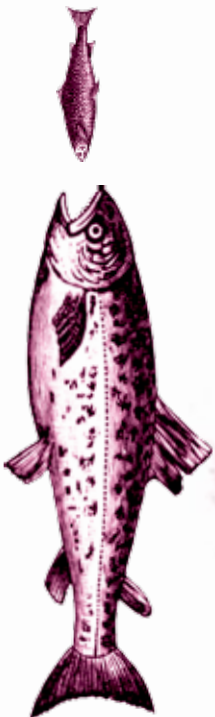
Mais celles et ceux qui dénoncent le *pinkwashing* ne le font pas seulement pour critiquer la transformation des causes gay et lesbienne en image de marque. Elles et ils ne s'arrêtent pas là, mais disent que le gouvernement israélien utiliserait cette stratégie de com' pour se présenter comme la seule démocratie véritable au Moyen-Orient, pour se démarquer des palestiniens et d'autres sociétés arabes qui seraient plus homophobes, dans le but de légitimer la politique d'occupation. Et c'est en cela que leur critique change de registre. Et sert des mécanismes de pensée redoutables : critiquer Israël non pas comme on pourrait critiquer n'importe quel autre pays capitaliste, mais le critiquer parce que c'est Israël. J'ai envie de questionner ce réflexe : en quoi, au juste, la stratégie de com' du gouvernement israélien est-elle différente des campagnes de

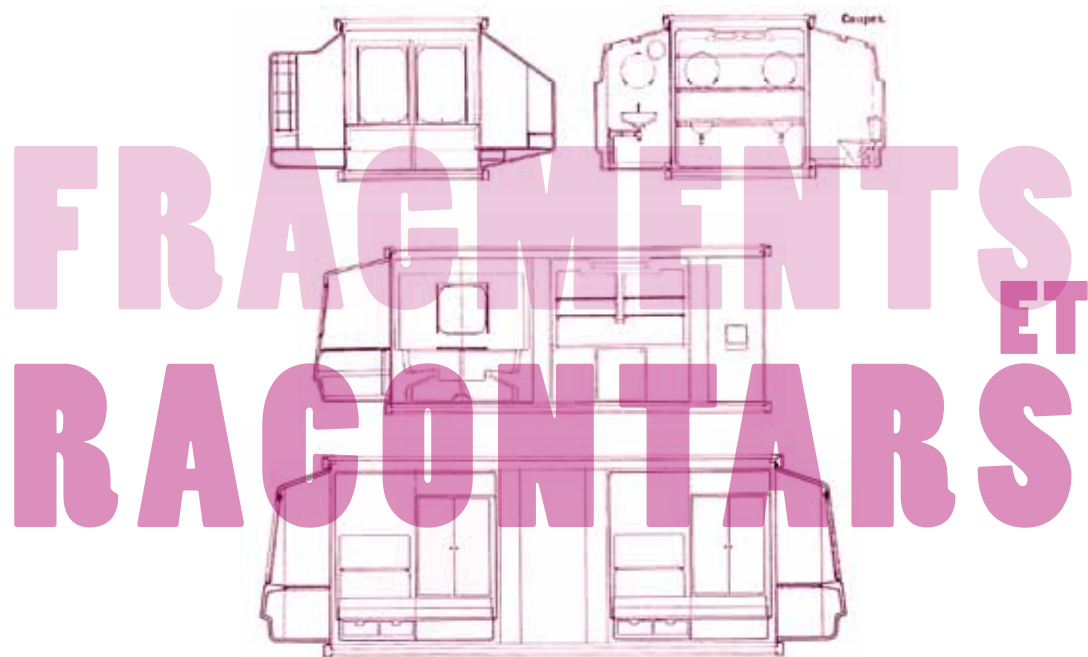
pub auxquelles se livrent tous les gouvernements de pays, régions et villes en quête de touristes ? Pourquoi soupçonne-t-on le seul État juif qui existe dans le monde de jouer un jeu autrement plus maléfique, plus caché que les autres États ? Pour le critiquer à tout prix ?

Je n'ai pas envie de taxer tout le monde d'antisémitisme, juste pour rendre impossible toute critique, toute réflexion. Et je n'oublie pas le fait que la notion de *pinkwashing* est née de personnes queer israéliennes et palestiniennes, qui luttent ensemble contre les politiques de l'État d'Israël. Refuser d'être instrumentalisé.e est important et je veux accorder du crédit à ces personnes, à leurs ressentis, à leurs choix stratégiques. Quand le gouvernement israélien fait de la pub sur le dos des minorités sexuelles, on doit le critiquer pour cette instrumentalisation à but capitaliste, vu que le tourisme – comme le tourisme gay – est une source de revenus importante. Mais moi qui suis éloignée, au moins géographiquement, je veux garder à l'esprit que celles et ceux qui accusent Israël de *pinkwashing* utilisent un outil de propagande, inscrit dans des stratégies de luttes, assorti à un contexte particulier. Et je ne suis pas sûre de partager cette mise en cause, si elle vise à délégitimer Israël. De la même manière que je veux mettre en question la division de ce monde en États-Nations, je considère qu'il est nécessaire de ne pas participer à boycotter, isoler et sanctionner cet État – en attendant mieux.

Un débat à poursuivre...

RENÉE GINGER





TOUT POUR TOUT.E.S !

SOLIDARITÉS RADICALES EN GALÈRE DE LOGEMENT

« SI LES FEMMES S'Y METTENT, ILS VONT VRAIMENT AVOIR PEUR »

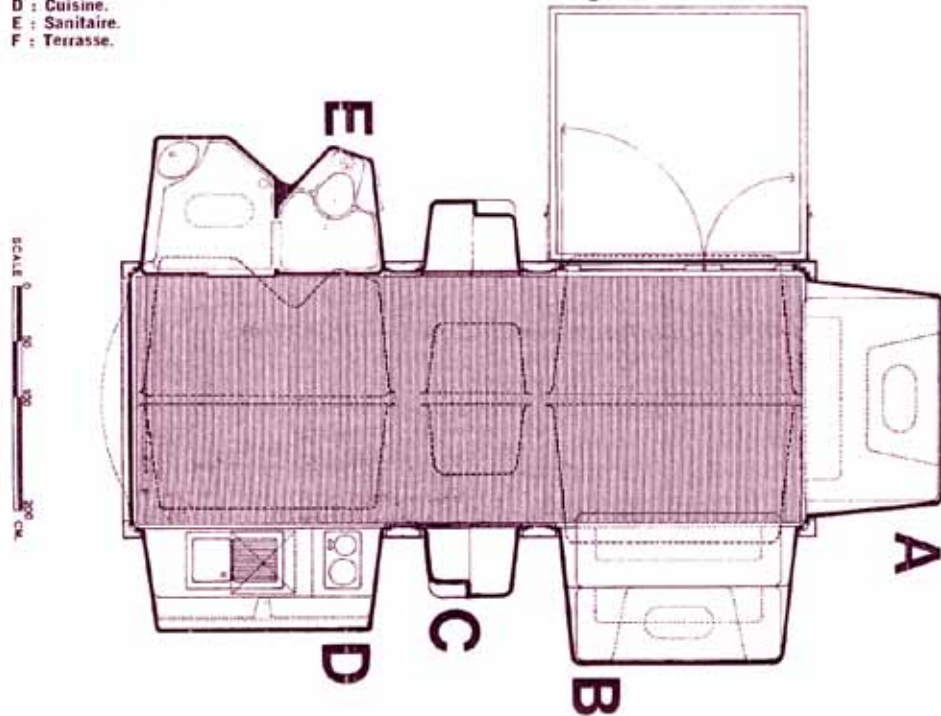
Ça se passe chaque vendredi, sous la neige comme en plein mois d'août. Je ne viens pas toutes les semaines, mais c'est quand même devenu un moment très important pour moi. On y parle logement, santé, prison, école, famille, grand malheurs et petits plaisirs, on s'y propose des coups de main et on planifie la prochaine action collective. C'est la réunion du « Gang des Femmes ».

Au départ, une amitié entre deux femmes, Meïssoum et Maïssa, l'une veut quitter son appartement inchauffable depuis dix ans, l'autre vit les pieds dans l'eau et des moisissures sur tous les murs. Toutes deux sont en logement social, dans une ville aux mains des « communistes » depuis la guerre. L'une est marocaine, l'autre est française, née marocaine en Algérie. L'une sait lire et écrire le français mais répète qu'elle ne sait pas, ou en tout cas pas assez. L'autre ne sait ni lire, ni écrire et elle n'a pas eu beaucoup d'occasions de parler français. Elle se lance avec des mots timides, cherche le soutien de son amie pour traduire. Toutes deux sont soixantaines, pauvres, mères et grands-mères de nombreux enfants, dans leur quartier et ailleurs. Nous nous retrouvons à quatre dans un café associatif à deux pas de chez elles. Elles, avec des demandes de logement social aux cases vierges, nous, avec nos stylos et nos coupes de lesbiennes trentenaires. Quatre ans plus tard, nous sommes toujours ensemble dans le Gang des Femmes, avec de nombreuses autres complices.

Cette première rencontre, à l'automne 2008, c'est Mounir, le frère de Maïssa, qui l'avait provoquée. Il nous avait attendu.es, sur le trottoir devant le local où nous nous réunissons. « Nous », ramassis de militant.es en lutte pour le logement depuis 2003, anarchistes, marxistes ou tout juste énervé.es, jeunes pour la plupart, vieilles pour quelques-unes, parfois diplômé.es mais le plus souvent au chômage, blanc.hes en majorité, féministes pour certaines, autonomes autant que possible. Mounir avait ce profil de vieux du quartier, démarche chancelante d'ouvrier à la retraite qui passe ses journées au café, regard mi-usé mi-malicieux et tout le monde qui le salue. Il m'avait proposé une cigarette et on était resté.es à discuter dressé.es sur la marche : « Ici, dans le

- A : Unité parents.
- B : Unité enfants.
- C : Rangement.
- D : Cuisine.
- E : Sanitaire.
- F : Terrasse.

T FRAGMENTS ET RACONTARS



quartier, c'est la merde pour tout le monde et y'a personne qui bouge. Alors moi, je vous ai vu.es tourner, j'ai observé votre groupe et j'ai réfléchi : j'ai vu que vous étiez plein de femmes et je me suis dit, là, si les femmes s'y mettent, ils vont vraiment avoir peur ! Mais vous réunir dans le quartier, ça ne suffit pas : dans ce bar, avec les hommes, elles ne viendront pas. C'est pour ça que vous devez faire des réunions entre femmes. Je te donne le contact de ma sœur, de ma nièce, de ma voisine... appelle-les. » – « Mais tu crois qu'elles ont envie... » – « J'en suis sûr : avec les femmes ça va bouger ! ».

CE QUI CHANGE POUR UNE, DOIT CHANGER POUR TOUT.E.S

Et nous voilà attablées. Elles veulent de l'aide pour accéder à un logement ; nous cherchons avec qui bouger sur les problèmes de logement. On parle de la paperasse pour compléter leur dossier, on se pose timidement des questions sur nos vies. Aucune ne sait répondre aux questions du formulaire, il faut se revoir. Elles ne sont pas très à l'aise au café, à l'étroit et sous le regard de tous. Un rendez-vous dans un appartement ? Non : il est trop tôt pour ouvrir sa porte à des inconnues. Nous demandons une salle à la MJC et ça marche. On y apporte de quoi se nourrir les unes les autres, tartes au chocolat et galettes de semoule. « Tu peux venir laver ton linge chez moi, ma chérie », « On vient mardi prochain pour ton déménagement ». Nous sommes quatre femmes, puis cinq, puis six. Des amies, des voisines, des squatteuses, des baroudeuses. On s'approche. Remplir encore un dossier. Prendre un rendez-vous chez l'assistante sociale. Écrire une lettre. Meïssoum raconte ses parents paysans, son enfance à la ferme. Paula, Carine et moi expliquons les squats, les coupes de cheveux « pas très féminines », le lieu collectif à la campagne, la débrouille et nos vies collectives bizarroïdes. Marise explique mille fois comment fonctionne le logement d'urgence à la préfecture et l'attribution des logements à la mairie, tout en martelant qu'on doit organiser des week-ends de formation pour partager tout ça. On parle de nos parents, du choix de ne pas travailler. Curiosités et méfiances. Carine explique qu'on n'est pas des travailleurs sociaux, qu'on est aussi dans des galères de logement et que c'est plus facile à plusieurs. Florence nous dit qu'elle craque, qu'elle n'est pas allée voir son

assistante sociale depuis deux ans mais que là, elle est enceinte de six mois et qu'elle va se faire expulser. On discute des moyens d'accéder à l'aide financière du Conseil Général sans passer par l'A.S., on partage nos expériences d'humiliation et de pétage de plombs au Centre Social. C'est notre premier tract : parler des travailleurs sociaux et de leurs conditions de travail merdiques, mais surtout dénoncer ce climat de culpabilité diffuse ressentie par chacune, revendiquer les aides sociales comme un droit et non pas comme une générosité de l'État. Les idées fusent par-dessus le café : refuser ces parcours de combattantes, ces manières d'être maternées, contrôlées, rabaisées. Pouvoir choisir de faire les démarches ou pas, par nous-mêmes ou en étant aidées – avec respect et non comme des parias. Je prends des notes pour celle qui « rédigera ». Nous élaborons petit à petit notre mode opératoire collectif : toujours s'appuyer sur les situations concrètes des femmes du groupe pour résoudre les problèmes des unes et des autres, mais en y cherchant une portée générale, afin que ce qui change pour une, change pour toutes et tous.



« FAUT FAIRE L'ACTION ! »

Et Maïssa lance « *Faut faire l'action ! J'ai attendu 21 ans dans un logement trop petit et insalubre. Un jour, on a fait l'action avec l'association des chômeurs et la télé. Ils m'ont relogée direct ! Bon, leur proposition ne m'intéressait pas mais j'ai accepté, parce qu'ils avaient promis que ce serait temporaire. En fait, c'était pour me faire taire ! L'action, c'était il y a dix ans et j'attends toujours mon logement définitif... rien ne bougera sans une nouvelle action !* ».

Sur ce coup-là, forcément, je m'enthousiasme ! J'étais là sur la pointe des pieds, sans oser dire trop fort que je ne croyais pas aux pétitions et à la concertation avec les élu.es locaux. Et voilà que cette femme appelle à l'action collective, elle parle de pression, de blocage. Elle parle d'action directe. Nous sommes plusieurs à prendre la balle au bond : ok pour l'action ! Nous réfléchissons nos cibles, nos objectifs et la stratégie. Tout est rapide, quelques semaines à peine car il ne faut pas laisser traîner. Nous occupons la Mairie, puis le Conseil Général à quarante, nous faisons collectivement la tournée de tous les bailleurs sociaux, entrons à quinze chez le député, arrachons le micro devant une assemblée de 300 travailleuses et travailleurs sociaux rassemblés pour les « vœux de nouvelle année » et leur offrons notre colère et nos larmes. Entrées fracassantes, cris et blocage de portes, déploiement de matelas, de tracts et d'enfants. Nous voulons rencontrer les responsables, nous connaissons leurs noms, leurs services, nous leurs demandons de régler chaque dossier, précisément, nous voulons la liste de tous les logements vides, nous voulons qu'ils organisent des réunions, qu'ils prennent des engagements. Parfois, nous en sortons cassées, méprisées et déçues. Mais souvent, nous nous sentons fortes ensemble, nous arrachons un par un des appartements pour celles qui en veulent, nous sommes connues dans le quartier et d'autres femmes nous rejoignent à la réunion hebdomadaire, qui nous racontent comment elles ont fait pression toutes seules, en menaçant « *de revenir avec l'association* ».

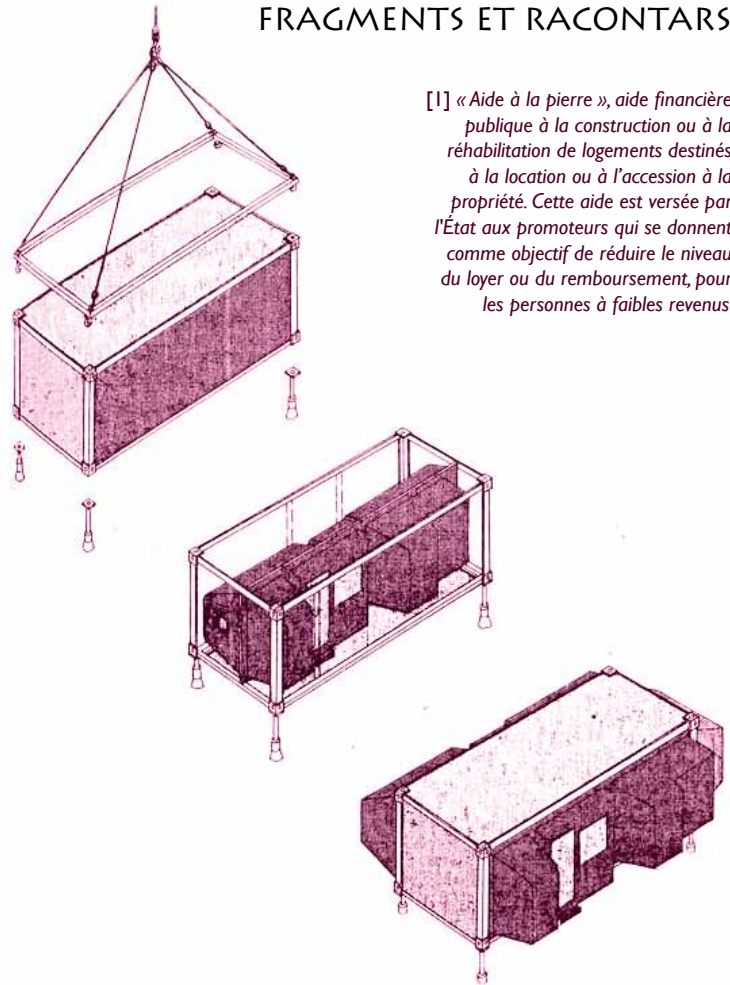
À LA RECHERCHE DE LA RADICALITÉ

La « radicalité », je ne sais plus trop ce que c'est. L'idée de s'opposer frontalement au système, de refuser les compromis réformistes et le simple aménagement du (moins) pire ?

Quand « *nous voulons tout* », que « *nous sommes fières et fortes et en colère* » et que « *seule la lutte paye* », je trouve cette radicalité. Ces slogans me sont familiers, ils sont dans le *top ten* du bréviaire de l'anarcha-féministe. Mais derrière les slogans se dessinent des objectifs beaucoup plus pragmatiques : obtenir des papiers pour Meïssoum avant de s'attaquer au problème de son appartement insalubre, acquérir un meilleur logement pour Maïssa, Aylin, Fabinta, Thioumbane, Denise et Raza, empêcher l'expulsion de Florence et aider Yasmina à rester chez elle avec son plus grand fils contre l'avis du reste de sa famille. Et pour toutes, pouvoir simplement vivre tranquillement. La radicalité, est-ce prendre les choses « à la racine », penser les bases du système ? Ou bien partir de nous, de ce qui nous préoccupe intimement ? Sans doute les

deux. Mais la difficulté, c'est que Maïssa attend depuis plus de vingt ans, que la santé de Meïssoum se dégrade vraiment vite, que Florence, toujours expulsable, a accouché la semaine dernière, que Thioumbane vit dans un deux-pièces sans chauffage avec son mari et sept enfants et que les trois squatteuses parmi nous ont été expulsées la semaine dernière, sans parler de toutes les autres. On est sur le point de se battre pour décréter quel est le cas le plus prioritaire, et puis on se raisonne, on se dit qu'on va y aller pas à pas et cas par cas, et qu'on va se tenir fortes ensemble. Chaque fois que l'une d'entre nous, après avoir obtenu son logement, revient à la réunion « pour lutter pour les autres », je ressens que ces mille bagarres nous politisent. Nahla regarde le député bien en face et lui balance « *Vous n'allez pas nous endormir en nous faisant des propositions séparément : ici, on lutte toutes ensemble, on n'a pas de secret les unes pour les autres. Et d'ailleurs, quand on en aura fini avec le logement, je vous parlerai de mon neveu et des conditions de détention à la prison. Et elles vont toutes rester avec moi pour cette discussion* ».

Mais je doute à nouveau de notre radicalité, parce que nos tracts revendiquent « un meilleur système d'attribution des logements sociaux », « la baisse des factures de fluides et de meilleurs systèmes de chauffage », « l'augmentation de l'aide à la pierre »^[1] et « la reconnaissance des besoins spécifiques aux mères et grands-mères de familles nombreuses » : petit à petit, nous nous familiarisons avec les détails de la machine et formulons des propositions précises et fines, « pour que ça tourne mieux ». Comme si nous voulions rentrer dans la négociation du détail plutôt que d'ébranler l'ensemble. Je nous sens timides et tièdes. Certaines proposent à Marise d'être leur « présidente » ou décrètent ne rien pouvoir faire sans les blanches du groupe. Je mesure à quel point nous sommes acquises à l'autorité, pourvu que celle-ci paraisse « juste ». Marise rentre dans une de ses fureurs terribles, elle tonne qu'il n'y aucune cheffe ici, bon sang ! Elles répondent que c'est comme ça que ça marche et crient et se taisent et nous sommes encore au bord des larmes. Et il y a parfois tellement de joie à la sortie d'un rendez-vous où un élu « nous a bien traitées » que je nous sens impuissantes, micro-citoyennes soumises à la reconnaissance des autorités.



[1] « Aide à la pierre », aide financière publique à la construction ou à la réhabilitation de logements destinés à la location ou à l'accèsion à la propriété. Cette aide est versée par l'État aux promoteurs qui se donnent comme objectif de réduire le niveau du loyer ou du remboursement, pour les personnes à faibles revenus.

Cette semaine Nahla est plus remontée que jamais : « *Le mari de ma voisine, il est arrivé dans le bureau de l'élu et il a fracassé l'ordinateur par terre. Et ben il l'a eu direct, son appartement ! Moi, je vais faire pareil : je vais l'aborder gentiment, j'aurai l'air calme et polie, et puis au premier mot de travers, j'explose son ordi et je m'enchaîne au radiateur !* ». Je sens la chaleur sur mes joues, je ressens sa rage mais je raisonne : « *Fais gaffe à toi : ils t'ont dans le collimateur par rapport à la garde des enfants... peut-être qu'il faut réfléchir à une action un peu plus...* ». Impression de calmer le jeu. Quelques semaines plus tard, c'est Hosnia et Meïssoum qui explosent : elles n'en peuvent plus, elles ont décidé de ne plus payer leur loyer. Même enthousiasme de sentir que les choses décollent, qu'on ne se sent plus soumises à rien. Je brûle de leur raconter ce que j'ai lu sur les grèves de loyers dans les années soixante-dix... mais mon discours est tout autre : « *Attends : faut s'organiser d'abord... si tu arrêtes de payer toute seule, tu vas t'en prendre plein la tronche... faut qu'on monte une caisse de grève, faut que plusieurs familles s'y mettent en même temps...* – *Je m'en fiche ! rétorque Meïssoum, si personne ne me suit, je fais la grève de la faim, toute seule !* ». Et cette fois, nous sommes plusieurs à la dissuader : « *C'est peut-être un peu trop radical, il y a d'autres actions à tenter avant, tu as quand même de sérieux problèmes de diabète... et puis si tu commences une grève de la faim, il faut qu'on t'entoure, qu'on se prépare à être avec toi tout le temps que ça durera... et ce n'est pas possible les trois mois qui viennent pour plusieurs d'entre nous : on a des engagements ailleurs.* ». La grève des loyers est remise bien au fond du tiroir, elles ne la proposeront pas avant une nouvelle montée de rage. Moi qui me pensais plus radicale et déterminée que beaucoup, je me découvre artisane de l'apaisement. Je mesure que leur désespoir est sans commune mesure avec le mien. Je sais que je n'assumerai pas avec elles jusqu'au bout, que je ne m'installerai pas 24/24 dans le quartier pour suivre leur colère. Je tempère, je modère, c'est moi la tiède.

TRAVAIL SOCIAL, SOCIALE-TRAÎTRISE ?

« **Université, terre d'Asile.** Projection à 19h30, vendredi 4 février 2011

Printemps 2005 : neuf familles de demandeurs d'asile, primo-arrivantes en France, sont expulsées des foyers où elles ont passé la fin de l'hiver et se retrouvent sans solution de logement avec leurs enfants. Un collectif de militants les prend en charge et les installe dans une salle de l'université de Tours en rappelant aux pouvoirs publics l'obligation légale qu'ils ont de les loger. Cette occupation, envisagée comme moyen de pression temporaire, va s'étirer dans le temps. En attente de solutions pour les familles, une vie s'installe dans la faculté au rythme des assemblées générales, des menaces d'évacuation policière, des négociations avec les différents représentants du pouvoir. Et ce, autour de réflexions sur le sens qu'on donne au mot « politique ».

Un film pour parler de nos pratiques militantes, entre travail social, travail politique et humanitaire. »^[2]

Comme souvent, la salle d'activités du squat est à la fois chaleureuse et frigorifique. Nous sommes plus d'une cinquantaine emmitoufflé.es et attentif.ves. Le public, à l'image de celles qui organisent la projection (blanches et extérieures au quartier), est constitué d'ami.es – et néanmoins camarades –, majoritairement militant.es, du centre-ville et des classes moyennes. Beaucoup ici se bagarrent sur le terrain des « droits sociaux » : accéder à des logements, à des papiers, à des aides sociales, etc. Et toujours la même tension : trouver des

solutions immédiates à des situations intenables, sans oublier la lutte contre le système entier. On parle de l'épuisement qui vient avec la succession des détresses, le sentiment de se faire aspirer en entier, parce qu'on rejette la distance gestionnaire avec laquelle les « professionnel.les » se protègent. On répond par la rage de continuer, parce qu'on ne va pas se détourner des gens qui crèvent ici et maintenant. On évoque l'ornière de l'action humanitaire, les grosses associations adouées par l'État et qui prolongent des poli-

tiques publiques lamentables par leur dégueulasseries de terrain. On reconnaît que les situations concrètes justifient de nombreux compromis, mais on se rappelle la nécessité de garder des positions exigeantes.

« Il faut rejeter le travail social en bloc, rappeler sa vraie fonction, qui consiste à faire de la pacification et du contrôle social ! – Mais si nous avons les salarié.es contre nous, nous allons perdre ! Nous devons faire des ponts !

– Est-ce que tu fais des ponts avec des gens qui travaillent contre toi ?



[2] Université Terre d'Asile, un film documentaire de Franck Wolff et Brice Kartmann, 2007, 94 minutes, VO française et VOST anglais et espagnol, <http://www.lafamilledigitale.org>

– Tu te trompes d’ennemi : nous ne devons pas confondre les institutions et leurs salari.és : nous avons tout à gagner à faire alliance avec les travailleurs, à faire comprendre que nous nous sentons solidaires de leurs conditions de travail, que nous savons qu’illes rencontrent les mêmes problèmes de logement, d’endettement, etc.

– Les flics aussi, peuvent avoir des problèmes de logement, et je ne vais pas en faire mes alli.és pour autant...

– Mais justement ! On veut penser un système juste pour tout le monde : je ne m’allierai jamais avec des flics, mais je lutte pour que tout le monde ait accès à un logement, même des flics ! ».

Peur de se tromper, de ne pas se situer du bon côté. Peur de ne servir à rien, ou de servir le système. Peur de s’user pour rien et de s’en tirer à bon compte. Le mot-clé pour échapper à cette angoisse est la « solidarité collective » : vivre des moments intenses, fabriquer du lien, du sens, de la force. Rempoter des petites victoires de terrain, avec la vague idée qu’on se retrouvera ensemble dans la rue pour leur arracher plus, et que nos expériences communes nous auront un peu aguerries.

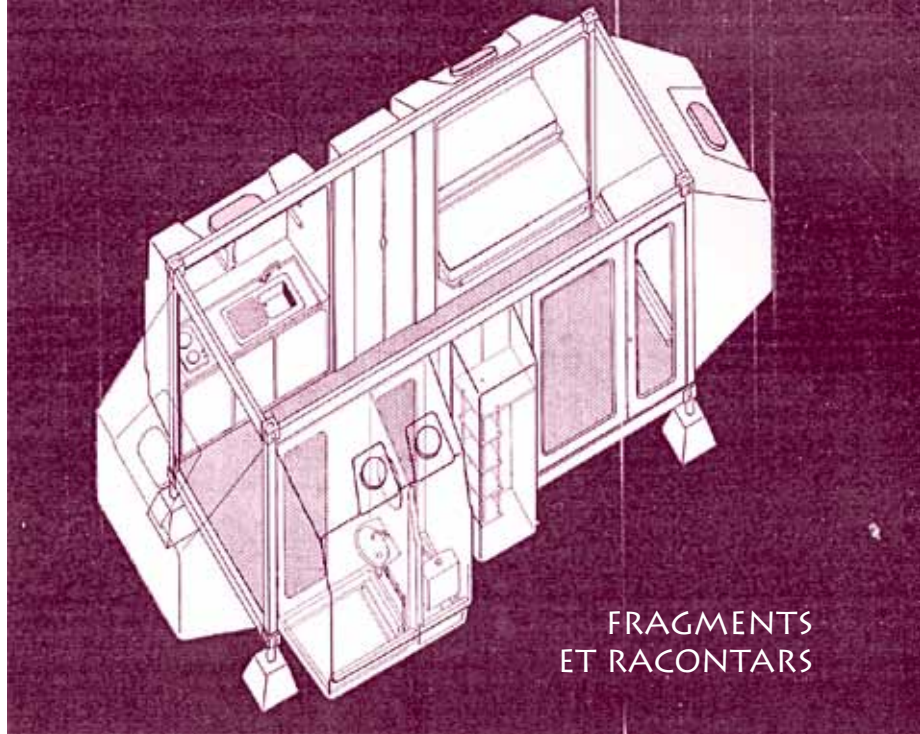
12 janvier 2012

« Salut Bernard !

J’ai donc parlé de ton invitation^[3] à la réunion du Gang des Femmes. Nous en avons, au final, assez longuement discuté, pour finir par décider que nous ne viendrions pas.

Nous sommes depuis plusieurs années impliquées dans des luttes autour du logement, où nous nous confrontons en permanence aux pouvoirs publics, aux institutions, aux professionnels mais aussi à un certain nombre d’asso. Nous sommes toujours heureuses de croiser d’autres personnes qui bataillent sur les mêmes sujets (et même sur d’autres !) et ne doutons pas que ce soit le cas d’une partie des participant.es à votre initiative, mais nous nous posons à chaque fois la question du contexte dans lequel se passent ces rencontres.

En l’occurrence, vos propositions nous posent vraiment question, voire problème. Elles nous replongent dans l’impasse des initiatives de « participation citoyenne » dans lesquelles nous avons le sentiment de faire de la figuration (ou d’être des cautions), en tant que « vrais gens de la vraie vie, qui luttons authentiquement ». Quel que soit le temps de parole qu’on nous accorde dans



FRAGMENTS ET RACONTARS

[3] Invitation à une rencontre sur le logement lancée par une association investie sur le terrain de la « démocratie participative [ayant pour but] le développement de nouvelles formes de citoyenneté et de solidarité par des ateliers urbains, des études-actions, des programmes d’aménagement, des interventions urbaines, etc. »

ce type de débats, il nous semble que ce qui est retenu principalement est « le fait d’avoir participé, ce qui prouve que la démocratie fonctionne », et ceci pour appuyer des orientations de politiques sociales que nous combattons en réalité. Pour nous, ces initiatives citoyennes s’inscrivent donc dans cette grande fable, selon laquelle les institutions actuelles seraient capables de démocratie, fable basée sur la place illusoire donnée aux « citoyen.nes » (avec des cadres d’expressions limités, sans pouvoir sur l’ordre des choses ou si peu - et alors que beaucoup de gens ne sont pas et ne veulent pas être citoyens). Nous pensons aux conseils consultatifs de secteurs, aux commissions nationales pour le débat public, aux concertations des habitant.es et aux nombreuses asso qui organisent dans leur sillage des forums, des réunions, des consultations, des débats, des expos, des rapports, etc. À notre sens, ces initiatives amollissent les rapports de force et délégitiment les autres prises de paroles et actions directes, celles des gens qui ne savent pas ou mal parler, écrire, qui ne sont pas propres, pas contents, impressionnés, fatigués, énervés. Faire de la « capacitation »

pour pouvoir être de bonnes figurantes et rentrer dans les statistiques ne nous intéresse pas. Nous ne voulons pas sous-entendre que les débats que vous mènerez seront inintéressants, mais nous avons peur de l’instrumentalisation de notre présence pour une toute autre fin qu’un simple « débat intéressant ». Dans les rapports de force directs, nous nous « mettons en capacité », bref, nous reprenons prise sur les choses, prenons la parole et contribuons à transformer le monde, d’une manière qui nous semble vraiment moins du flan que les « débats citoyens ».

Ainsi, pour nous confronter à un certain nombre d’acteurs du logement social, nous préférons mieux choisir les modalités de la rencontre. Nous sommes curieuses de comprendre si vous pensez votre action comme un accompagnement, un infléchissement ou une remise en cause des politiques existantes, et dans quelle mesure vous cautionnez ou non « la démocratie citoyenne, participative etc. ». Nous espérons que vous comprenez notre méfiance.

À une prochaine sans doute, CC., pour le Gang des Femmes »

« C'EST SUPER CE QUE VOUS FAITES »

Et puis je croise un ami impliqué dans une salle associative : « *C'est vraiment génial, ce que vous faites avec le Gang des Femmes ! On s'est motivé.es pour vous soutenir : si ça vous tente, on vous file les bénéfices du prochain concert !* ». Proposition similaire de la part d'une bande de copines en tournée théâtrale. Et puis une caisse qui tourne pendant une grève. Et même des membres du NPA qui se pointent à notre réunion, nous offrent du fric et un plan photocopie.

Notre réputation n'attire pas uniquement les soutiens financiers : les « médias alternatifs » défilent et toujours le « *Ah, c'est vraiment super ce que vous faites !* » – sous-entendu « *en tant que groupe implanté pour de vrai dans un quartier, en lien avec des vraies personnes du vrai peuple prolétaire, des vraies personnes pas blanches, des vraies femmes dans des vraies galères avec leurs vrais enfants et leur conjoint en taule...* ». Toute cette authenticité serait un gage de subversion et de radicalité en soi. Plus in que le Gang des Femmes, tu meurs.

Nous nous prêtons aux interviews, nous remercions pour les soutiens et nous snobons le NPA en période électorale. Nous sommes fières de nous sentir connues et admirées, nous avons besoin de ces retours pour sentir notre lutte légitime. Mais j'ai l'impression que nos courbettes sont trop propres et nos sourires figés. Je bafouille que « *oui, c'est super* » mais que « *ce n'est pas si simple* ». Elles verraient la cacophonie qui règne dans nos réunions, comme ça crie, ça coupe la parole, ça fait du chantage affectif, ça passe du coq à l'âne... elles verraient comme nous doutons, comme nous sommes fatiguées, paniquées, déprimées, jalouses, honteuses. Elles sauraient à quel point nous nous en voulons souvent d'être si peu nombreuses, si éparpillées, partagées entre la déception et l'inquiétude de ne plus voir certaines d'entre nous le vendredi. Je suis pas sûre de vouloir tout révéler ni tout mystifier : appréhension de l'exotisation, d'une admiration déplacée pour les si vaillantes femmes indigènes. Et c'est mon amerume qui parle, à force de sentir tant d'enthousiasme à distance mais si peu de mes habituel.les camarades pour s'investir dans le collectif ou participer à d'autres initiatives similaires.



UN CHEMIN COMMUN ?

Réunions du vendredi, actions dès que possible, matinées au jardin, après-midi en cuisine... nous passons des heures à débattre. Officiellement, on parle galères de logement. Mais il ne nous faut pas longtemps pour décréter le local « *pour toutes les femmes et tous les sujets de la vie* ». Et bien sûr, sur tous les sujets de la vie, nous sommes souvent en désaccord, nos préoccupations sont décalées. Prostitution, avortement et contraception, violences conjugales, lesbianisme et transgenres, prison, éducation, maladies, surendettement, souffrance au travail, élections, luttes paysannes, politique européenne, régime des frontières, harcèlement policier... nos morales et nos préjugés s'entrechoquent durement. Nos accrochages ont quelque chose de passionnant et d'épuisant à la fois. Hosnia détourne la conversation pour forcer Maïssa et Yasmina à cesser leurs cris. Carine lève le pied pour ne pas saturer de tout. Meïssoum verse quelques grosses larmes pour stopper les menaces de désespoir et d'épuisement de Marise. Et tout le monde calme le jeu à coup de pâtisseries et d'embrassades car « *si on s'engueule, c'est juste parce qu'on n'est pas d'accord. C'est normal et c'est pas grave* ». Je suis heureuse de lutter aux côtés de personnes différentes, de trouver des

alliées hors de ma colocation. Mais, souvent, je ne suis pas sûre « *de ne pas vouloir trouver ça grave* ».

Les questions de racisme sont celles qui me démontent le plus. C'est la première fois que je me lie d'amitié et de lutte avec autant de personnes cibles du racisme au quotidien. Il y a les coups de gueule contre les élu.es et les patron.nes qui rivalisent de mépris. Il y a les rassemblements contre l'interdiction faite aux mères de porter le voile si elles veulent accompagner les sorties scolaires. Il y a le tract pour demander des menus végétariens à la cantine. Et puis il y a les tensions entre nous. On n'est pas forcément analphabète parce qu'on porte le voile, menteuse parce qu'on est Rom, anti-arabe parce que d'origine italienne ou portugaise. On n'est pas forcément française parce qu'on est blanche, catho parce qu'on est française. Ce n'est pas parce qu'on se proclame « anti-raciste » qu'on perd tous ses réflexes racistes d'un coup.

Je mets souvent mes mots sur ce qui se passe – plus que d'autres. Et j'écris souvent ce que nous sommes – encore en ce moment même. Dans le Gang des Femmes, quelques autres font cela avec moi – plus que d'autres. Nos partages nos compétences, nos visions des choses et cela contribue à nous donner de la force à toutes. Mais c'est aussi une



OU LE DESTIN DU POISSON COFFRE

histoire de classes sociales, une histoire de colonisation de leur langage, l'orientation de leur réalité par nos mots. Et je veux pourtant l'assumer mais je veux aussi le questionner et pourtant l'assumer et surtout le questionner et et et... ça suffit : Dounia a fait beaucoup de théâtre dans sa jeunesse, elle est une comédienne hors pair, capable de balancer avec un aplomb formidable son « *Cool Raoul!* » à l'employé de la préfecture qui lui parlait comme à une demeurée, sous prétexte qu'elle porte le voile. Meïssoum sait tout comprendre et tout exprimer avec force et images et souvent plus vite que beaucoup. Florence, qui ne parvenait plus à faire face aux services sociaux six mois plus tôt, propose à une femme, rencontrée dans la queue du supermarché, de l'accompagner chez sa propre assistante sociale. Hosnia écrit des lettres qui vont droit au but et trouve, comme chacune dans ce groupe, les bonnes réparties au bon moment, pour tenir tête à tous ceux qui veulent les rabaisser.

« Je n'ai rien contre les lesbiennes, je suis heureuse d'en avoir rencontrées : elles sont très sympa – même si je n'aimerais pas que mes enfants soient homosexuelles. » ; « Les Roms volent les enfants, je te jure : ma belle-sœur l'a vu de ses propres yeux, la semaine dernière, à Auchan. » ; « Nous les marocains, on se bagarre avec

les algériens, parce qu'ils sont toujours là, à critiquer... et puis ils n'ont pas fait ce qu'ils auraient dû en Algérie. Ils avaient pourtant tout pour eux... » ; « Chut ! Ne parle pas des juifs, tu sais bien que ça l'énerve. »... Marise panique de la fuite des vieilles espagnoles et des sénégalaises, face à la complicité que forgent entre elles les maghrébines. Elle s'insurge contre une remarque anti-rom alors que nous sommes plusieurs à nous taire. Nous n'avions pas osé y redire en tant que blanches, par crainte de faire la morale. Mais ce silence est peut-être plus condescendant que respectueux : comme si elles n'étaient pas capables d'entendre notre point de vue ! Comme si elles ne méritaient pas que je partage avec elles ce qui est important pour moi ! Je veux battre en brèche cette passivité craintive. Le chemin m'apparaît serré : j'aurais envie de ne pas leur cacher mes interrogations mais je redoute qu'elles ne les intègrent comme les leurs et ne culpabilisent aussi. Aucune d'elles ne nous reproche nos places sociales dominantes, plutôt reconnaissantes que nous « restions à leurs côtés ». À quelques pas de là, des amies féministes lancent un groupe de travail entre « meufs trans pédés gouines blanches sur le racisme au sein de nos milieux militants » qui me renforce dans l'idée qu'il faut s'emparer de tout ça^[4].

FRAGMENTS ET RACONTARS

[4] Pour alimenter les discussions, je conseille vivement ces deux superbes films : *La Langue de Zahra*, documentaire de Fatima Sissani réalisé en 2011, 93 minutes, VO français et *Le bateau en carton*, documentaire de José Vieira réalisé en 2010, 90 min, VO roumain, VOST français, portugais et anglais

[5] Texte adapté d'un article écrit à l'été 2011 et publié sur squat.net, par des réalisatrices du film-documentaire *La Grève des mères*, 22 minutes, réalisé en 2010 par SzumTV & Feminist Think Tank, disponible en polonais et sous-titré en anglais contact : em@studiom2.pl

ALLIANCES ET PROPAGANDE

Un ami nous a envoyé un article relatant une lutte en Pologne qui fait écho à la nôtre. Nous parcourons le mail ensemble.

« **La Grève des mères**^[5]

Walbrzych, sud-ouest de la Pologne, 122 000 habitant.es. La transformation capitaliste des années 90 et la fermeture des mines de houille se sont traduites par la montée rapide du chômage et une émigration massive. La ville offre ainsi une terre de prédilection aux nouvelles entreprises, dealeuses d'emplois précaires, sous-payés et hyper flexibles. Aujourd'hui, même avec un travail, on risque de se retrouver sans domicile.

Il y a quelques années, las d'attendre en vain l'attribution de logements sociaux, des sans-abris ont investi des centaines d'appartements abandonnés et en mauvais état. Cette pratique est devenue particulièrement populaire parmi les mères célibataires. Après que les ouvrières aient résolu leurs problèmes de logement par l'occupation d'appartements vides, leur position sur le marché du travail a commencé à changer : dans le film, les femmes racontent leur refus des emplois pénibles et expliquent comment chômer ne signifie pas forcément être à la rue. Beaucoup refusent les salaires de famine, la précarité du travail et dénoncent le manque de structures adaptées (crèches et haltes-garderies) qui

leur permettraient de prendre un travail aux horaires flexibles.

Au bout de quelques années, les autorités locales réagirent à cette forme d'auto-organisation par la coupure de l'eau, de l'électricité et du gaz dans les appartements squattés. Les femmes furent traitées de criminelles et traînées en procès. Ceci déclencha, en 2008, une grève de la faim de tout un groupe de femmes, pour exiger le retour des fluides. Elles réclamaient également des changements politiques à l'échelle locale, la construction de logements sociaux et la rénovation de vieux bâtiments abandonnés. Au bout de plusieurs jours de grève, une manifestation de solidarité fut organisée devant l'Hôtel de Ville, avec plusieurs centaines de personnes de Walbrzych et soutenue par un syndicat de base. Les autorités cessèrent les coupures, mais seulement temporairement, et tout en exigeant la fin de la grève de la faim ainsi que des rencontres individuelles avec chacune des femmes, au lieu d'une discussion ouverte avec l'ensemble d'entre elles. S'en suivit l'imposition de loyers élevés, pour forcer l'évacuation des appartements. Les femmes décrivent dans le film les intrusions fréquentes de la police et des membres de l'administration, les fouilles au milieu de la nuit et les tentatives de privation des droits parentaux. Elle se défendirent en refusant de payer quelque loyer que ce soit et restèrent dans leurs appartements.

Quand les ménages prolétaires souffrent des coupes dans les allocations sociales et que l'État ne prend plus en charge la santé publique, ce n'est pas un problème privé, c'est une question collective. Les mères de Walbrzych ne voulaient pas se soumettre à la société capitaliste organisée selon les principes du libre-marché et elles ont répondu au refus des autorités locales de prendre en compte leurs besoins par l'auto-organisation de l'espace dont elles avaient besoin. Elles cessent de dépendre de la bonne volonté de l'État-providence (à supposer que l'on puisse parler d'État-providence à propos de l'État polonais) et font baisser le coût de la vie en occupant des appartements vides. Cela leur permet de rejeter les pratiques disciplinaires des employeurs et les contrats pourris, de refuser leur rôle de travailleuses salariées exploitées par le capital. »

Après la lecture collective, Élie raconte l'occupation de fac à Tours, il y trois ans, avec des familles en demande d'asile. Hélo évoque les copines de Paris et de Toulouse qui, elles aussi, se bagarrent pour des logements et contre les lois racistes. Sans parler de la grève des loyers dans une cité ouvrière, en ce moment même, juste de l'autre côté de l'agglomération. L'enthousiasme grandit de toutes ces luttes qui nous font miroir. La tête nous tourne : il y aurait tellement de gens à rencontrer... « On pourrait faire un panneau dans le local pour afficher les informations sur les autres luttes ». Chouette idée !

Le film sur les femmes de Walbrzych me plaît et me déstabilise à la fois : nous utilisons rarement des mots comme « capital », « patriarcat » ou « prolétaires »... Ces femmes pensent-elles vraiment ainsi ? Où est-ce seulement la vision des militantes qui ont fait le film ? Où commence l'instrumentalisation ? C'est pourtant ce que chacune d'entre nous fait : politiser nos réalités en les collectivisant. Ricochet dans mon crâne : « Vous nous dites que vous êtes contre la charité, mais alors, pourquoi vous faites tout ça ? Vous n'habitez même pas ici, vous avez d'autres problèmes dont vous ne nous parlez même pas. Qu'est-ce que vous nous voulez ? ». Héloïse essaie d'expliquer la différence entre charité et solidarité. Avec Carine, nous martelons que nous sommes plus fortes à plusieurs, qu'on apprend les unes des autres, qu'on se tient ensemble.

J'essaie de clarifier les raisons pour lesquelles je suis là. Je veux que ça bouge. Mon désir de révolution appelle ces rencontres, parce que je veux pas penser un monde et lutter avec seulement quelques amies qui me ressemblent. Je désire vivre et faire avec celles que je ne choisis pas. Je veux me sentir reliée à des réalités que je ne vis pas. Je cherche des alliances avec celles qui galèrent et veulent bouger sans plaquer mes idées toutes faites. Il s'agit de porter attention aux personnes dans ce qu'elles vivent, là où elles sont, avec les besoins qu'elles définissent elles-mêmes. C'est la première exigence que je puise dans mon anarcha-féminisme-autonome. Bien sûr, avec l'idée de transformer ces besoins par la rencontre, par la proximité, par le mélange de nos imaginaires, avec le souci de porter mes propres besoins et aspirations. Je veux me positionner le plus « à égalité » avec elles, sans négliger nos différences et inégalités. Mais en les respectant réellement dans ce qu'elles portent, pas de manière hypocrite ou manipulatrice. Trouver comment assumer mes idées et les défendre, sans comploter un façonnage idéologique par étape. Quand je fais alliance, en tant qu'anticapitaliste et féministe, avec des anticapitalistes



anti-féministes, je raisonne à plusieurs niveaux, je fais des compromis avec mes convictions et j'échafaude des stratégies cachées. De même, quand je me rapproche de citoyennistes ou de militantes qui ne sont pas anti-autoritaires, je choisis mes moments, je ne m'oppose pas toujours frontalement, je dose l'intérêt stratégique à nourrir ces alliances dans des buts précis et délimités. Mais dans le Gang des Femmes, je ne veux pas développer de stratégies cachées, je veux établir un rapport « honnête » et plein.

Finalement, je veux plus qu'une alliance politique : je cherche à m'embarquer, à nourrir un lien plus organique, moins froid. Certaines diraient « plus sérieux » ou « plus familial ». Je n'aime pas ces mots, mais je me retrouve dans ce désir de faire corps ensemble, de ne pas se donner le choix de l'émotion ni de l'engagement. Petits pas pour devenir amies : partir en vacances à quelques-unes, embarquer les enfants à la montagne, faire la fête. Lier nos destins jusqu'à être malades et déprimées les unes avec les autres, jusqu'au moment où c'est trop et où celles qui le peuvent s'échappent, essaient de faire un *break* mais pensent encore à ce qui continue sans elles, les galères et la lutte.

NOUS, PAS STRATÉGIQUES ?

C'est sûr, dans le Gang des Femmes, on ne réfléchit pas à tout. On ne soupèse pas tout. Parfois, on s'échauffe et les mots fusent et nous sommes téléportées plus vite que nos ombres, dans le bureau de Monsieur Untel, directeur de Trucmuche. Souvent, on écrit nos tracts en une réunion, on arrive à l'arrache, avec nos mômes, nos sacs à main qui pèsent une tonne, le « *Désolée, je vais pas pouvoir rester, j'ai rendez-vous chez le pédiatre* »... avec nos histoires et nos dégaines qui ne sont jamais bien comme il faut.

Mais ce n'est pas un défaut, c'est même une belle qualité. Car c'est cette manière de se trimbaler avec tous nos paquets, d'être là entières et d'exiger qu'on nous prenne en compte avec toutes nos extensions. Et faut pas croire, sous nos dehors de colère, on n'a pas oublié de faire à manger tard dans la soirée pour assurer le lendemain, de se lever à cinq heures du matin pour aller bosser, avant de revenir ouvrir l'appartement pour les copines qui campent sur la pelouse de la mairie et ont besoin d'une douche. On n'a pas oublié de faire 1200 bornes en stop en deux jours pour être là aux rendez-vous. On n'a pas oublié de réfléchir à tout le reste, de porter ces familles, ces enfants, ces parents, ces amies à bout de bras et de sacs et d'allers-retours express à *Carrefour* et le linge à laver et la voiture qui tombe en panne et la caisse de retraite qui demande les mêmes papiers pour la dixième fois et la recherche en panique d'un hôpital pas trop craignos pour accueillir la copine et la sortie de l'école et « *Prend une galette ma chérie : j'en ai fait pour tout le monde, faut les prendre : je ne peux pas en manger moi de toutes façons* ». On n'a même pas oublié de sentir bon, de s'habiller proprement et même avec de la classe, du style, du chien. Parce qu'au fond, on assure, y'a pas le choix !

Il nous reste à apprendre à craquer plus tôt, à nous autoriser à lâcher plus souvent. C'est difficile parce que nos vies de « femmes » sont toutes entières consacrées à tenir le coup, moins pour nous que pour les autres. Nous savons bien que ça nous pousse à bout, que



ON PARLE DE « SERVICE PUBLIC », OUI OU NON ?

nous jouons avec notre santé. Mais nous y tenons aussi : c'est là que nous puisons une grande part de notre force. Comment critiquer celle qui veut nourrir, soigner ? Comment bousculer celle qui veut être forte envers et contre tout, non pas par goût du pouvoir mais pour que la vie continue ? Alors oui, sûrement que ce n'est pas stratégique de toujours assurer, de toujours colmater... peut-être qu'il faudrait les laisser dans leur merde. Voir comment ils se débrouillent sans femme, sans copine, sans mère, sans aide à domicile, sans femme de ménage, sans cuisinière, sans secrétaire, sans comptable, sans confidente...

Nous, pas stratégiques ? C'est vrai qu'on oublie parfois d'allier nos révoltes parce qu'on voudrait sauver les apparences. Par peur du commérage dans le quartier, on cache, on rafistole. Dans le Gang des Femmes, on le sait bien : la honte d'être pauvres nous tient trop souvent. Une difficulté à prendre de la distance, à ne plus se laisser blesser en chaque occasion. Accusations de fraude balancées en coup de poing dans un bureau de la CAF : on regarde ses pieds, coups de coude complices pour ne pas aggraver la suspicion. Action au service Logement : le maire appelle les flics pour virer trois grands-mères des locaux, les types poussent et ça crie et les pieds se prennent dans les jupes, la pression et la honte montent aux yeux, l'une d'entre nous fait un malaise sur le trottoir. Convocation au poste, l'officier parle haut, interrogatoire mi-méprisant mi-menaçant, et la suspecte part d'un grand rire sonore pour retenir ses larmes de rage et d'humiliation. On se relève, on essaie de riposter, de recons-

tituer sa fierté. En réponse à chaque coup bas, un tract, une lettre ouverte, un nouveau coup de gueule. Mais pouvons-nous continuer longtemps comme ça ? Réagir collectivement est une première étape, il nous faudrait encore trouver comment nous immuniser... sûr qu'il n'est pas stratégique de se laisser maltraiter comme ça. Ces violences sont tellement quotidiennes qu'elles en deviennent banales. C'est peut-être justement ce qui nous tient révoltées : au fond, comment cesser de le prendre mal, quand c'est toujours aussi grave ?

Nous, pas stratégiques ? Les autorités ont de la merde dans les yeux et continuent à nous voir comme des femelles impulsives et imprévisibles... et ça leur fait peur ? Tant mieux !

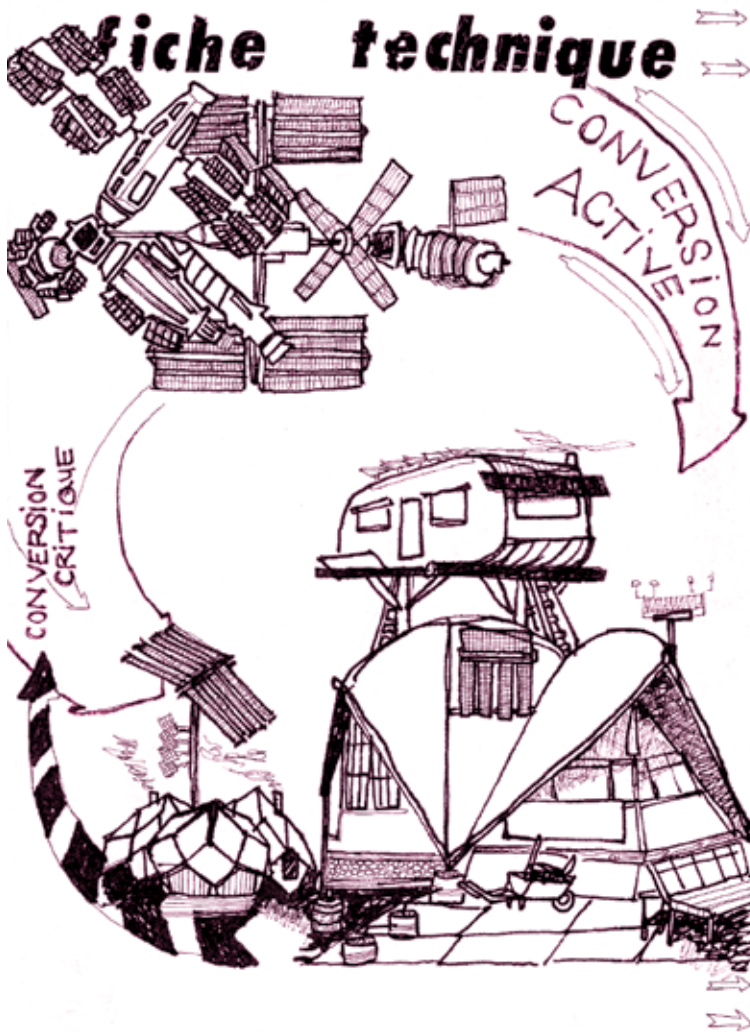
Nous, pas stratégiques ? Ce que les puissants devraient réaliser (et espérons que cela les fasse paniquer encore un peu plus !), c'est que nous avons appris. La première année, notre tournée des organismes liés au logement social a été instructive. Nous avons saisi comment ça marchait et qui était qui. Nous avons identifié quelques rares soutiens et surtout éprouvé ensemble que nous n'avions pas grand-chose à attendre d'eux. Et au final, ce fut un moyen d'avoir tout tenté. Ils peuvent maintenant clamer haut et fort que « nous ne sommes pas prêtes à discuter, que nous sommes agressives et de mauvaise volonté » : nous connaissons la fourberie de ces « bons démocrates » et nous ne cillons plus devant de telles inepties. Quatre années de lutte ont été plus que suffisantes pour saisir que sans mouvement social de grande ampleur, rien ne changerait vraiment. Et qu'en attendant, il s'agissait d'être stratégiques.

Cette semaine, Dounia aborde un nouveau sujet, les transports en commun. Elle fait le ménage matin et soir au Rectorat et elle galère pour rentrer chez elle : horaires inadaptés et prix trop élevés. Action ! Aucune d'entre nous ne croit aux pétitions, mais cette fois, nous y voyons du sens dans un plan plus élaboré : rencontrer des gens sur la ligne, parler et faire parler, préparer le terrain. Quinze jours, donc, pour faire signer le tract aux collègues, aux ami.es mais aussi dans le bus et sur les arrêts du tram qui mènent au quartier. Puis, deuxième étape, le blocage de la ligne en question. Nous expliquons aux voyageuses « D'habitude, les copines qui finissent leur taf à neuf heures du soir se tapent quarante minutes à pied (alors qu'elles payent 46 euros d'abonnement mensuel), simplement parce que le dernier tram part quinze minutes avant la correspondance ! Alors pas ce soir ! » Le chauffeur bougonne : « Ça ne sert à rien ce que vous faites ! – Vous n'avez qu'à faire remonter ça à vos patrons ! ». L'étape suivante est encore à venir. Blocage du tram en centre-ville ou bien occupation du siège de la société de transport ? Quoi qu'il en soit, nous sommes rentrées dans le sujet, nous nous sommes fait connaître et nous avons rédigé nos revendications. Mais, la semaine suivante, Marise arrive vraiment fâchée : « Dans le tract, vous avez zappé les réformes européennes. Si on perd de vue le global, on va se faire bouffer ! Le but, c'était de pousser la campagne au niveau national. On parle de Service Public, oui ou non ? ». Marise insiste souvent là-dessus et personne ne la contredit. Mais par une sorte d'accord tacite, nous avons cette fois-ci écarté le sujet, lors de la finalisation du tract, trop complexe, trop gros, trop politicien, trop syndical, trop je ne sais quoi.

« On essaie de partir de nos propres besoins, à notre niveau. (Tentative de justification). – C'est très bien ! Mais il faut que vous arriviez à faire le saut, à penser les choses pour tout le monde.

– C'est pourtant ce qu'on fait, on dit toujours : « Tant qu'il restera une personne à la rue, nous continuerons à lutter ! », « Nous ne voulons pas de vos faveurs, nous voulons changer la situation pour toutes ! ».

– Oui, mais ça veut dire penser les choses vraiment, concrètement et globalement.



Redéfinir la notion de Service Public. À la fin de la guerre, le Conseil National de la Résistance avait listé les « besoins fondamentaux » pour tous. C'était pas si mal parti à ce moment-là...

– ... penser le système pour tout le monde, ça me fait peur. Je ne veux pas leur ressembler.

– Je comprends : « la gauche » n'est absolument plus à gauche. Les élites sont des raclures et les classes moyennes ont perdu tout sens des réalités, tout contact avec les masses populaires. À la sortie, ça va faire vraiment mal... C'est pour ça que nous devons penser le système, c'est indispensable... tu vas bien à l'hôpital public ? Tu touches bien le RSA ou l'allocation vieillesse ? Ils sont en train de tout foutre en l'air. Il faut se battre ! »

Lutter sur le terrain des droits sociaux nous confronte forcément aux autorités, à l'État, à la loi, à la défense du Service Public. J'ai l'impression d'être

une petite anarchiste de rien du tout. Contester la légitimité des instances du pouvoir n'est pas suffisant. Je n'ai pas assez d'outils pour penser une organisation à large échelle, autrement que dans le rejet ou par le compromis de circonstance, cynique et dégoûté. Et je ne sais pas quoi répondre à cette habitude, massive dans la gauche française, de défendre l'État social et de croire en lui. J'essaie d'expliquer à quel point je tiens à la liberté de choix : « J'ai peur que si nous définissons les « besoins fondamentaux » pour toutes, ce soit forcément enfermant, aliénant. J'ai peur qu'on se foute nous-mêmes dans des cases, qu'on devienne des gestionnaires, des bureaucrates, des corrompus. J'ai peur que l'organisation en institutions, en grande dimension, produise forcément ça, que ça fasse partie du système.

– Et tu laisses le fascisme prendre la place sans rien faire ?

– En fait, je prends les choses par un autre bout : me réapproprier tout ce qui touche à nos vies par des réponses collectives, mais à petite échelle.

– Et si, moi, je n'ai pas de collectif, tu me laisseras crever à deux pas de chez toi ? Je suis qu'une vieille ! Est-ce que ton système à petite échelle répondra aux besoins de Meissoum ? Et à ceux de Florence ? Et si tu es trop malade pour te soigner à la maison, tu iras quand même à l'hôpital ?

– Oui...

– Et qui paiera ? Tu es à la CMU ?

– Oui.

– On parle bien de tes besoins concrets, là. Tu n'as pas le choix : tu dois les relier au global.

– Mais Marise, nous sommes les premières à dire que chacune a des besoins différents, qu'aucune n'est réductible à un formulaire.

– C'est pour ça qu'il faut penser l'égalité dans l'accès possible, aux soins, au logement, etc., et non dans la contrainte ! »

Moi qui la voyais déjà invoquer un communisme d'État, bureaucratique et autoritaire... elle est féministe et attachée à l'émancipation individuelle, comme nous toutes. Elle lutte à la fois contre l'individualisme, l'exploitation et l'assignation à des rôles pré-définis. Mais j'ai quand même une dent de plus contre l'État-Nation. Peut-on imaginer un service public hors de ce cadre ? Et où ? Marise se méfie des « communautés » égoïstes, fermées, propriétaires, corporatistes, en un mot, communautaristes. Je situe d'abord l'individualisme dans la logique de la machine-État-Marché qui nous sépare, nous oppose et nous asservit. Elle me répond qu'au fond, les État-Nations, elle s'en fout aussi : « *Si jamais tu voyages à l'autre bout de la planète et que tu te casses une jambe, je me bats pour que tu aies aussi accès à des soins. Pour l'instant, ils n'ont rien inventé de plus large que l'État, pour organiser ce qu'ils appellent la « solidarité nationale », mais moi, mon Service Public, je le veux à l'échelle de la galaxie !* ». Il me pousse alors une deuxième dent, contre « l'universalisme » : je suis trop empreinte de la critique anticoloniale pour imaginer penser pour tout le monde, pour décréter ce qui serait mondialement bon. Mais se coordonner, mutualiser les ressources, se soutenir pour assurer nos besoins matériels, bien sûr que ça me paraît sensé. Sauf que pour finir, j'ai encore et toujours cette troisième dent contre l'organisation à large échelle : quand on ne comprend plus rien, qu'on ne peut plus rencontrer les personnes qui ont une influence directe sur nos vies. Alors quoi ? Fonctionner à petite échelle, s'organiser localement et réfléchir les choses en termes de réseaux. Au boulot !

LE NERF DE LA GUERRE

Découverte palpitante : des anarchistes essayaient déjà d'imaginer un service public sans l'État il y a plus d'un siècle^[6] ! Je tente la lecture et suis vite dégrisée par des pensées laborieuses, prétentieuses, techniciennes... pas l'habitude d'aborder les choses en termes économiques, en terme de production et d'argent. Mais penser la « solidarité collective » dans ce monde, c'est penser la répartition des richesses. Alors tout s'enchaîne : d'où vient le fric, comment est-il collecté ? Que veut-on collectiviser ? Je reste confuse devant cette manière de parler du capitalisme, des classes sociales et du travail. Une approche marxiste que j'entrevois sans la maîtriser, qui m'attire et me crispe à la fois. Ce matin, Aylin me téléphone en panique : elle cherche 1500 euros à emprunter d'urgence, afin d'éviter l'assignation en justice pour impayé de loyer. D'habitude, Aylin est au taquet dans la lutte. Je l'ai toujours vue collectiviser et politiser les problèmes personnels. Si elle m'appelle, c'est en dernier recours : « *Le collectif est trop pris par tous les autres problèmes. Je suis fatiguée, mon fils est malade, je suis crevée aussi. J'ai déjà fait le tour des proches, tout le monde est ric-rac. – Je vais en parler aux ami.es, c'est sûrement possible* ». Au fond de moi, je sais que ce n'est pas une solution. Ces 1500 euros, à quelques-unes, on les a et on s'en fout. Mais les mettre dans la poche d'un bailleur social alors qu'on a économisé sur des demi-RSA... ça fait mal au cœur. « *Il faudrait vraiment qu'on monte cette caisse de solidarité. – Oui je sais* ».

[6] Revue « Réfractations, Recherches et expressions anarchistes », hiver 2005, N° 15, 145 pages, « Privés, publics, communs, quels services ? ».

[7] Allez voir ça : c'est super ! <https://cafard93.wordpress.com>

Oui, mais pas cette fois : l'urgence est là. En plus, les copines repérées comme « agitatrices » sont dans le colimateur de la Justice en ce moment. C'est juste trop de se dire qu'on va s'exposer, une fois de plus, par une action publique. On ne peut pas lutter toujours... Je laisse flotter ma pensée vers cette bande de montreuilloises dont les actions et les textes d'incitation à la fraude me redonnent toujours la niaque^[7]. Il n'y a pas de bonnes solutions. Il faut commencer par survivre.

Et puis Marise ramène la question de la santé sur la table : « *Si on poussait le raisonnement, on ne défendrait pas uniquement l'hôpital public, on imposerait la nationalisation des labo pharmaceutiques et de toute la conception et la fabrication du matériel médical !* ». Aller au bout de la logique... je rêve d'une sortie du travail salarié, d'une sortie du marché. D'une sortie de l'argent. Je rêve d'une solidarité collective qui ne serait plus basée sur la répartition du fric. Mais qu'est-ce que le travail pénible ? Tout travail est-il pénible ? Comment réfléchir le partout pour tou.tes, sans système coercitif ? Est-ce qu'on peut faire des choses réellement gratuites ?

« *C'est chouette, vos petites tentatives alternatives et votre « système D », ça donne des idées, mais ce n'est pas réellement en dehors du capitalisme, tu sais.* » Ce type m'horripile, je n'ai jamais parlé « d'alternative ». Il me fait hurler : c'est par la pratique qu'on dépasse ce qui existe, non parce que c'est une alternative mais parce que c'est une réalité, une réalité de survie et de lutte imbriquées.

DE LA FORCE, DU RÊVE ET DE BONNES ANGOISSES...

Je poursuis le Service Public de mes rêves, remplie de doutes et de distance. Dans le Gang des Femmes, je me pose des milliards de questions sur les formes d'organisation interne, l'autogestion, l'horizontalité de nos rapports. Dans le Gang des Femmes, nous travaillons le sentiment de notre propre légitimité, nous naviguons avec la loi et l'illégalité. Nous essayons de nous sentir fortes ensemble et fortes seules, quand nous rentrons chez nous. Et quand je rentre chez moi je me sens toujours féministe, toujours anarchiste, toujours autonome. Tellement


chamboulée de ce que nous vivons, que je mesure l'importance de cultiver aussi mes convictions.

Et je m'enivre d'un sentiment de subversion soudain, là où je ne l'attendais pas, quand les femmes balancent qu'elles n'ont plus besoin de leur mec, quand on décide qu'il faut occuper, quand on reparle de grève des loyers, quand on revient, semaine après semaine, pour lutter pour toutes et pour changer le système entier.

CAMILLE CRABE



notre Histoire(s)

« Encore une fois, notre histoire disparaît.
Je crois que c'est là l'essentiel. Car nombre de femmes...
Je pense que beaucoup de femmes peuvent le faire de leur vivant.
Elles peuvent le montrer et le révéler. Mais à leur mort, l'Histoire les engloutit.
Nous n'avons que nos histoires.
Si tu écris, si tu parles de toi, que tu en fais un livre et publie partout, il se peut,
avec un peu de chance, que quelqu'un saura tout de toi.
De ce que tu fais. De tes films. Ton histoire te survivra. [...] 
Alors, vis-le pleinement et dis-le haut et fort chaque jour.
Car à ta mort, ils feront ce qu'ils veulent de toi.
La véritable Histoire ne retrouve pas les événements/acteurs oubliés par l'Histoire officielle.
Elle met en évidence les processus qui ont causé ces pertes, ces silences artificiels. »^[1]

L'Histoire ne s'écrit pas, elle s'invente. Certes, pas de toutes pièces, surtout quand nous en avons encore le souvenir proche. Mais dès qu'on se met à la raconter, des questions surviennent : Quels événements ont été centraux ? Comment les moments forts se sont-ils enchaînés, comment les aspects importants étaient-ils imbriqués ? Et : quels liens faire, si les événements s'apparentent, dans notre souvenir, à une simple succession hasardeuse d'épisodes épars ? Ainsi pour raconter l'Histoire (d'une époque, d'un mouvement, d'une lutte), on en renforce la cohérence, les liens logiques, le sens général. Quoi qu'il en soit, on fait des choix.

C'est pourquoi, à tumult, nous n'avons pas réussi à répondre aussi vite que nous l'aurions voulu à des compagnon.nes de route qui nous ont sollicitées dans le cadre de la rédaction d'un bouquin sur les dix dernières années de luttes. Ils et elles nous ont demandé comment les féministes ou le féminisme ou encore nos féminismes avaient contribué aux luttes et mouvements dans cette période. Ces questions nous ont semblé intéressantes et importantes. Se souvenir des défaites et des victoires, des détails et complexités, pour continuer à lutter, choisir d'où l'on vient et mettre les choses en perspective. Ou, comme ils et elles l'écrivent dans leur invitation : « Une abondance d'expériences, de tentatives, de pratiques, de pensées, d'aspirations nourrissent cette potentialité, en venant bousculer l'ordre des choses, mettre du trouble là où devraient régner le contrôle et la transparence, et assurer une certaine réappropriation des savoirs et un certain ancrage là où devraient opérer dépossession et démantèlement des territoires. »

Mais voilà, nous ne nous sommes pas senties spécialement bien placées pour balayer l'histoire du féminisme – même récente, ni même d'un certain courant radical, autonome truc. Certainement, personne ne pourrait porter seul.e une parole sur un sujet aussi vaste. En tout cas, pas en restant dans la finesse et dans le détail, dans le concret et dans l'aller-retour entre expérience et analyse. Nous avons donc réfléchi à une autre forme, une

formule un peu « compilation » pour rendre compte d'un nous multiple et diffus. Nous avons aussi évoqué de nos difficultés à écrire, à porter nos histoires comme des réalités importantes. Alors, pour nous aider à affronter toutes ces pages immaculées, nous avons fantasmé de nous regrouper entre ami.es, de former des crews d'écriture et des gang d'auto-interviews, de faire circuler les brouillons et les prises de notes, de ricocher d'une interrogation à l'autre : Quelles ont été nos luttes féministes jusqu'à présent ? Comment nos pensées et postures féministes sont-elles motrices de notre implication dans des luttes ? Et quel est l'apport de la pensée féministe dans les luttes auxquelles nous avons participé ? Nous voulons poser ces questions plus largement, à vous, amies, camarades et inconnues qui saurez certainement raconter nos histoires avec verve et enthousiasme. Et d'abord, qu'est-ce que « le féminisme » ? Un ensemble de pratiques éclatées, une pensée, un courant, une culture, une théorie ? Comment est-il lié à d'autres pensées et théories telles que l'anarchisme, l'autonomie, le matérialisme marxiste, etc., ou à d'autres pratiques comme les luttes anti-racistes, les luttes LGBTQI^[2] ?

Que de questions... à nos plumes, archives et souvenirs !

[1] Extrait de Nitrate Kisses, captivant documentaire expérimental réalisé en 1992 par Barbara Hammer et questionnant la fabrication de l'Histoire à travers l'exploration de la répression et de la marginalisation des personnes gay, lesbiennes et trans, de la première guerre mondiale à nos jours.

[2] Le collectif radio lyonnais On est pas des cadeaux poursuit sur les ondes à ce sujet une série d'émissions intitulée En quête de notre histoire : « Nous partons en quête de notre histoire, des histoires de pédales, de gouinasses, de folles et de tafioles, de travelos, de trans, de sales féministes, de mal-baisées et d'enculéEs... parce que notre famille n'est pas nucléaire, elle porte paillettes, talons hauts et revolver ! ». LGBTQI signifie Lesbiennes, Gays, Bi, Trans, Queers, Intersex.



FRAGMENTS ET RACONTARS

Nous avons joué l'interview à trois voix. Nous la publions malgré sa dimension abstraite et survolante, ou justement à cause de cela : pour vous inviter à des écrits plus situés, des expériences concrètes, récits de luttes localisées, histoires de collectifs, figures et idées précieuses, histoires de lieux, de ruptures, d'alliances et de prises de tête, tous ces moments qui, avec le recul, s'articulent pour fabriquer notre histoire(s).

RIRI : L'apport de la pensée féministe dans les luttes des dix dernières années ? Malheureusement pas assez ! Non, c'est à moitié une blague quand je dis ça : ce que je veux dire, c'est que je ne vois pas bien comment répondre à cette question, que je n'ai pas de vision très globale... mais par contre, je peux dire qu'il y a des éléments du féminisme qui ont vraiment pris de l'importance avec les années pour moi, qui sont devenus plus présents autour de moi et pour moi. Le premier point, c'est par exemple cette nécessité de considérer les luttes conjointement sur deux plans. D'un côté, il y a leur visée stratégique offensive, vis-à-vis de cibles et d'ennemis « extérieurs », par exemple, s'attaquer aux politiciens et aux entrepreneurs qui fabriquent la ville dans laquelle je vis, contester leur « urbanisme ». Ou encore participer à une campagne d'actions contre Bouygues et l'État, constructeurs de prisons. D'un autre côté, il y a la manière dont nous luttons et vivons, la reproduction de structures de domination « entre nous ».



LOULOU : Moi, je dirais que la pensée féministe m'a surtout permis de penser l'émancipation, l'émancipation pour toutes et tous. De me poser des questions comme « quelles sont les conditions pour que les personnes puissent jouir de leur puissance politique ? », « quelles sont les conditions pour que les personnes puissent formuler et politiser leur vécu ? ». Car il y a des conditions à cela, en fait.

FIFI : C'est peut-être ce qui fait qu'avec le féminisme, je ne me vois plus seulement dans des luttes bruyantes mais aussi dans la fabrication : la fabrication d'espaces d'expression, de paroles qui sont trop peu entendues, ce qui fait réellement avancer la lutte. Il y a aussi s'approprier des savoirs et se les échanger. C'est très ancré dans une pratique féministe, cela nous mène sur le chemin de l'autonomie et cela enrichit toutes les luttes. Mais pour moi, surtout, ça fait que la pensée féministe est transversale à toutes les luttes. Le fait de la porter sur tous les terrains permet de rendre visibles les différentes dynamiques d'oppression... et on se rend compte qu'il y en a plein, dans tous les sens. Ça donne des pistes pour une pratique anti-autoritaire. Dans l'intersquat de notre ville, par exemple, la présence d'une pensée féministe nous a appris, je crois, une certaine horizontalité dans nos rapports internes. Ça nous a permis de poser des questions et de nous positionner sur des actions qu'on prévoyait, de le faire ensemble, que plus de monde se positionne et prenne réellement acte.

RIRI : Ce truc de « transversalité », ça ne signifie pas seulement que ces pensées sont importantes sur tous les terrains. Je veux dire qu'il s'agit aussi d'une imbrication de dominations multiples, pas seulement hétéro-patriarcales, mais aussi âgistes, racistes, validistes, spécistes, etc. Ça nous conduit à reconnaître une foule de rapports de pouvoir croisés tout en considérant que personne ne se résume à des catégories, et que tout n'est pas rapport de pouvoir.

Et puis cette « transversalité » conduit à envisager de front les différents enjeux de nos luttes. Ça s'oppose aux conceptions de « luttes prioritaires » et de « luttes spécifiques » qui seraient déconnectées du reste. Bon, ensuite, on ne fait jamais tout partout tout le temps. Mais ça veut dire que lorsque je fais des choix de priorités dans mes investissements politiques, ce sont des choix stratégiques en fonction du contexte et des forces en présence. Ce ne sont pas des options généralisables au point que ça m'autoriserait à mépriser les enjeux de lutte qui sont cruciaux pour d'autres. Je ne crois pas qu'il y ait de ligne directrice valable pour tou.tes. Ni de recette toute faite.



LOULOU : Tu parles du rejet des postures méprisantes. Je pense qu'il s'agit avant tout de partir de soi, de partir des personnes. Que les personnes définissent pour elles-mêmes ce qui est important. Ça ne veut pas dire défendre tout et n'importe quoi, ça ne veut pas dire que l'on n'a aucune exigence éthique ou que tout se vaut. Ça veut dire que tu ne fais pas alliance avec des gens en les méprisant, mais en déterminant avec elles et eux les terrains communs.

FIFI : Et parce que l'analyse féministe est transversale, qu'elle s'est déployée sur tous nos terrains de lutte, elle a permis de créer du lien entre des personnes. Ça a fait réseau. Ça crée de l'attention et de la complicité avec des personnes qui sont dans des luttes différentes, des liens qui durent dans le temps.

RIRI : Oui, c'est pareil pour moi : je ne sais pas à quel point les pensées et les pratiques féministes radicales se sont étendues, mais elles ont pris une place de plus en plus grande dans ma vie, tout en étant de plus en plus le moyen de m'attacher à ces enjeux de luttes larges et reliées. Ça a fabriqué une communauté de complices avec qui partager une colère grandissante, au fur et à mesure qu'elle s'analyse... avec qui mener de nouvelles luttes !



FIFI : Oui, mais la place de plus en plus importante du féminisme dans ma vie m'a plongée dans le constat quotidien d'un patriarcat omniprésent, tellement ancré partout et même en nous... mais au fond, ça ne me désespère pas, ça me motive même plutôt ! Ça me motive à lutter, parce qu'il n'y a pas moyen qu'on se retrouve dans une société post-révolutionnaire où ces rapports de pouvoir seraient toujours en place !

RIRI : C'est ça, la colère dont je parle.

LOULOU : J'ai l'impression d'avoir surtout participé à des luttes avec pour objectif « des vies meilleures », des luttes pour le logement, pour des espaces autogérés, pour la libre circulation des personnes et contre les enfermements. Ce sont des luttes qui connaissent certainement des pics d'intensité, de grands moments mais qui, la plupart du temps, restent quotidiennes et diffuses. Nous avons élaboré des complicités qui permettent, entre personnes d'horizons différents et bourrées de peurs et de complexes, de prendre notre courage à deux mains et d'ouvrir des bâtiments vides la nuit pour s'y installer, y construire une vie collective, se refuser à la normalisation de cette société, prendre l'air pour saisir de quoi nous sommes capables collectivement, quand on n'a plus peur de ne pas être assez belles, qu'on a n'a plus peur de dire NON à leur réussite sociale, NON à leurs familles, NON à leurs nations. C'est un premier pas pour libérer des puissances, ouvrir des possibles et les consolider. J'ai rencontré, surtout dans des luttes contre les frontières et pour la libre circulation, des femmes qui envoyaient joyeusement balader les attentes, qui

disaient avec détermination « Non, je ne serai pas femme de ménage en bas de l'échelle de l'ordre mondial. Avec d'autres, j'inventerai des stratégies et on sabotera cet ordre ». Cette fureur dégagait une force incroyable. C'est aussi par le féminisme que j'ai appris à bien voir ces élans, à les prendre au sérieux, à me mettre dedans, à me tenir à cette idée que l'émancipation s'élabore chemin faisant, ensemble.

FIFI : En fait, c'est par le refus d'être réduites à des victimes. Ça veut dire être actives, se positionner soi-même, avoir prise sur les choses, quelle que soit notre marge de manœuvre. La prise de puissance vient du refus de la passivité, de ne pas se considérer comme victime.

RIRI : J'ai pris part ces dernières années à des luttes pour le logement, dans un collectif de femmes, dans un quartier assez pauvre. Et comme Loulou le disait, c'est vraiment très fort. Il y a beaucoup d'énergie, on fait des choses qui vont loin, entre personnes d'horizons très différents. Mais à plein de moments, ça me pose vraiment question : j'arrive là, avec mes idées, je veux contester radicalement le système, refuser de nous soumettre au bon vouloir d'institutions que j'estime illégitimes. Nous trouvons plein de terrains communs, au quotidien, dans nos désirs de gagner en autonomie, de prendre en mains nos vies. En même temps, à d'autres moments, nous sollicitons les pouvoirs publics, nous nous mettons sur le terrain des « droits sociaux ». Nous faisons le grand écart entre « des papiers pour tout le monde ou pas de papiers du tout ! ». Ou, pour le dire sur le terrain du logement, « des logements gratuits ou des loyers accessibles pour tout-es ». Bref, c'est un va-et-vient



entre des positions légalistes et d'autres qui ne le sont pas du tout. Nous ouvrons un squat, nous disons « fuck » à l'assistante sociale ou au mari, nous dérobons tout ce que nous pouvons sur notre lieu de travail, nous réparons nous-mêmes nos logements... et puis, nous rencontrons le député, nous revendiquons « *une meilleure organisation de la politique d'attribution des logements sociaux* »...

FIFI : Mais c'est justement ça, éviter le mépris : le fait de partir des réalités des personnes, de les prendre au sérieux, d'analyser les dynamiques d'oppression multiples, le fait que se croisent entre vous des questions de racisme, de classe, de genre, de religion. Le fait de confronter vos désaccords et vos besoins communs. C'est là que vous arrivez et qu'on arrive à sortir d'une posture culturelle condescendante, de charité ou d'élite éclairée. Car il est clair qu'on ne sauvera pas les gens à leur place. Ça me semble la piste la plus tenable pour rencontrer des personnes, pour sortir de nos petits cercles et faire des choses avec d'autres. Partir de soi, s'exposer avec ses propres besoins, ses propres faiblesses, ses propres exigences. Il me semble que c'est une bonne manière de se porter solidaire, sans parler « pour » ou « à la place de ». Sans présumer ni projeter la position ou l'identité des autres à leur place. On n'émancipe personne : ce sont les individus qui prennent elles et eux-mêmes les moyens de leur émancipation et plus sûrement à plusieurs.

RIRI : Poil au cœur. Bon, en tout cas, sans rire, ça prend du temps et de l'énergie... mais je suis convaincue qu'on n'a pas le choix : les situations sont complexes.

Et je ne crois pas qu'il s'agisse de les simplifier. Au contraire, je crois qu'il faut les cerner dans leurs complexités pour trouver des positions et des actions justes, fortes et radicales ! Bon, c'est pas facile...

LOULOU : J'ai l'impression que l'analyse féministe des rapports humains nous montre aussi que les forces pour le changement tiennent à la qualité des relations que les personnes construisent, tiennent à la subversion de ne pas se laisser réduire à des rôles sociaux qui maintiennent l'ordre établi. À partir de là, il devient palpable que l'émancipation de tous et toutes est, même en temps de capitalisme cybernétique avancé, quelque chose qu'on fabrique manuellement, laborieusement, collectivement. Mais je sens aussi certaines limites. Ces luttes collectives pour des vies meilleures, à partir de positions opprimées, dégagent une réelle force, improbable et enthousiasmante. Mais elles restent souvent coincées à mi-chemin. On crée des possibles et des puissances et puis, la vie continue, on fait avec, on entretient, on s'entraide pour moins galérer et c'est important. Mais l'émancipation des personnes reste relative, partielle, confinée à une trop petite échelle. J'ai vraiment le sentiment que la pratique féministe crée une puissance importante mais il faudrait qu'il y ait beaucoup plus de gens qui aient cette puissance en latence pour que ça puisse vraiment déstabiliser quelque chose. J'ai une grande méfiance envers une conception de l'émancipation qui vise uniquement à une puissance individuelle, qui mettrait seulement les personnes en capacité de se renforcer selon les logiques dominantes et d'entretenir ainsi le système

en place. Et c'est sans doute à cause de ça que je suis attachée à une visée révolutionnaire : articuler la prise de puissance avec un projet de collectif et de luttes collectives, employer notre puissance à la subversion et la destruction du système.

RIRI : C'est vite dit, mais il s'agit bien de renverser les valeurs de ce monde et les puissances qui s'appuient dessus !

FIFI : Poil au cul.

RIRI, FIFI & LOULOU



Le viol est un drame. Les filles violées sont des victimes. Chacune, chaque fille, adolescente puis femme, nous sommes tenues depuis l'enfance à le craindre. Souvent avec la meilleure intention du monde : protéger son enfant, sa sœur, sa nièce, on nous explique et l'on répète ensuite aux autres filles comment se comporter, à quel point il est important de bien rester à sa place pour ne pas se mettre en danger. Après 20h, encore en France, aujourd'hui, combien de fois plus d'hommes que de femmes dans les rues ? Vous vous êtes déjà amusé.es à faire le compte ? Et ben moi, pas besoin de compter, presque tous les soirs, je sens cette ambiance lourde, alors que je suis la seule fille dehors dans cette rue, sur cette place, à traverser ce parc, cette plage... montée d'adrénaline, je suis sur la défensive. Parano ? Malgré tout ce qu'on m'a répété depuis toute petite, de faire attention, que je risquais de me faire violer, et ben je sais que je n'y suis pas du tout préparée. Je sais que je ne saurais pas me défendre, que je resterais paralysée, inerte, passive, passive à en crever.

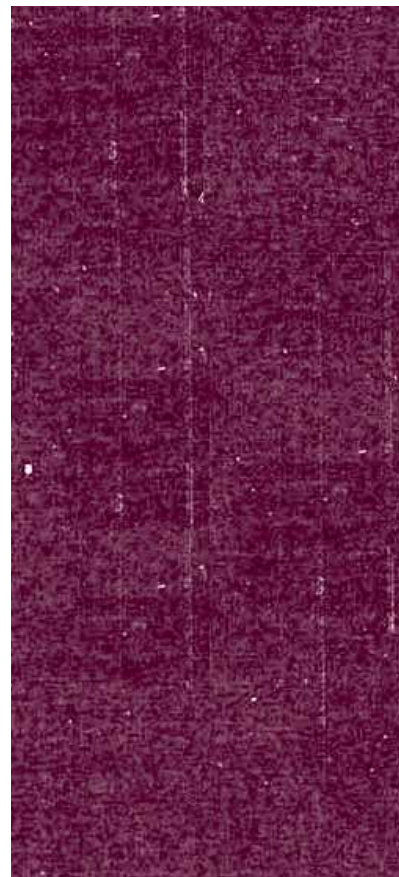
On nous ment, pourtant, avec toute cette bien-pensance et ces conseils culpabilisants. La vérité, c'est qu'à partir du moment où tu nais avec un sexe féminin, et ben tu es en danger de viol. Simplement parce que c'est un « crime » éternellement sous-estimé, éternellement perpétré, impunément, dans toutes les classes sociales, à toutes les époques et partout sur la planète. Le pire, c'est qu'un très faible pourcentage est raconté, un pourcentage encore moindre donne lieu à de réelles représailles envers l'agresseur, la parole de la victime est sans cesse mise en doute. Seuls les cas spectaculaires, bien clairs, bien tranchants, bien effrayants, d'agressions avec de la violence physique, de la part d'un ou plusieurs inconnus, dans un lieu public, sont entendus, recevables dans notre société où règne en maître absolue la domination hétérosexuelle masculine.

En vrai, la plupart d'entre nous qui subissent un viol doivent y faire face chez elles, chez des ami.es ou dans la famille proche. On ne peut pas se contenter de dire « *J'espère que moi, ça ne m'arrivera jamais* » et rester enfermée bien tranquillement, être la meilleure épouse, la meilleure mère. Simplement parce que la plupart du temps, il frappe à la porte, il défonce la porte, il est déjà dans l'école, dans le groupe, dans la maison, dans la chambre. Parce que celui qui viole ne fait pas qu'exercer une violence physique extrême : il assoit son pouvoir psychologique, manipule affectivement, détruit

« POUR RÉUSSIR À LUTTER CONTRE SON AGRESSEUR, IL FAUT SE BATTRE CONTRE SA PROPRE DISPOSITION À ACCEPTER OU LÉGITIMER L'INJUSTICE SEXUELLE DE NOTRE SOCIÉTÉ »

mentalement... la menace de viol est une agression qui nous réassigne directement à notre statut de fille, à une infériorité, une soumission, une passivité patiemment et savamment inculquées depuis nos premières respirations dans ce monde.

Une pote a défié son psychologue l'autre jour, qui cherchait à la « déculpabiliser » en disant qu'un viol, c'est pas normal : arrêtez de mentir ! « *Le viol, c'est la norme* » : ce qu'on peut faire impunément, ce qui se fait de génération en génération... le viol, tel que décrit dans l'imaginaire collectif, se double nécessairement d'une violence physique inouïe, comme si le viol lui-même n'était pas un assez grand motif de scandale, de douleur et de plainte. Ce schéma caricatural, c'est un point extrême sur un continuum de domination sexuelle, qui est effectivement une norme, construite très tôt dans nos identités, très consciencieusement, incessamment. Ce sont toutes ces micro-habitudes, cette multitude d'expériences de soumission qui conditionnent la fille à devenir victime de viol. Et toutes ces injustices, ces prises de pouvoir « anodines », ces caprices assouvis et cette pression à être un homme, un vrai, capable de « faire le premier pas » et de se donner les moyens de « prendre ce dont il a envie » qui poussent l'homme au viol.



DIRE NON N'EST JAMAIS VIOL ET DOMINATION SEXUELLE ORDINAIRES ANODIN DANS LES RELATIONS HÉTÉROSEXUELLES

Cela n'excuse rien. Cela n'a jamais rien excusé et n'excusera jamais rien. Il y a une part de liberté, il n'y a pas que de la fatalité dans ce destin social. Tous les hommes sont des violeurs potentiels, ils sont éduqués à ça. Mais tous les hommes ne violent pas. Par contre, je n'ai encore jamais rencontré d'homme qui n'ait jamais bénéficié, sur le plan sexuel, de ce schéma de domination, et jamais rencontré de femme qui ne se soit pas soumise, tout en la justifiant ou en la banalisant, à une situation de domination sexuelle.

Pour réussir à lutter contre son agresseur particulier, il lui faut se battre contre sa propre disposition à accepter ou légitimer l'injustice sexuelle de notre société. Se battre contre les fantômes de toutes ces situations de domination dont elle a souffert mais qu'elle a relativisées, banalisées. Comment les policiers, médecins, psychologues, journalistes, et moralistes en tous genres peuvent reprocher à celles qui, comme moi, restent figées, de ne pas réussir à mener ce combat ? Comment arrivent-elles à s'arranger avec leur conscience, en culpabilisant les victimes au lieu de se remettre en cause, au lieu de se mordre les doigts d'avoir été complices, d'avoir permis qu'une situation de cette violence ne se produise ? Qu'elle devienne et se maintienne comme norme ?

Pourtant, malgré toute vraisemblance, contre toute attente, certaines opposent une résistance. Des héroïnes parmi les rescapées. Pas de fatalité. Souvent, ce serait plutôt des femmes libres, indépendantes, féministes ? De celles qui ne se laissent pas trop marcher sur les pieds... elles sont visées, aussi. Plus qu'on ne le croit. On croit moins à leur témoignage. Comment une libertine, une pute, une allumeuse, une camionneuse, une directrice de communication peuvent-elles être aussi des victimes sociales ? La question relève à ce point de la mauvaise foi que c'est du foutage de gueule ! Il y a quand même des trucs, basiques, pas si durs, qu'il faudrait réussir à assumer en tant qu'adultes, merde, et à transmettre, à enseigner aux enfants ! Déjà, repérer, décrire toutes ces micro-situations qui instaurent une identité sexuelle dominée. Pouvoir dire non n'est jamais anodin. Le respect de nos corps, le fait que le corps d'une femme n'appartienne qu'à elle n'est pas négociable ! Il est plus que jamais urgent de hurler et de faire rentrer une bonne fois pour toutes dans la tête de tout le monde qu'une femme peut être nue dans le lit d'un mec, avoir couché avec lui quelques minutes plus tôt, ou être en train d'avoir des rapports sexuels avec lui et dire « NON », signifier qu'elle ne veut pas continuer, qu'elle ne veut plus

ou pas de sexe avec lui, maintenant, comme ça, ici... et c'est son droit le plus fondamental : sa volonté doit être respectée strictement. Il n'y a pas de circonstances atténuantes pour excuser un viol. Tout garçon qui a un vrai souci de ne pas se comporter en dominant, de respecter sa partenaire, ou simplement de ne pas lui faire de mal ne doit JAMAIS revenir à la charge, insister lorsqu'on lui a dit ou signifié un refus, une hésitation, un doute.

Dire non n'est jamais anodin. Si le premier non n'est pas entendu, le second est plus difficile à dire, le troisième encore davantage... certaines d'entre nous, dans des situations-limites, n'arrivons même pas à prononcer clairement ce premier « non ». Quelqu'un d'attentif et qui nous connaît un tout petit peu verra vite que quelque chose cloche, mais de fait, des hommes profitent allégrement de cette assignation au silence pour se donner bonne conscience ou présumer le consentement.

Il y a une quinzaine de jours, une amie a été violée par un demi-inconnu rencontré dans une ambiance festive. Peut-être avec un complice, elle ne sait plus trop, elle avait bu. Sa mère a été violée lorsqu'elle était jeune. Pendant plusieurs années, ma sœur a subi des attouchements sexuels, alors qu'elle était mineure. Ma meilleure amie et sa sœur en ont aussi subi quand elles avaient moins de 5 ans. La sœur de ma coloc a été violée par un inconnu dans la rue. Une copine d'une de ses copines a été violée plusieurs fois par son frère. Une copine m'a dit l'autre jour qu'elle ne savait pas trop comment définir le viol, mais qu'elle avait vécu des trucs limites. Une collègue s'est mise à pleurer lorsqu'on a raconté une histoire qui lui a rappelé son viol (en stop). Ma belle-sœur a été violée par son ex-petit ami. Ma tante de plus de 55 ans a réussi à éviter une tentative de viol cette année grâce à son chien qui l'a défendue... dès que l'on se met à parler de ce sujet « défendu », des filles, des femmes se rapprochent et racontent leur histoire. Vous connaissez à coup sûr, des femmes victimes de viol. Si vous avez un vagin et que vous avez eu des expériences hétérosexuelles, il est certain que vous avez vécu des situations de domination sexuelle. Oh, pas grand-chose, juste de ces petites anecdotes qu'on légitime, qu'on relativise et qu'on range soigneusement dans sa mémoire, en espérant qu'elles atteignent vite la case « oublié », ces trucs « anodins » qui pourtant remontent très vite lorsqu'on cherche à se souvenir de ce qu'on a vécu d'injuste dans notre sexualité, ces assignations à notre corps féminin à servir d'abord et avant tout, le mieux possible, à assouvir le désir masculin.

**« AFFLIGEANT DE BANALITÉ,
RIEN D'EXTRAORDINAIRE POUR
REPLIR LES COLONNES DE LA
PRESSE À SENSATION, MAIS UNE
VIOLENCE ORDINAIRE, LATENTE »**

Je considère que j'ai plutôt eu beaucoup de chance dans mes relations affectivo-sexuelles avec les hommes. Elles ont, de fait, été souvent liées à de belles histoires d'amour, qui m'ont beaucoup apporté. La plupart de mes relations avec des hommes ont contribué à me rendre plus confiante en moi, en mes qualités, potentiels, non seulement en ma capacité à séduire et à plaire, mais aussi en ma capacité à identifier et exiger ce dont j'ai besoin. J'ai rarement fini un rapport sexuel avant d'arriver à l'orgasme, j'ai appris à le rechercher et à le provoquer chez moi, à le faire durer, à le retenir un peu... je n'ai jamais testé une nouvelle pratique juste pour « faire plaisir » à un mec, mais j'ai développé une curiosité et une imagination qui m'ont permis de toucher à de nombreuses formes de plaisir, dans des relations avec peu de tabous. Presque une parfaite description de *success story*.

Pourtant.

Le dernier récit de viol que j'ai entendu a provoqué chez moi comme une illumination : j'ai vu, compris, perçu, non plus intellectuellement, de loin, mais dans ma chair, mon histoire, le continuum terrifiant qui existe entre l'agression sexuelle violente, par un inconnu, dans une ruelle sombre et les « anecdotes » de domination sexuelle que j'ai subies. J'ai repensé à chacun de mes partenaires, enfin surtout à chaque histoire d'amour que j'ai vécue. J'espérais me tromper. Mais je n'ai pas eu besoin de les passer au peigne fin : très vite, les souvenirs sont revenus, parfois vieux de plusieurs années, des petites choses que je croyais oubliées, que j'avais négligées... tous m'ont fait du mal, à un moment, en se comportant en dominants sur le plan sexuel. Affligeant de banalité, rien d'extraordinaire pour remplir les colonnes de la presse à sensation, mais une violence ordinaire, latente, celle qui fait que moi, jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas si je serais capable de réagir autrement à un viol que par la paralysie, le regard vide, l'attente passive, l'impression de sortir de mon corps mentalement pour ne pas être là, que ça ne soit pas en train de m'arriver... et l'envie de suicide, après. Ça vaut ptêt le coup d'en parler, de ces anecdotes pas si anodines :

17 ans, première fellation. On se cherche, découvre notre corps, celui de l'autre. Excitant aussi de lui faire de l'effet. Mais en fait, je trouve ça nul : ça pue, ça n'a pas bon goût (la dernière douche devait dater un peu) et puis d'un coup je me sens renvoyée à tous ces clichés à la con avec lesquels je suis pas d'accord mais qui quand même sont bien ancrés que ça fait un peu « pute » de « sucer ». J'arrête. Mon partenaire a la grandeur d'âme de ne pas insister pour que je poursuive. Mais il me fait clairement comprendre que « je vais pas le laisser en chien ». Puisque le voilà excité, puisque j'ai voulu avoir une relation sexuelle avec lui, là, maintenant, ben c'est comme s'il en allait de ma responsabilité de m'assurer que Mōssieu

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE



prenne son pied, et concrètement (et vu notre connaissance du plaisir à l'époque ça se résume plutôt à ça) qu'il aille jusqu'à éjaculation. Et ben oui, j'ai 17 ans, je suis assez conne pour me laisser à moitié culpabiliser et à moitié attendrir et je me retrouve à le branler. Et mon plaisir là-dedans ? Et il était pas foutu de le faire lui-même ? Et il en avait vraiment besoin ? Et il aurait pas mieux fait d'essayer de capter ce qui m'avait « bloquée », « déplu » et de discuter plutôt que de continuer à baiser ?

Premier grand grand amour. On est déjà ensemble depuis un an et demi à deux ans. Sexualité débridée, confiance, recherche du plaisir mutuel. Jamais autant eu d'orgasmes synchronisés avec personne d'autre qu'avec lui. On connaît très bien le corps de l'autre. Trop. On aime faire l'amour, c'est souvent le premier truc qu'on fait en se retrouvant, pas systématiquement non plus, mais souvent. Ça devient une évidence dangereuse. Un jour, on a envie, se le fait savoir, on est chez son père, en pleine journée. Difficile. Interdit, encore plus excitant. J'en joue. Et puis, comme c'est vraiment pas possible, on fait autre chose. Mon désir se calme. Son père part faire une course. Il me saute dessus. Surprise, un peu, et puis flattée, et puis je m'attends à ce qu'on fasse l'amour avec la même attention à

l'autre que d'habitude, et que j'y trouve mon plaisir... mais je comprends vite, avant d'avoir eu le temps de dire « ouf », qu'il m'a juste « prise » vite fait bien fait. Il est dans son monde, il va à 100 à l'heure, ne me voit plus. Heureusement, c'est rapide, à peine le temps de comprendre ce qui m'arrive que c'est fini. Là, il relève la tête, voit que moi, ça va pas. Je ne parle pas avant quelques heures, puis j'arrive à vraiment lui exprimer mon ressenti. À lui dire que je me suis dit que ça ne devait pas être si dur de se prostituer... avec tout ce que cela implique de terrible comme constat quand on est en train d'avoir un rapport sexuel avec « quelqu'un qu'on aime ».

Amsterdam, en hiver. Week-end en amoureux (avec un autre amoureux !) et tout ce que ça peut comporter de kitsch. On n'a pas de sous alors on est dans une auberge de jeunesse un peu miteuse et on partage la chambre avec un couple de punks fort sympathiques. Notre couple bat de l'aile à plein de niveaux. Je tente de me rapprocher au moins par la tendresse, un matin. Il est tout excité mais gêné car on n'est pas seuls. Il a du mal à distinguer tendresse et sexualité. Je crois que ça finit par m'exciter un peu, cette situation, et je lui propose d'aller prendre une douche avec moi, ne sachant pas trop au juste ce dont j'avais envie encore, mais sachant très bien que

c'était possible avec lui de flirter entre les frontières et de prendre une douche ensemble sans même se toucher si on ne le souhaitait pas. Il est à moitié réveillé, il traîne, je file, il arrive trop tard, y a plein de monde dans les douches et j'ai fini. Tant pis. Une demi-heure plus tard, nos voisins de chambre s'en vont. Il me relance. Je joue le jeu sans en avoir vraiment envie, pour lui faire plaisir, parce que je me sens un peu responsable, quand même, d'avoir éveillé un désir en lui, parce que le mythe de la réconciliation « sur l'oreiller », que ça résout tout, etc. Je me retrouve en mode missionnaire bête et méchant à le sentir en moi sans rien sentir du tout et je trouve ça vraiment nul, et je sais très bien que j'ai tort d'avoir fait semblant d'avoir envie, et il voit bien que je ne prends pas beaucoup de plaisir (au moins que je le montre moins que d'habitude) et il me demande « Ça va ? » et là – ERREUR – je dis « Ouais » juste pour ne pas avoir à me justifier et expliquer le pourquoi du comment de mon comportement ostensiblement contradictoire. Pfff, faire l'amour par cohérence, par politesse ! Évidemment, ça n'a rien arrangé entre nous. Et brisé quelque chose en moi. Je me suis jurée de ne plus jamais faire ça.

Pourtant, deux ans plus tard, je me suis retrouvée dans le même schéma, avec un autre garçon, et je m'en suis tellement voulue de mon impuissance, de mon réflexe débile de silence et d'abnégation, j'ai eu peur de moi-même, de ma prédisposition à la soumission. La seule, la légère différence, à deux ans d'intervalle, et beaucoup de brochures féministes : j'ai arrêté. J'ai dit stop. Tard, mais je l'ai dit. Et ça a été entendu. Et je me suis fait violence mais cette fois j'ai cherché à expliquer. Pas pour me justifier. Parce que j'avais besoin de le dire et d'entendre que c'était cohérent. Pour qu'il sache le mal qu'il peut faire, aussi bêtement que ça, juste en n'étant pas attentif, en ne percevant pas un mal-être que je n'arrive pas toujours à formuler, sur le coup. Et parce que je pensais que notre relation en valait la peine.

Je ne sais pas trop à quel point il me plaît. Je n'ai pas complètement envie d'esquiver ses bisous. Je sais que je ne veux pas être « avec lui ». Il est tard, on discute, s'attarde, je lui propose de rester dormir. Il n'y a qu'un lit simple. Petit câlin, l'excitation monte, c'est très agréable, mais j'ai décidé dans ma tête que



j'ai pas envie, pas besoin de compliquer ma situation affectivo-sexuelle du moment en couchant avec lui. Je le calme gentiment en disant un truc genre « *C'est un peu rapide, je préfère dormir* ». Ok, on s'endort. Quelques heures plus tard, il revient à la charge. Doucement, subtilement. Je le laisse comprendre que ça me plaît, et je n'ai plus la même sagesse pour tenir mes bonnes résolutions. C'est trop bien, pour une première fois avec quelqu'un, et je le connais à peine. Je lui en veux, quand même, il me fait peur d'avoir insisté comme ça. Si je n'avais vraiment pas voulu, il aurait tenté une 3^{ème} puis une 4^{ème} fois ? Comment un gars responsable aujourd'hui dans notre société peut se permettre d'insister auprès d'une fille ? N'est-il pas évident que ça crée des risques de consentement confus, ou dérobé, pressé, chamboulé ? Pour rester sur des adjectifs très *softs*...

Il me réveille en me caressant. Ça dérape très vite vers ma chatte, mes seins... je suis très fatiguée et à peine réveillée. J'ai envie de dormir. Je suis dans son lit. Toutes mes affaires dans sa chambre. Temporaire. On n'est même pas ensemble, même si oui, on a une forme de relation « officieuse ». C'est la première fois que je fais un truc pareil, de tout déménager chez un gars. J'ai osé parce que je le considère d'abord comme mon meilleur ami, une très grande confiance. Je me retourne, je repousse ses mains, il revient, il insiste. Plusieurs fois. Je ne sais plus si je finis par pleurer ou par me mettre en colère. Il arrête. Se mure dans le silence. On n'en reparlera que 24h après. C'était il y a plus d'un an et il m'a dit récemment qu'il s'en voulait encore. Je crois que notre discussion et puis tout un tas d'autres choses qu'il a vécues depuis le font cogiter... ça fait du bien !

Il était fleur bleue. Il m'a même dit qu'il était amoureux. Il avait tenté plusieurs fois. Je lui avais écrit par texto que je serais p'têt bien capable de craquer un soir trop arrosé mais qu'en vrai ce n'était pas ce que je voulais. Ben il a créé l'occasion de cette soirée alcoolisée, m'a travaillée au corps, pendant trente minutes, dans un coin, à me blablater, me voler qui un bisou dans le cou, qui un bisou sur la joue... c'était un gars chouette, j'aurais voulu qu'il soit mon ami, mais ça ne lui a pas suffi. J'ai craqué. On a fini dans mon lit et il n'a pas voulu coucher avec moi ce soir-là (remords soudain du procédé alcoolisé ?), en me réveillant je me suis sentie très très mal à son contact et je l'ai limite viré à coups de balai (pour aller avec l'imaginaire ménagère-sorcière). Plus tard, on a fini par avoir une courte liaison, je passais des bons moments avec lui, en particulier de

**« MAIS IL N'ENTEND PAS LA
PERSONNE QUI EST EN FACE
DE LUI ET PRÉFÈRE PRENDRE
EN COMPTE SEULEMENT LES
GRANDES GÉNÉRALITÉS
CONCEPTUELLES QU'IL A
RETENUES D'UNE MAUVAISE
LECTURE DE DISCOURS
FÉMINISTES »**

beaux ébats sexuels. J'ai mis fin à la relation de façon unilatérale et brutale, pour en privilégier une autre. On ne s'était rien promis. Ça a mis du temps mais il m'a « pardonnée ». Je suis venue lui rendre visite plus d'un an après (il avait déménagé dans une autre ville), la chambre était toute petite, on a dormi dans le même lit. Content de le retrouver « ami ». J'ai même l'initiative de le prendre dans mes bras et de dire bonne nuit avec un bisou sur la joue. Je n'ai pas fermé l'œil. Il n'a pas arrêté de chercher à m'attirer vers lui, me caresser, m'exciter... j'ai dû dire non mille fois, je l'ai fait, mais je n'ai pas su montrer la colère équivalente au malaise qu'il y avait en moi. J'avais peur. Il disait « *Tu sais, ça fait longtemps que j'ai pas eu une nana dans mon lit* ». Je n'étais pas moi, j'étais « une nana » et une nana dans son lit, c'est fait pour assouvir ses désirs sexuels. Il m'a dégoûtée. La colère et la résistance plus forte que j'aurais pu opposer ce jour-là, elles ont été anesthésiées par ma volonté de lui expliquer au début, de lui dire pourquoi c'était horrible cette phrase, de me justifier de pourquoi je ne voulais pas coucher avec lui... de quel droit ?!

Plus délicat. Un féministe. On m'avait prévenue que certains hommes deviennent « féministes » pour baiser avec des féministes. Jolie rencontre. Ami d'amis, confiance. Moments forts, tendresse, attention, affection. Sentiments mêlés. Mais moi je n'aurais pas fait le pas de l'embrasser. Peur que ça complique tout. Alors de là à imaginer coucher ensemble ! Il m'a embrassée, et ça a effectivement tout compliqué. Connaissant mon système de références, de valeurs, il avait un avantage dans la persuasion, la manipulation. Je ne dis pas que c'était prémédité. Je ne sais pas. Mais il a su s'en servir pour se déresponsabiliser. On a beaucoup « parlé », il ne m'a pas beaucoup entendue, et, en tout cas, on a fini par faire ce qu'il voulait. J'ai émis un doute, exprimé une hésitation claire. Ça aurait dû suffire à le calmer, s'il avait vraiment été féministe. En même temps, il me plaisait, en tant que personne. Et comme on était dans un même truc de libertinage tous les deux, pourquoi pas se rapprocher ainsi ? N'empêche, sa façon de s'y prendre ne me donnait pas vraiment envie. Hésité un peu, et puis, quitte

à savoir qu'on avait déjà franchi le cap de ne plus pouvoir être une belle relation amicale tranquille, puisque la relation naissante était déjà consumée, autant chercher mon plaisir dans cette situation. Autant aller à la jouissance physique, au moins. Demain, il serait grand temps de penser à autre chose. Je cesse d'hésiter, deviens plus entreprenante, propose une position de pénétration vaginale avec laquelle je trouve facilement du plaisir, une position où c'est plutôt moi qui contrôle. Mais là, pas le temps, il éjacule très vite. Alors, sans vraiment se préoccuper de savoir où j'en suis moi, il me fait patiemment un cours de féminisme en m'expliquant que ouais, bof, c'est pas parce qu'il a éjaculé qu'il a eu un orgasme et qu'il est sûr que pour moi aussi c'était nul, et que y a pas que la pénétration et que même lui il trouve qu'il vaut mieux éviter ça comme pratique sexuelle, qu'en fait on trouve seulement du plaisir dans d'autres trucs, que c'est le meilleur « *sexo seguro* »... blablabla. J'explique que, pour moi, contrairement au vocabulaire débile de « préliminaires », l'ensemble des pratiques sexuelles autres que la pénétration vaginale (même me masturber) sont des trucs plus intimes, que je ne me sens pas toujours de partager direct à la première relation... mais il n'entend pas la personne qui est en face de lui et préfère prendre en compte seulement les grandes généralités conceptuelles qu'il a retenues d'une mauvaise lecture de discours féministes. Et sans que j'aie eu le temps de dire *ouf*, il s'occupe de mon cas, je pense bien décidé à ouvrir mes prunelles naïves sur le monde enchanté des autres formes de plaisirs sexuels... (il se prend pour qui ?) Ça me fait quand même doucement rire à l'intérieur quand je le vois dérouter par le fait que je lui demande de chatouiller aussi mon anus. Il m'a « à la longue » : pour le coup je finis par jouir et ça fait un bon moment que je ne me préoccupe plus du tout de son plaisir à lui, je suis ailleurs... et plutôt contente de constater qu'il a trouvé moyen de se branler en même temps et qu'il atteint ainsi l'orgasme. Une histoire qui « finit bien ». Mais c'est quand même fou que ce type ait réussi à me faire culpabiliser d'aimer ce que j'aimais et d'avoir envie de certains trucs dans un cadre précis, d'autres dans un autre. Car c'est limite s'il ne m'a pas dit que j'étais pas une « vraie féministe si j'étais capable de kiffer une pénétration vaginale ». Mais j'emmerde profondément toutes les personnes qui croient pouvoir me donner des leçons au nom de la religion, de la « nature » féminine ou d'un idéal. Il a rien compris ce type, le féminisme que je défends c'est une plus grande liberté de choix. On ne lutte pas contre le conformisme et le conservatisme en adoptant systématiquement

**« CES ANECDOTES SONT
AUTANT DE BATAILLES PERDUES.
LES IDENTIFIER, C'EST ALLUMER
LA RAGE, ME DONNER LA FOI
DE NE PLUS ACCEPTER DE
SITUATIONS DE DOMINATION,
MÊME « INSIGNIFIANTES »
OU « BANALES » ! »**

quement des comportements anticonformistes par principe, ou alors le seul but c'est de choquer et de se rendre malheureux-se ! On déborde des cases, on brouille les frontières, on peut être féministe et féminine et/ou féministe et maman et/ou féministe et lesbienne et/ou féministe et masochiste et/ou féministe et bi et/ou féministe et pute... et si ça dérange ce qui est bien rangé de façon rassurante dans les têtes, comme les « *recettes pour baiser comme il faut quand on est féministe* » et ben tant mieux !

Le plus évident. Aurait pu dégénérer. Un gars beau, rigolo, pas très fut-fut. Je suis loin de mon mec, à l'époque relation exclusive. Envie de tendresse. Soirée dans un chalet en montagne, avec un groupe de potes. On danse. Zouk. Ce que ça fait effet ! J'avoue que c'est délicieux de le sentir bander contre moi... mais je n'ai pas envie de plus (ben ouais, c'est fou, hein, mais le respect du consentement, c'est aussi de respecter ce que veut la personne même si on pense que c'est débile, en l'occurrence même si je frustre mes désirs sur ce coup-là, c'est mon choix, et il est on ne peut plus clair). La musique s'arrête. On dort tous dans une grande pièce. Moi loin de lui. Mais dans la nuit, il tente de se rapprocher pour m'embrasser. Je l'envoie chier. Quelques semaines plus tard, rebelote, chalet et compagnie. Sauf que c'est un traquenard. Comme de par hasard, on se retrouve tous les deux seuls. Je refuse de danser, je ne veux surtout pas être ambiguë, lui donner de faux espoirs. On passe une bonne soirée, on va voir le luthier dans le village. Au moment de dormir, un seul lit, double, dans la seule pièce chauffée. Et lui qui commence à devenir très insistant. Je le rembarre plusieurs fois, et puis, je me dis un truc horrible : « *Donne-lui ce qu'il veut après tu seras tranquille* ». Je le laisse m'embrasser. Il me caresse les seins... je ne sais pas pourquoi ni comment mais la vue de son pénis en train de se tendre au travers de son caleçon m'a alertée, faite réagir, j'arrête illico et je dis clairement que je ne veux pas, un point c'est tout. Je retourne dans mon coin au bout du lit. J'espère vraiment que cette fois, ça va suffire. Je l'imagine devenir plus contraignant. Et je ne vois pas comment m'échapper en courant dans le mètre cinquante de neige vers la petite route de montagne, en pleine nuit. Il n'insiste plus. Moi j'ai failli abdiquer. Ça se joue tellement à rien ! Le pire ? Le lendemain, comme si de rien était, presque comme si on était ensemble, trop mignon, petit-dej au lit et tout. Plus un sentiment d'insouciance totale et de refuser de voir la violence qu'il m'a faite et qui fait que je suis en colère contre lui. Quelques semaines plus tard, je lui ai dit que je n'avais jamais autant eu l'impression d'être un bout de viande. Il m'a regardé avec de grands yeux. Il n'a juste rien compris. Moi, j'ai eu peur.

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE

Je relis ces bouts de vie balancés sur une page blanche d'une traite, une nuit. Drôle de sensation d'exhibitionnisme. En même temps, je n'y trouve rien de si « trash ». Envie d'enlever des détails trop « persos ». Est-ce que je dois laisser les *happy ends* ou juste focaliser sur les situations de domination même ? Ben je laisse les *happy ends*. Parce que c'est ça, la vraie vie. Parce que, comme dit ma pote, ben c'est plus facile de jouer le jeu de cette foutue norme d'obéissance et de soumission. De recevoir cadeaux plutôt que coups, choisir de toujours dire oui, rester « ouverte » plutôt que de choisir, et donc de dire non, parfois, pour de vrai, et être sanctionnée pour cette infraction à la norme. Plus facile, tant que l'on s'illusionne. Ces anecdotes sont autant de batailles perdues. Les *happy ends* ont un goût amer de ce qu'elles m'auront coûté en respect de moi-même. En les écrivant je voudrais pouvoir les rejouer, réagir différemment. Les identifier, c'est allumer la rage, me donner la foi de ne plus accepter de situations de domination, même « insignifiantes » ou « banales » ! Il ne s'agit pas de voir le mal partout, de se rendre malheureuse avec ça

et de « persécuter » nos « pauvres » partenaires... il s'agit de voir tous les niveaux où un progrès est possible (et complètement nécessaire !), de déconstruire la norme du viol, de refuser de tolérer l'intolérable. Courage, les filles ! On n'est pas des dominées, des victimes éternelles, seulement potentielles ! Oui, même les plus proches, surtout les plus proches, peuvent nous faire du mal. Ce n'est pas inscrit dans leurs gènes, mais dans la série des situations de domination qui s'installent en silence entre eux et nous, entre toi et lui. Faisons attention aux détails, à ces phrases qui tuent, à ces attitudes blessantes, à toutes ces mini-dominations qui nous conditionnent. C'est une façon d'apprendre à dire non, à poser des limites. Les souvenirs que j'ai décrits touchent à mes propres limites. Elles peuvent être différentes d'une fille à l'autre. Dans tous les cas, elles méritent toujours d'être posées !

...



carnet de bord d'un cowboy parasexuelle

je suis bizarre. sans identité identique, quelque chose entre jeune fille, poisson, footballeur et vieille lesbienne. un pas en avant, un pas de côté, deux en arrière. difficile de classer ce corps et ses désirs.

pour commencer, j'ai regardé beaucoup de pornos entre mes 9 et 13 ans, avec ma voisine, à peine plus âgée que moi. des mauvais pornos qui passent à la télé la nuit, avec des femmes aux gros seins et grands cheveux blonds. des types qui plantent leur queue au premier mouvement. des fois, ça nous excitait, des fois ça nous effrayait.

mais plus que tout, c'était l'odeur du teatree qui me chauffait. mon amie l'appliquait avec un coton-tige sur son visage avant de se coucher à côté de moi dans notre lit une place. ensemble, on finissait par réchauffer la lourde couette en plumes qui nous surplombait comme une montagne de chantilly tenant à distance le monde autour.

accessoirement, j'ai passé les années à ballader un corps svelte censé participer à un jeu de séduction qui l'excitait peu. pourtant, j'étais de bonne volonté à la base, je m'appliquais à apprendre mon rôle. la tête commandait 'faut y aller' et mon corps criait 'non, c'est nul'. souvent, c'est la tête qui a gagné et des fois, le corps a pris sa revanche, entrant en grève, partant on ne sait où, dans un exil lointain. juste pour revenir encore un peu plus bizarre qu'avant. il me joue des tours. à prendre son pied dans une position banale avec un type pas très net. à refuser tout intérêt aux personnes bien intentionnées.

un jour, je suis allée à paris et j'ai couché avec un type, long et mince dans son tout petit appartement, les fenêtres ouvertes. c'était ni bon ni mauvais mais le top c'était de sortir de son appartement après et de sentir vibrer la ville, de marcher dans les rues pendant des heures. de sentir la ville me traverser.

sensation similaire encore plus forte pendant une manifestation sauvage qui avait quelque chose d'une jouissance collective. je rencontre des yeux de renard à travers la fumée et des éclats de verre. nous courions les rues et les rues couraient dans nous. après, sexe de renard sur un tapis.

disons que je n'ai pas un rapport spécialement offensif à la séduction. je rougis quand on me fait des compliments et souvent, je préfère lire un bon bouquin que de partir en quête de désirs charnels. mais des fois, je déniche des plaisirs qui conviennent à l'éternelle jeune fille, au poisson, au footballeur ou à la vieille lesbienne en moi. des fois par hasard, par des recherches, par des élans soudains et décisifs.

un jour, une peintre m'a peint torse nu, musclé, en short, assise sur un ballon de foot et a vendu le tableau pour 5000 dollars à mon père qui pense qu'il s'agit d'un portrait de ribéry.

force fétiche, masculinité marchandée, yeah ! ce jour, un silence impénétrable s'est installé dans ma tête et à la première occasion, je me suis glissée derrière un marin qui passait par là, l'ai invité à s'allonger sans bouger ou me toucher. il a fini par rester et des fois, je le baise par derrière, sans ou avec mon pénis rose pale.

rare et belle conquête. ma vie, sans être riche de tels exploits, s'avère finalement assez dense au niveau érotique. étrange voyage entre masochisme et sadisme, non-mouvement et interpassivité, des coups rapides et des blessures lentes.

épuisées de notre dur labeur intellectuel, l'amie furtive et moi nous couchons le soir, sans vouloir exclure qui que ce soit. elle est grande et forte avec la peau la plus douce au monde et cette nuit, mon nez qui peut se reposer contre sa joue.

et le matin, quelque fois, la taxidriver m'invite dans son lit. nous restons allongées, silencieuses, l'une à côté de l'autre en regardant la montagne enneigée, proche mais inatteignable.



INCOGNITO

EXPÉRIENCES QUI DÉFIENT L'IDENTIFICATION

Nux-Vomica / Mutines séditions, petite collection italienne n°3 - décembre 2011

Expériences de la clandestinité, de la vie sans papiers, dans l'ombre, sous un nom faux, en cachette ou dans l'illégalité. Ces choix de vie sont souvent pris à l'improviste, dans la précipitation et l'isolement.

Comment les contraintes habituelles de la vie en société s'exercent-elles sur celles et ceux qui se sont fait la malle ? Deviennent parfois encore plus présentes ? Comme le fait de vivre dans un corps marqué féminin ou masculin, d'avoir de la facilité à nouer des liens ou d'être timide, d'avoir une apparence passe-partout et valide ou non, d'avoir une personne moins autonome à charge ou non...

Ces dix récits nous confrontent à des degrés très différents de clandestinité et ouvrent nos imaginaires sur des situations de vies variées. Mais ils rendent aussi palpable qu'il ne s'agit pas uniquement de parcours aventureux et solitaires : il y a là une question centrale et collective pour toutes les personnes cherchant à se rendre insaisissables.

« C'était en somme une éventualité que j'avais envisagée, un moment possible de mon parcours personnel. Je n'ai donc pas été étonnée lorsque ce moment s'est concrétisé, qu'il est devenu urgent, réel. Mais c'est clair que j'étais perdue, et pas qu'un peu : d'un côté parce que le réel est toujours différent de l'imaginaire, et de l'autre parce que j'ai dû affronter ce moment dans une situation que je n'avais jamais prévue. Je devais m'y engager non pas toute seule ou avec un compagnon, mais avec mon enfant. Il était né depuis quelques mois à peine, et j'étais encore en plein « sous le choc de la maternité » au moment où j'ai compris qu'il valait mieux ne plus me faire empoisonner la vie par les « mercenaires » de la loi. [...]

Il était nécessaire que je puisse emporter, partout où nous allions, ces petites choses qui me faisaient sentir un petit peu « chez moi » : ce livre particulier, des cassettes de musique, cet objet qui maintenait le lien avec ma vie d'avant. Mis à part ça, on réussissait à passer inaperçus un peu partout : je me présentais aux yeux des gens comme la mère qui amène son gosse dans des lieux sains et reposants. C'était l'été, et certains endroits auraient fait du bien à la santé de n'importe qui ! C'était la partie que je gérais bien, même si je devais garder la plus grande vigilance sur ce que je racontais sur nous, sans me contredire, en restant cohérente avec le rôle, et en faisant vraiment gaffe, même aux détails les plus infimes et insignifiants. Il ne faut jamais oublier que les

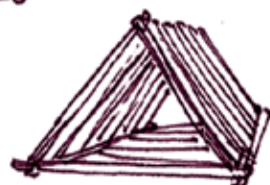
gens sont en général curieux (sans parler des proprios), et plutôt intrigués par le nouvel habitant de leur communauté, et qu'on ne peut pas toujours rester évasif face aux questions posées (souvent en surnombre), parce que avec le temps cela peut paraître bizarre. Il faut aussi faire attention au fait que des questions du style « où habites-tu ? », « à quelle université es-tu ? », « où travailles-tu ? », ou encore des invitations à dîner pas toujours souhaitées, peuvent être agaçantes dans une situation « normale » et l'on peut alors sans trop de problèmes se permettre des réponses antipathiques ou peu réceptives. En cavale ce n'est pas le cas, il faut tout inventer. Laisser les autres s'approcher trop de soi peut être aussi dangereux que le fait d'être trop distant. En somme, il s'agit d'un jeu délicat où, répétons-le, une chose incontournable a été de maintenir la même version pour tous, sans pour autant trop m'éloigner sur le fond de ce que j'étais (et je suis). Je veux dire qu'à la longue (je suis partie six années au total), il est impossible de ne pas être autre chose que soi-même sur toute la ligne. Par exemple, passe encore le fait d'être une mère qui soigne la santé de son petit, mais je n'aurais pas pu donner l'image que cela constituait l'unique et ultime aspiration de ma vie : mère et rien d'autre ! Mes idées, mes réflexions, mon ressenti ne pouvaient pas être entièrement réprimés, et ils remontaient souvent à la surface, même si c'était de façon plus légère, moins expressive. C'est un des autres aspects qui me pesait le plus au début, difficile à gérer parce que je ne m'étais pas encore faite à ma condition de mère, qui porte déjà mille et une contradictions pas faciles à résoudre. Les craintes, les angoisses et les peurs me tenaillaient parfois, et je me demandais si je tiendrais longtemps. »

« Je suis là, entière, existante. J'existe. Je passe. Je deviens. Je vais pour le moment sans peur, vers mon anéantissement, avec la joie bien puissante de devoir seule répondre de ma vie devant ceux que j'aime, morts, vivants, à naître, tout au long de l'histoire humaine. Je vis pour rien. J'aime pour rien comme cet amandier d'une Arche que je connais, quand il jonche de pétales le sol. Plaisir grave de n'avoir d'autre sens que celui que donne l'instant. Je veux bien vivre « l'absence vide » et m'approcher ainsi délicatement de ma mort ; la connaître (l'absence), la reconnaître (la mort) ; et rien n'est résolu puisqu'il est libre à chacun d'entendre autrement mon acte de non-foi. »

LES CONTEMPLATIVES

DES FEMMES ENTRE ELLES

de Catherine Baker - Paris - Stock, collection « Voix de femmes » - 1979



« UNE SEULE SOLUTION... AUTRE CHOSE »

« *Le féminisme est une théorie extrémiste qui consiste à considérer les femmes comme des êtres humains* ». Raconter le mouvement féministe tentaculaire depuis les années 70, à travers ses prises de parole et ses prises de rue, à travers ses manifs... un incroyable travail d'archivage et de mémoire de lutte ! En feuilletant ce livre, on reste scotchée par deux choses surtout : l'inventivité collective qui trouve pour toutes sortes de situations complexes

la phrase qu'il faut et puis la multiplication des terrains de lutte qu'une analyse féministe implique. Ou plutôt, on est frappée par un fait oublié par certain.es et pourtant assez simple : le féminisme, ce n'est pas l'égalité hommes-femmes ou la parité. Féminisme veut dire renversement de tous les rapports de domination et d'oppression. Quelques perles, moments de lutte, de scissions ou d'alliances mémorables :

« *Pas de révolution sans luttes des femmes, pas de luttes de femmes sans révolution* » - novembre 1971

« *La famille ne sera plus jamais notre horizon et notre tombe* » - 28 mai 1972

« *Je ne veux pas être libérée par le travail* » - 8 mars 1975

Le 1er mai 1976, pour la première fois, un cortège féministe défile dans la manifestation syndicale traditionnelle :

« *Quand une femme dit non, ce n'est pas oui, c'est non* »
« *Viol de gauche, viol de droite, même combat* »

« *Notre plaisir est révolutionnaire* » - 26 juin 1976

« *Ce n'est pas la bite qui nous dérange, c'est le mec qu'il y a autour* » - mars 1977

« *LA MÉNOPAUSE À 18 ANS !* » - mars 1977

Le 8 mars 1980 a lieu la « manifestation contre toutes les discriminations » :

« *Sexisme et racisme sont les deux couilles du pouvoir* »
« *Stoleru c'est fichu. Les négresses sont dans la rue* »

Au printemps 1996, des féministes sans papiers appellent les féministes du Mouvement des Femmes à les soutenir :

« *Étouffées dans les avions, violées en rétention, sans papiers expulsées, sans papiers assassinés* »

Le 8 mars 1997, rassemblement de solidarité avec les femmes algériennes et contre la Loi Debré sur l'immigration :

« *À Paris comme à Alger, l'intégrisme y'en a assez* »

« *Sale arabe, sale pute, sale pédé, même combat !* » - mars 2004

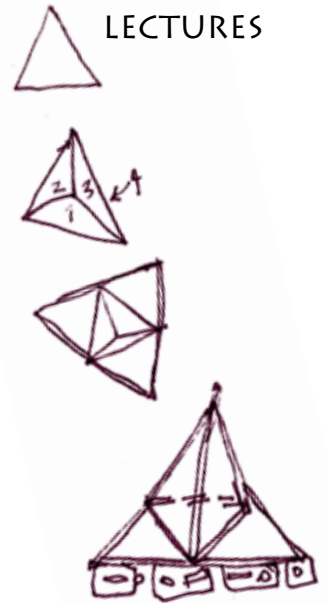
« *Ni coq gaulois – ni poule pondeuse. Non à l'ordre moral* » - janvier 2005

« *Ni patronnes ni matonnes !* » - manif de nuit, novembre 2010

Pour en lire plus et regarder les photos qui tabassent :

40 ANS DE SLOGANS FÉMINISTES 1970-2010

de Corinne App, Anne-Marie Faure-Fraisse, Béatrice Fraenkel & Lydie Rauzier - éditions iXe - 2011



- 10 juin 1974 -

« *FEMMES ET CHIENS
MÊME COMBAT : NE
PLUS ÊTRE SIFFLÉES
DANS LA RUE* »

« *A QUAND LA
TRIPLE JOURNÉE ?
JE M'ENNUIE* »

« *TRANSFORMONS
NOTRE PEUR EN RAGE,
NOTRE RAGE EN FORCE,
NOTRE FORCE EN LUTTE!* »
- manif de nuit novembre 2010 -

« *LES FRONTIÈRES
ON S'EN FOUT, CHEZ
NOUS C'EST PARTOUT* »
- fiertés gaies et lesbiennes, juin 1997 -



DSK/POLANSKI - ÉMANCIPATION : 2-0 CHRONIQUE CYNIQUE ATEMPORELLE

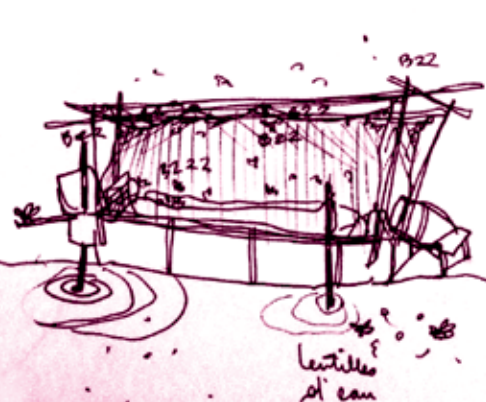


Tiens, c'est drôle, où est donc restée cachée l'Affaire de l'été 2012 ? On commençait à s'habituer à ces débordements médiatiques suintants ; à l'étalage dégueulasse des hauts cris de la classe dominante qui s'offusque de voir un des siens traîné dans la boue... Se prendre de face les réalités de cette société où prédomine la culture du viol. Ou comment on réalise une fois de plus que ce sujet ne peut être discuté en public, que l'idée même de viol, comme agression sexuelle, est impensable. Et s'activent automatiquement les systèmes de défense mettant en jeu l'arsenal des oppressions croisées.

Voici une note sur l'ouvrage qui décortique la réalité médiatique de l'affaire Diallo-DSK, suivi du coup de gueule bien senti de « *filles de rien [...] accusées de détruire des vies de famille quand [elles mettent] en cause un homme insoupçonnable.* »

UN TROUSSAGE DE DOMESTIQUE

ouvrage collectif coordonné par Christine Delphy - Syllepse - 2011



au
matin
il y avait
+ de
dedans
que
dehors
(?)

Le livre publié en juillet 2011 se propose d'analyser les mécanismes en présence autour de l'affaire « Diallo-DSK ». Ce qui veut dire qu'il n'est pas question pour les auteur.es de discuter des faits ou de rechercher LA vérité, mais plutôt de mettre en évidence les réactions et prises de position autour de cette affaire. L'utiliser comme un révélateur des trois solidarités qui se mettent en place : solidarité de genre, hommes contre femmes, solidarité de classe, riches contre pauvres, et solidarité de « race », Blanc.hes contre Racisé.es. Toutes les contributions s'attachent à détailler ces analyses, ce qui peut avoir un petit côté répétitif, mais qui permet justement de se forger de solides armes argumentaires au fil des textes.

An matin lep d'oiseaux



spatule



Extrait choisi (texte de Rokhaya Diallo, p. 45)

« Revenons-en à DSK. Sitôt l'affaire rendue publique, Bernard Henri-Lévy, pourtant si prompt à défendre la veuve et l'orphelin à travers le monde, déclarait : « J'en veux au juge américain, qui en le livrant à la foule des chasseurs d'images, a fait semblant de penser qu'il était un justiciable comme les autres », pendant que la journaliste Sylvie Pierre-Brossolette s'interrogeait dans les colonnes du Point : « Quelle image donnons-nous au monde quand les télévisions de la planète montrent un prestigieux Français pénétrer dans le tribunal de New-York, piteux, mal rasé et toujours menotté, pas mieux traité que les malfrats de couleur déferés avant et après lui devant le juge ? » Les choses sont claires : que des « bronzés » soient maltraités devant les tribunaux, c'est dans l'ordre des choses, mais qu'un des « nôtres » subisse un traitement si dégradant, c'est intolérable !

Intolérance qui va de pair avec l'incrédulité quant à la possible culpabilité de DSK : « Pas de ça chez nous, le sexisme, c'est les autres ! » Les vrais agresseurs sexuels, les méchants qui font trembler la ménagère de moins de 50 ans, ce sont ces « Arabes » et ces « Noirs », ceux qui peuplent les banlieues. Et la lecture des médias tend à alimenter la curieuse impression que les femmes « des quartiers » vivent dans un monde parallèle obéissant à des règles bien particulières et sont victimes du sexisme bien spécifique de « leurs » hommes, qui n'a bien évidemment aucun lien avec celui qui sévit dans le reste de la société. »

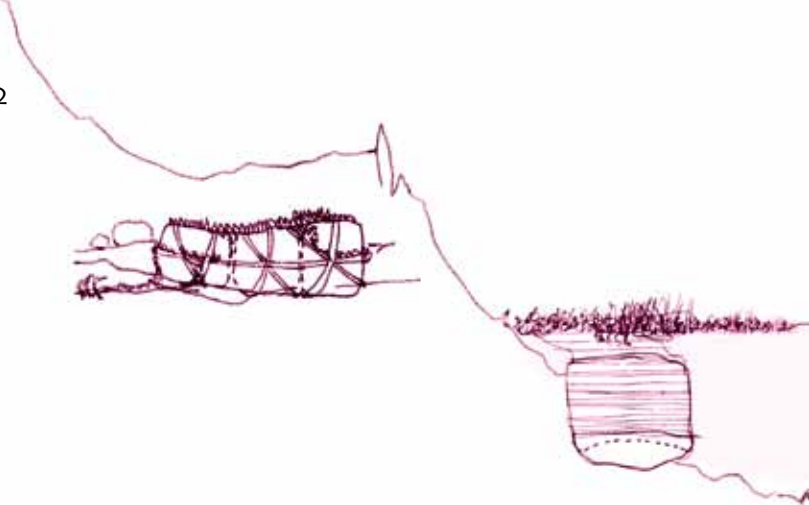
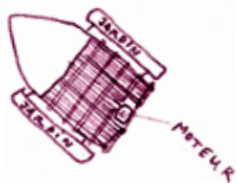
Y sont largement et efficacement décorées les supercheries suivantes :

- la confusion entre sexualité et viol, entre drague et non-consentement ;
- le déni du fait que les violences sexuelles sont présentes dans tous les milieux sociaux ;
- le fait de considérer que les membres de la classe dominante ne sont pas des justiciables « comme les autres » ;

- l'utilisation malhonnête des arguments féministes à des fins racistes et classistes (comme lors des débats précédant la loi d'interdiction du voile à l'école ou du niqab dans l'espace public) ;
- l'invocation unilatérale de la « présomption d'innocence » et du « respect de la vie privée » pour l'agresseur, afin de mieux étouffer la/les affaires et discréditer la plaignante.

JIMMY SPINAT





mardi 8 juin 2010

COMME UN SEUL HOMME

Certains refrains ne s'usent jamais et s'entonnent à plusieurs d'une voix forte et assurée, bras dessus-bras dessous, comme un seul homme.

Et depuis des mois, une chanson inaltérable répète encore et encore l'histoire d'un Tout (puissant), « *au-dessus de ça* », « *grand artiste* », un « *bienfaiteur de l'humanité* », assigné à résidence dans cette « *prison* » qu'est son chalet suisse de 1800 m². Face à Rien, quelques tristes gueuses à la recherche de leurs « *trente deniers* ».

Évidemment, tout ça n'a rien d'un conte, ce brouhaha incessant, ce bruit de fond, ce grésillement permanent renouvelé sans arrêt au gré des relais médiatiques. C'est une histoire « *idiote* », « *sans importance* », une accusation qui « *n'a pas de sens* », « *absurde* » et « *infâme* », à peine un « *délit* », cette affaire vieille de « *trente-trois ans* », « *ridicule* » !

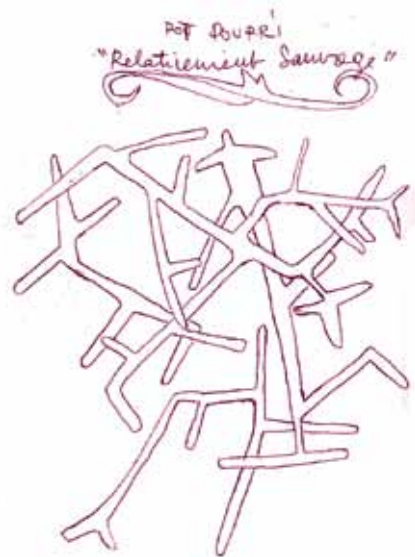
Avec d'un côté, ceux qui comme un seul homme s'insurgent, font signer des pétitions et se soulèvent, prennent la plume et l'audience à témoin : c'est intolérable, ça leur « *soulève le cœur* » qu'on puisse ainsi s'attaquer à un des leurs, déjà traqué, diminué, diffamé. De cocktail en interview, à la une de partout, comme un seul homme, la mine offusquée et le verbe vibrant, les voilà qui se font juges, parce que c'est ainsi, ils SAVENT : cette « *pure et simple opération de chantage* » est « *vraisemblablement* » un mensonge...

Alors nous l'écoutons attentivement, cette caste des hommes entre eux, bien serrés, bien rangés, avec l'aplomb de leur rang, cette auto-proclamée élite intellectuelle au verbe haut, abasourdie d'être mise en cause contre des pas grand-chose, bien dispensables. Une élite mâle qui s'arroge le droit du corps de quelques interchangeables et désobéissantes victimes qui ouvrent enfin la bouche.

Ceux pour qui elle était toujours habillée trop court, trop moult, trop transparent, pour qui elle le voulait bien, faisait déjà femme, était une pute, ce n'était pas le premier, et ça l'arrangeait bien, qu'il prenne les devants. Trop provocatrice, trop inconsciente, trop lolita, trop menteuse, trop folle – et si ce n'est pas elle, c'est donc sa mère qui l'a laissée aller au rendez-vous. Et qui dit non consent, bien entendu... et qui sont-elles, celles dont on parle, extirpées du silence où elles étaient rangées soigneusement après utilisation ? À cette question, comme un seul homme, il nous est répondu qu'il n'y a rien à voir, allez, les plaignantes ne sont : Rien.

Rien, à peine quelques tas de culs et de vagins anonymes et utilitaires devenus viande avariée de « *mère de famille* » pour l'une et « *prostituée peut-être* » « *en mal de publicité* » pour l'autre, petite chose oubliée, fille de rien, une petite voix sortie du passé et une photo trimbalée sur le net, l'histoire d'une nuit dégueulasse commentée à l'infini.

Nous, nous passons des nuits blanches à nous retourner dans les échos de leurs précisions sordides « *ce n'était pas un viol, c'était une relation illégale avec une mineure* ». À nous demander, nous aussi, ce qui se passe là, ce qui se déroule sous nos yeux pour qu'ils puissent affirmer, sans rougir, sans transpirer, que le viol d'une adolescente de 13 ans, droguée, sodomisée, ayant dit non à dix-sept reprises, ayant porté plainte le soir même puisse être défini en ces termes légers. Cette histoire nous la connaissons depuis longtemps, et tous ces propos, ces adjectifs, nous les avons déjà entendus ou nous les entendrons. Propos banals, courants et vulgaires. Consternants. Les mêmes mots pour les mêmes histoires, encore, toujours, encore.





Nous sommes toutes des filles de rien. Ou nous l'avons été.

Nous filles de rien ne savons plus avec combien d'hommes nous avons couché.

Nous avons dit non mais pas assez fort sans doute pour être entendues.

Nous n'avons réussi à mettre des mots sur cette nuit-là qu'un an, dix ans, vingt ans plus tard mais nous n'avons jamais oublié ce que nous n'avons pas encore dit.

Nous filles de rien avons été ou serons un jour traitées de « menteuse », de « mythomane », de « prostituée », par des tribunaux d'hommes.

Nous avons été ou serons accusées de « détruire des vies de famille » quand nous mettrons en cause un homme insoupçonnable.

Nous filles de rien avons été fouillées de mains médicales, de mots et de questions, expertisées interrogées tout ça pour en conclure que nous n'étions peut-être pas des « innocentes victimes ». (Il existe donc des victimes coupables...)

Nous ne sommes rien. Mais nous sommes beaucoup à l'être ou à l'avoir été. Certaines encore emmurées vivantes dans des silences polis.

Et nous les détectons ces droits de cuissage revenus à la mode, ces amal-

games défendant la révolution sexuelle, hurlant au retour du puritanisme, inventant commodément un « moralisme » « sectaire » et « haineux », faisant les gros yeux parce qu'une de ces innombrables, anonymes, utilitaires, sort de son « rang », oublie de se taire et parle de justice. Relents de féodalité drapée dans « l'honneur » des « citoyens » « de gauche », éclaireurs de la nation, artistes, intellectuels, tous d'accord, riant à gorge déployée à la bonne blague des « moi aussi Polanski m'a violé quand j'avais 16 ans » - en être, entre soi, cette connivence des puissants. À la suivante.

Nous la voyons cette frousse qu'on vienne, à eux aussi, leur demander des comptes, y regarder de plus près dans leur vie et au lit, y voir comment des viols, ces stratégies de pouvoir criminelles, se font passer, sans l'ombre d'un doute, pour de la sexualité normale, joyeuse et libre, une sexualité avec sa « complexité » et ses « contradictions ». Nous l'avons vue, cette peur de l'effet

« boule de neige » : et si toutes les autres, toutes ces filles de rien et de passage, toutes celles à qui il arrive, aujourd'hui, tous les jours, de se retrouver dans la situation de Samantha Greismer en 1977, si toutes ces quantités négligeables se mettaient à avoir un visage, une voix, une identité, une valeur ? Et si elles se mettaient à parler, à l'ouvrir bien grand cette bouche traditionnellement en cœur, faisant valdinguer tous leurs accords tacites, leurs secrets d'alcôve ? Que feraient-ils, ces hommes de gloire, d'exception, ces au-dessus de la mêlée, du peuple, de la masse, ces gardiens de tours d'ivoire, ces êtres si sensationnels et précieux ?

Ils se rendraient compte que tout cela n'a rien à voir avec cette « affaire politique » ou encore ce « choc des cultures » qu'ils essayent de nous vendre. Que tout cela ressemble à tous les viols de toujours où la victime n'est jamais assez victime : où on n'est jamais assez sûr qu'elle ait bien dit non.

Car ce qui se joue là c'est bien Ceux-là contre Rien, comme ils disent, tant il est entendu qu'il faut être Quelqu'Un(e) pour être entendue d'Éux.

LOLA & PEGGY

PS : les mots placés entre guillemets sont tous extraits de tristes discours existants.





NOUS AUTRES - REVUE - TROISIÈME FOURNÉE - PRINTEMPS 2012

STRATÉGIES ANTI RÉP' À BERLIN

« Les stratégies « anti-rép. » sont multiples et il n'y a sans doute pas de recette magique. Celle qui suit ne déroge pas à cette règle, mais nous a semblé singulière, en ce qu'elle attaque de l'extérieur les zones de tension, les zones sombres à l'intérieur de la prison, sans pour autant sacrifier à la ritournelle de l'innocence des inculpés. Recherche d'une prise politique sur la machine kafkaïenne, tentative d'inversion de la logique carcérale. Si la taule sert à faire peur à ceux et celles qui restent dehors, il faut effrayer, harceler ceux qui travaillent à l'intérieur. [...] »

« On est parties du principe que, en fait, ils faisaient des prises d'otage pour faire flipper

les gens de dehors, que l'acte en lui-même, l'état n'en avait rien à branler. Donc nous on s'est dites : on va faire la même chose dans un système où c'est jamais la faute à personne vu que chacun est sous les ordres d'un autre. On va pointer les responsabilités. [...] »

« Il y en a pas mal dans l'histoire qui ont perdu leur taf, sont partis en dépression ou en retraite anticipée : un secrétaire d'État, un directeur de prison, des travailleurs sociaux, un psychiatre... Pas seulement sur l'histoire de l'hépatite C, que l'on a ressortie à ce moment-là, mais aussi sur d'autres histoires : par exemple un directeur de prison prenait gratuitement pour faire son jardin

des prisonniers en liberté conditionnelle. On avait plein d'informations qui venaient des prisonniers. Hermann était partie prenante de la solidarité, la stratégie, on la faisait avec lui. Ce n'est pas parce que tu es condamné que l'on t'oublie dans une cellule, et tu peux être actif politiquement. On l'avait abonné à tous les journaux possibles ou imaginables. Il les lisait et il nous appelait : « tiens, regarde, il y a une conférence sur des prisons plus humaines... » Alors nous on intervenait, avec banderoles et tout, on leur disait que c'était des gros connards, les journalistes prenaient des photos... On faisait chier comme ça, on faisait jamais baisser la pression, c'était nous qui donnions le rythme. [...] »



LA FABRIQUE ARTISANALE DES CONFORTS AFFECTIFS

OU COMMENT, ENSEMBLE, ON S'EN SORT PLUS OU MOINS MAL DANS CE MONDE POURRI...

On aime la brochure toute fraîche dispose, à dénicher dans les bacs de nos infokiosques préférés. Pour se poser autrement la question de ce qu'on fabrique à plusieurs.

août 2012 - artichaud@riseup.net

« Ouais, mes mamans me manquent, mon père et Neya aussi. Mais je crois pas à l'idée que rien peut manquer dans une vie. Je crois aussi que ce qui manque le plus ce sont les folies « de chez moi », en puissance : rêver avec mon rep de braquer une banque ou écouter Klaus Nomi juste là, rêver avec une maman aux hirondelles d'Andalousie ou bricoler une case, rêver avec Neya de se former à la lutte armée ou manger les plats de sa Sicile... et connaître la première de maman, partager ses résistances.

Alors j'écris.

J'écris pour que l'histoire d'où je viens s'inscrive dans l'Histoire malgré les incompréhensions.

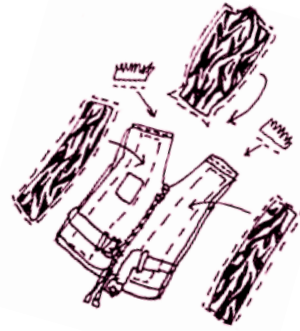
J'écris près de mes proches d'aujourd'hui que j'estime avec acharnement malgré mes imperfections.

Ben... ce que je comprends de ma vie, c'est qu'être en bande est le confort affectif le plus important pour moi. C'est sûr, j'ai toujours aimé mes bandes de tendres canailles qu'ont parcouru mon existence et je voudrais vivre avec cette force toute une vie.

Je veux dire : pas seulement pour le WE ou une semaine pendant les grandes vacances, mais le plus de temps possible. »

cordes
palatin
mousquetons
sangles de recharge
gilets de sauvetage
bouée de survie
bidons d'eau
carte fluviales
moustiquaire
haches
lampes
briquet

réchaud à gaz
tente
détecteur
couverture de survie
caméras
cassettes
radio solaire
batteries solaires
crème solaire
K-WAY



L'AQUILA : SISMOGRAPHIE D'UNE ÉPOQUE

« Le 6 avril 2009 à trois heures et demie du matin, le passé devient actualité, un séisme fait trembler l'Aquila. [...] »

« L'état d'urgence est déclaré, tous les pouvoirs passent à la Protezione Civile.

« Ce jour-là, ma ville fut pulvérisée, désagrégée en images et en sons qui me tombèrent dessus comme une pluie de gouttelettes. [...] »

« L'invasion de la Protection Civile ne se fera pas par la force. C'est par une étreinte charitable qu'elle assure son emprise sur la région dévastée. Rien n'illustre mieux cette stratégie que le panneau que l'on trouve à l'entrée de chaque campement. Un homme et une femme, sur un fond rouge, abrités sous le toit d'une maison. Si on regarde le toit avec plus d'attention, on reconnaît un troisième personnage, plus grand, qui serre et domine les deux autres. [...] »

« La nuit du 7 avril, les premières tentes sont déjà en place. On s'inscrit sur une liste et l'on attend qu'on nous attribue une place

pour dormir. Petit à petit, ces campements de fortune s'agrandissent, on y rajoute une cuisine, une cantine, des toilettes, des salles d'eau. Tout ce qui peut permettre une vie décente pendant quelque temps, mais pas seulement. On y trouve aussi des grilles, des contrôles d'identité à l'entrée, le port d'un badge obligatoire, la police ou l'armée aux portes. Aux yeux d'un visiteur extérieur à la vie du camp, ce dernier apparaît comme une petite caserne. D'ailleurs on y hisse chaque matin le drapeau italien au son du clairon. [...] »

« La survie est entièrement prise en charge par les bénévoles. Pour des raisons d'hygiène, l'accès à la cuisine est interdit aux assistés. Le ménage des espaces collectifs est également l'apanage de la Croix Rouge, Verte, Blanche ou de n'importe quelle autre association venue de loin pour apporter son aide. La dépendance est totale [...] »

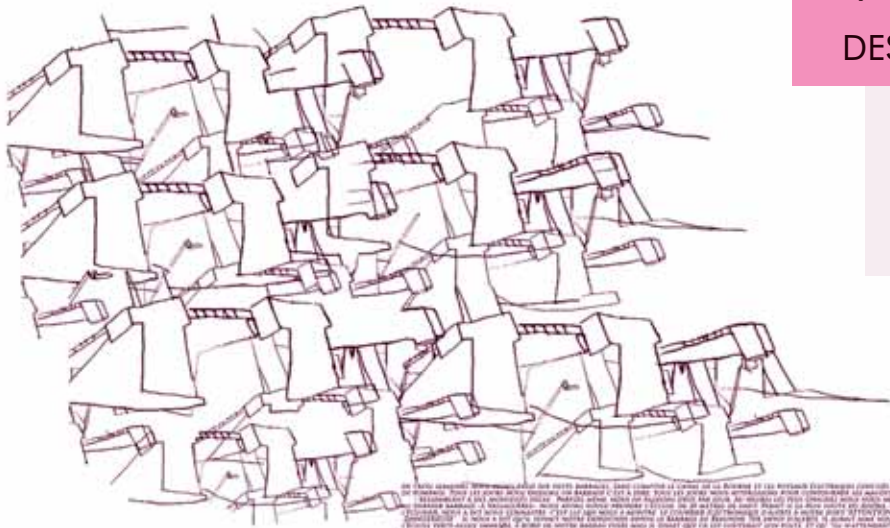
« Ainsi, l'interdiction de tenir des assemblées à l'intérieur des campements sera promulguée sans provoquer de tollé. Ainsi, par une simple circulaire, la DI.COMA.C

[Direction de Commandement et de Contrôle] informe tous les campements qu'aucune assemblée n'est autorisée à l'intérieur des grilles. Il en va de même pour la possibilité de distribuer des tracts. Motif de cette résolution : les campements sont des espaces privés, la politique ne peut donc pas s'y introduire sans occasionner de gêne. Ces espaces « privés » regroupent des centaines de personnes, toutes ayant des opinions politiques différentes ; l'introduction du débat dans un tel contexte n'aurait d'autres résultats qu'une augmentation des tensions et de l'agressivité. Dans ce même souci de tranquillité, quelques mois plus tard, une nouvelle circulaire, la 15 277, dicte la ligne pour des nouveaux régimes alimentaires : le café, l'alcool, le chocolat et toute autre substance excitante sont rayés du menu. [...] »

« Le dernier point douloureux se résume en une phrase : « il faut faire du tremblement de terre une opportunité ». Une formule qui ne surprend guère quand elle sort de la bouche des puissants, tant elle est emblématique de leur mépris pour ce qui a été perdu et ne reviendra plus. Pourtant, très vite, elle se répand. Je l'entends sortir de toutes les bouches et je me demande naïvement qui saisira cette opportunité. Malheureusement, je connais la réponse. [...] »

NOUS AUTRES - REVUE - TROISIÈME FOURNÉE - PRINTEMPS 2012





de cette époque? L'architecture est un langage, une manière de vivre, un art de vivre. Elle est le reflet de la culture, de la société, de l'époque. Elle est le fruit de la créativité, de l'imagination, de la volonté. Elle est le résultat de la collaboration, de la coopération, de la coopération. Elle est le fruit de la collaboration, de la coopération, de la coopération.



LES " FEMMES " QUEERS PRENNENT DES VACANCES !



une artiste queer et féministe de Bombay lance un appel à contribution, chouette et surprenant :

<http://www.ledimages.com/tejal/french.htm>

CLIN D'ŒIL À

DES CAMARADES QUI PRENNENT UN NOUVEAU VIRAGE :

LISEZ GAMIN !

Zine pro-jeunesse, première parution mars 2012.

« Nous sommes un zine de libération mineure francophone, visant les mineur.es (enfants et adolescent.es) ainsi que leurs allié.es, ex-mineur.es, qui peuvent aussi nous lire et contribuer.

Nous existons car les jeunes, enfants & adolescent.es, sont effacé.es, stéréotypé.es voire ridiculisé.es dans certains mouvements de justice sociale ainsi que dans les médias, surtout ceux qui les concernent... utilisés pour faire peur ou attendrir les adultes !

Nous sommes là car les plus grandes oppressions sont celles qui vous maintiennent dans l'ignorance et l'impossibilité de vous exprimer sous prétexte de vous protéger. »

Des majeurs se sont opposé.es aux possibilités de téléchargement du document entier, ce qui nous plonge au cœur du sujet... Vous trouverez la présentation de Gamin ! sur

<http://infokiosques.net/> et, en attendant que Gamin !

se recompose sur le net, timult peut vous l'envoyer en pdf sur demande (timult@riseup.net)

casseroles
cartes ign 1:25000
tapis ign
livres
moteur 4 chevaux
réservoir essence
porte bonheur
rhalior de bain
journal de bord
téléphone
monnaie
parasol
pull

allez aussi grater du côté de <https://enfance-buissonniere.poirvion.org/>

Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à:

TIMULT
15, rue Jacquet
38100 Grenoble

Pour devenir point de diffusion ou demander un abonnement, écrivez par papier ou par mail timult@riseup.net

DIFFUSION

Nous vous encourageons vivement, lecteur ou lectrice enthousiaste, à vous joindre à notre travail de fourmi en devenant « point de diffusion », et en distribuant le journal autour de chez vous. Si vous habitez loin de tout et que vous voulez quand-même nous lire, nous tentons une formule d'abonnement à prix libre (prix indicatif de quatre euros par numéro).



TEXTES

camille crabe
fifi
gloutone mhollo
jimmy spinat
lola
loulou
milo
peggy
renée ginger
riri
va
vient

IMAGES

alice
brouss
jay
joane volodian
kunst
moromari
samantha von urzt

MISE EN PAGE

loulou

ET AUSSI

le plex
le rb
remuski
solveig
le sissi
hervé,
bérangère
& the fucking source
sans oublier les autres

PLAY LIST

POUR L'INSOMNIE

cheval - sexy sushi
pass this on - the knife
les insomnies - barbara
we'll meet again - johnny cash
comme à la radio - brigitte fontaine
away, into the light - the one am radio

*À savoir tout de même :
leur blog reste actif, à visiter
de temps en temps donc...
<http://lespoupeesenpantalon.blogspot.com>*

*l'espace public par les femmes
et leurs revendications.*

*Autre ambition, et non des
moindres, la libération de la
parole des femmes, mise en
œuvre à travers la publication
bisannuelle du magazine Les
Poupées en Pantalon.*

*Nous remercions toutes celles
et tous ceux qui nous ont
accompagnés dans
cette belle aventure collective
et féministe ! »*



RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



Prochain numéro

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour septembre 2013. Envoyez-nous vos réponses vénéreuses, vos questions cinglantes, vos analyses subtiles et vos textes timultueux à timult@riseup.net.

septembre 2012 – sixième numéro

T
I
M
U
L
T